N° 504 — Tome CXXXIII 16 Juin 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, RENÉ BESSE, JACQUES BRIEU, R. DE BURY,
PAUL CLAUDEL, JACQUES DAURELLE, LOUIS DUMUR, ÉTIENNE FOURNOL,
P.-G. LA CHESNAIS, ÉMILE LALOY, PHILÉAS LEBESGUE, CHARLES LÉGER,
CAMILLE MALLARMÉ, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
JEAN NOREL, CAMILLE PITOLLET, GUY DE POURTALÈS, THÉODORE STANTON,
ALFRED VALLETTE.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 504. — 16 JUIN 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que Les Marges ».

(Michel Puy : " La Vie ").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(Henri Martineau : " Le Divan "

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT.

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle a fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Les Marges se vendent de préférence par abonnement. L'abonnement d'un an : 15 francs. Tous les bureaux de poste reçoivent les abonnements pour *Les Marges*. — De l'Extérieur, on reçoit les billets de banque étrangers, au cours du change.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir un des derniers numéros parus en adressant un mandat d'un franc cinquante à l'Administration des Marges, 71, rue des Saints-Pères à Paris. Deux numéros différents : 2 fr. 75.

Articles publiés depuis la réapparition : Paul Æschimann : *Les tendances de la jeune poésie française*. — Julien Ochsé : *René Boylesve intime*. — François Dubourg : *Pour un esprit nouveau à l'Académie française*. — Michel Puy : *L'Etat acheteur de tableaux*. — Philoxène Bisson : *Courteline*. — Pierre Lièvre : *Sacha Guitry. Henry Bataille. Les derniers romans de Paul Bourget*. — Michel Puy : *Anatole France et Remy de Gourmont*. — P.-J. Toulet : *Les laideurs officielles*. — Marcel Coulon : *L'actualité de Leconte de Lisle. Verlaine Anglais*. — Jules Bertaut : *Un as de la littérature. Le Littérateur du XVIe arrondissement*. — Ambroise Vollard : *Renoir pendant la guerre de 70*. — Léon Deffoux : *Les Origines du Groupe de Médan*. — Maurice des Ombiaux : *Gastronomie et littérature*. — Fernand Divoire : *La Stratégie littéraire*. — *Le Bulletin de l'Académie Goncourt*. — *Anecdotes sur Guillaume Apollinaire* — Joachim Gasquet : *Edmond Rostand pour nous*. — Edmond Jaloux : *l'Anniversaire de la mort de Stuart Merrill*. — Camille Mauclair : *Déclin de l'amour*. — Eugène Montfort : *Mon brigadier Triboulère* — *Enquête sur le monument de Paris le plus laid*. — Arthur Cantillon : *Il n'y a pas de littérature belge*. — Michel Puy : *Les Contemporains vus par Léon Daudet*. — Léon Deffoux : *Anecdotes sur Jean Dolent*. — René Martineau : *Léon Bloy en Danemark*, etc.

Contre mandat de quinze francs, on envoie tous les numéros des MARGES publiés à la date du 1er juin 1919, depuis la réapparition de la revue.

L'abonnement d'un an { **France.... 15 francs.** / **Etranger.. 18 francs.** }

L'abonnement de deux ans : France : **28,50**. Etranger : **34** francs

---

Un petit nombre d'exemplaires des livres rares d'Eugène Montfort est conservé aux *Marges* où les Bibliophiles et les Amateurs de littérature peuvent se les procurer aux prix suivants :

Sylvie ou les Emois passionnés .... **10 fr.**
Chair .... **10 fr.**
Montmartre et les Boulevards .... **15 fr.**

Envoi franco sur commande accompagnée de son montant

Adresser toutes les commandes, aux Marges, 71, rue des Saints-Pères, Paris (VIIe)

LES VOLETS DU DIPTYQUE

L'ORIENT BOLCHEVISTE

—

Il est téméraire toujours de prétendre à pénétrer les desseins de la Providence, et davantage encore si l'on s'efforce de découvrir ses fins ou de suivre son plan dans la conduite de l'anarchie en ce monde. J'ai entendu proposer cette hypothèse certainement insuffisante que le funeste Démiurge qui a déchaîné sur la Russie des malheurs inouïs a voulu, entre autres choses, fournir à cette prodigieuse faculté de commentaires sur les événements qu'ont les Russes un aliment enfin digne d'elle. Il est vrai qu'aucun peuple dans le monde ne porte à ce point le goût ni le talent des vastes dissertations, à tendances cosmogoniques, sur les choses politiques ou sociales.

J'ai eu la bonne fortune d'assister, il y a quelque temps, à l'un de ces divertissements d'idéologie pratique auquel prenaient part quelques-uns de ces hommes, d'ailleurs si dignes de respect, naguère ministres en leur pays et qui, pareils en tout aux exilés antiques, ont porté parmi nous, avec leurs personnes, leur patrie et leurs dieux. On examinait, non sans réprobation, les chances de négociations avec le gouvernement bolchevik et chacun les combattait par quelque raison nouvelle. Enfin l'un des Russes présents les résuma toutes et ajouta celle-ci, plus forte encore que les autres : « Et puis,

songez que de leur nature même, au plus secret de leur être intime, les chefs bolcheviks sont par-dessus tout hostiles aux Alliés. » Parole profonde, à mon gré, et bien digne à son tour d'être commentée.

C'est à la civilisation occidentale tout entière, à son histoire et à son génie que le bolchevisme s'oppose. L'instinct le plus secret de celle-là reconnaît justement dans celui-ci son irréductible ennemi. Irréductible non pas seulement dans sa partie destructive, dans ses ravages et ses convulsions, mais dans sa partie constructive. On m'arrête, on s'écrie que c'est justement de quoi le bolchevisme est incapable. Force de dévastation, torrent ou cyclone, qui ne peut construire. Mais ce n'est point l'œuvre bolcheviste en Russie qui m'occupe. Je ne recherche pas la vérité sur les conditions de la vie russe, la vitesse des trains ou la production à l'hectare, ni s'il est vrai qu'en Russie la vie urbaine s'étouffe au milieu de campagnes sans besoins qui retournent à la primitive barbarie. Ce n'est pas sur la terre russe que les bolchevistes construisent, c'est dans l'esprit des masses. Ils proposent un plan, ils conseillent sans douceur des moyens politiques. Ils aimantent les esprits avant de détraquer les institutions, et c'est pourquoi ils porteront d'abord leurs ravages parmi les socialistes d'occident, qu'ils contraindront à de réciproques excommunications. On peut craindre ou espérer que le bolchevisme bouleverse le socialisme avant de bouleverser la société. Peut-être un esprit latin ou anglo-saxon, formé par l'analyse et qui porte dans la synthèse une infirme timidité, peut-il essayer déjà de reconnaître le caractère et les principes de la doctrine féroce et sournoise de Moscou, quelles répugnances elle peut rencontrer dans les esprits d'Occident, quelle faveur peut-être, et par quels détours elle y pourrait filtrer.

J'écarte encore une question passionnante. Je n'examinerai point la face ethnique du bolchevisme, les raisons qui l'ont fait surgir en Russie et non ailleurs, ni ce qu'il y a dans cette doctrine de l'internationalisme intégral de proprement oriental et de spécifiquement russe. Mais quel fertile sujet d'études pour quelque docteur familier de l'histoire et de la pensée russes ! Et quel intérêt n'y aurait-il pas à reconnaître et à suivre la parenté secrète et plus proche qu'eux-mêmes ne croient des bolchevistes d'aujourd'hui et des panslavistes d'antan,

leur foi commune à la régénération d'un monde coupable par la mystique ou par l'effort slaves, et ce mélange singulier d'une vaste pitié pour la souffrance humaine et d'une indifférence, peut-être d'un goût cruel et barbare pour les vastes sacrifices sanglants. Héritier de Byzance, l'Orient ne connaît pas la mesure.

Tout aussi troublante et curieuse serait l'étude de la part du judaïsme dans la révolution bolchevik, qui apparaît à quelques-uns comme l'exemple terrible de la vengeance de l'esprit d'Israël contre les peuples qui l'ont persécuté.

Plus friand aujourd'hui de logique que de mystique politique je recherche seulement dans ce produit monstrueux de l'idéologie slave ce qui nous répugne et ce que peut-être nous pourrions recueillir, et si véritablement le bolchevisme, même défunt, peut menacer l'Occident, quelle barrière il doit rencontrer, et quelles fissures.

§

Le droit public des peuples modernes a pour objet d'assurer l'exercice des droits de l'homme : tel est son principe et son développement. Il est vrai qu'en des années récentes tout le droit social est apparu comme dirigé par définition contre la liberté individuelle. Mais, tout de même que le parti socialiste s'est toujours présenté comme un parti de libération, la législation sociale n'invoque et ne fortifie les droits de l'Etat que pour assurer le plein affranchissement de l'individu. Simple détour vers un but constant. Contrairement à l'opinion d'Epictète, les socialistes pensent que l'homme n'est libre que s'il est riche. Doctrine persuasive et que de grands ministres, même « bourgeois », comme M. Guizot ou M. Loucheur, ont exprimée par des formules diverses.

Les principes qu'on ne saurait condamner sans sacrilège et que nous vénérons comme le fondement de nos institutions, tels que la séparation des pouvoirs, et nos institutions essentielles mêmes, Parlement, jury, presse, sont tous tournés à garantir les droits de l'individu. C'est toute la doctrine libérale, plus communément appelée de nos jours bourgeoise, en russe « bourjoui ». Le système parlementaire est à lui seul une triple garantie des droits du citoyen. Car le Parlement exerce le pouvoir législatif : il assure donc à chacun, par le

suffrage universel dont il sort, sa participation aux affaires publiques. Il a encore le contrôle de l'exécutif, et la surveillance, par suite, des droits du citoyen contre le pouvoir. Il arrive même, dans les systèmes parlementaires perfectionnés, si j'ose dire, que le citoyen ne se plaint guère d'être tourmenté par le pouvoir, mais que le pouvoir se plaint d'être tourmenté par le contrôle parlementaire. Enfin le Parlement défend les droits du contribuable contre le fisc, puisqu'il vote les impôts : c'est même sa première fonction, la première en date, qui engendra les autres. Le Parlement est une institution d'origine féodale, née par génération spontanée à des époques voisines dans des pays divers, Hongrie, Espagne, Angleterre, France, et dont l'objet, pour les gens des communes, était de les défendre contre l'arbitraire fiscal. Car les hommes ont éprouvé le besoin de défendre leurs biens avant le besoin de défendre leurs personnes.

Institutions, doctrines, ce n'est rien, que le squelette politique. La réalité, et ce qui anime les hommes, ce sont leurs idées morales, qui leur fournissent leurs passions et qui sont le lien à la fois et la substance de l'esprit public. Ces idées portent pour tous la marque et la valeur de l'évidence. La tradition les forme, et aussi le souvenir de la conduite de la nation ou de quelques hommes dans la nation aux grandes heures de crise.

Interrogez un Français, qu'il soit primaire ou même supérieur. Il vous dira que le monde politique moderne a été formé par l'esprit de la Révolution. Il se trompe de la moitié et non pas même de la moitié : proportion très satisfaisante dans la recherche de la vérité humaine. Les Français ayant depuis trois siècles — sans parler du XIII[e] siècle qui fut aussi une époque de grand rayonnement français — donné leurs lois et leurs goûts à l'univers, c'est-à-dire à l'Europe, ne se peuvent persuader que l'univers leur soit devenu infidèle ou qu'il ait suivi d'autres maîtres. Il fallut la Conférence de la Paix de 1919 et que les antipodes débarquassent à Paris pour que nous nous prissions à soupçonner qu'il y avait sur la planète des Anglo-saxons qui y tiennent quelque place, bonnes têtes, solides, et qui nous ont emprunté assez peu. Surprise un peu rude et révélation un peu brusque : nous les aurions évitées si nous avions durant trois cents ans, seulement, suivi la marche de l'esprit puritain dans le monde.

Au cours même de notre grand siècle, les révolutions d'Ecosse et d'Angleterre formaient cet esprit puritain qui devait être, à côté de notre Révolution, l'autre école de la civilisation moderne. Les exilés de la Mayflower l'apportèrent à l'Amérique, où il a prospéré jusqu'à nos jours, au point que nous avons vu l'un de ses représentants venir prendre au Congrès de Paris le sceptre de la conscience humaine. Leurs imitateurs du XIXe siècle, qui s'exilaient pour d'autres causes, et qui ont porté le même esprit dans l'autre hémisphère, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique Australe, ont prouvé à leur tour que cette doctrine morale était une plante vivace, qui s'adaptait à tous les climats.

La discipline morale des puritains, la doctrine politique de la Révolution française, les deux sources du droit moderne et de la civilisation occidentale sont là. Or les deux forces sorties de cette double origine ont un caractère commun : l'individualisme. L'une et l'autre partent du principe supérieur de la valeur et de la dignité de la personne humaine. La Révolution dresse contre « l'étendard sanglant de la tyrannie » le drapeau de la liberté des individus, puis le drapeau national de la liberté des peuples. Elle proclame les Droits de l'homme, d'où sortiront, comme l'ont admirablement montré les analyses politiques d'Albert Sorel, les droits des peuples, le principe des nationalités. Elle construira tout son édifice politique pour couvrir et protéger les droits de l'individu.

Le Français respecte la personne humaine, parce que l'homme est un être raisonnable ; l'Anglais, parce que l'homme est un être religieux. Ce sont les puritains qui, dans les temps modernes, ont appris aux hommes et aux Gouvernements la force et par conséquent le respect du sentiment religieux. Mieux que personne, ces « têtes rondes » ont montré qu'enfermé dans le réduit religieux l'homme est inexpugnable et sacré. La valeur religieuse de la personne humaine, exprimée notamment par le dogme de la Rédemption, est un fondement bien solide pour le droit de l'individu. Ajoutez que le puritain est, de sa nature, minoritaire : il est toujours plus exigeant et sévère que l'Eglise officielle, il est volontiers hérésiarque, selon le vocabulaire catholique, non conformiste, selon le vocabulaire anglican : ce qu'il attend avant tout de la société politique, c'est la garantie de son indépendance religieuse.

Sur un tel fondement, on élève un système juridique où la personne garde toute sa puissance. Mais aussi tout ce qui atteint la dignité ou la persistance de la personnalité est criminel. Notamment dans toute la matière que nos vieux juristes appelaient le droit des obligations. Demeurer ferme en ses engagements, ne jamais renier sa parole et par conséquent sa personne, c'est rester fidèle à son propre type : c'est la vertu première de l'homme. C'est pourquoi la violation de la neutralité belge a retenti d'un tel fracas dans tout le monde anglo-saxon. Moins par raison politique que par raison morale, et moins par la crainte du péril politique que par une horreur presque inintelligible pour ce peuple allemand qui déchirait ainsi sa propre personnalité.

A ce principe moral et politique né du puritanisme, l'égalité américaine a ajouté ce complément que le sentiment religieux est respectable dans chaque homme, quels que soient son dogme et son rite. Cette idée de l'autre monde, l'Europe était parvenue, non sans efforts, à la soupçonner, l'Amérique l'accueillait comme une vertu naturelle, entre blancs s'entend. Et c'est par des conséquences lointaines de cette idée que l'Américain est conduit, par une sorte de mystique nouvelle de la fraternité, à poursuivre, avec la ténacité que nous avons vue, ce plan d'établir la Société des Nations dans le moment de l'histoire où les nationalismes sont le plus surexcités.

Or, dans toutes les grandes crises de l'histoire ces deux grandes forces morales de l'humanité ont lutté l'une contre l'autre ; dans la guerre de 1914 elle ont lutté ensemble. Beaucoup d'hommes trouvent dans leur instinct et quelques-uns dans leur raison la confiance que la face du monde sera changée par la récente guerre ; le fondement de cette espérance est dans la rencontre de ces deux forces.

§

Que les bolcheviks soient sans égards pour la liberté individuelle, la propriété, l'observation des contrats, qu'ils soient sans respect pour les idoles du Code civil, chacun de leurs actes presque en est une horrible démonstration. Mais il faut aller plus loin, et ce n'est pas seulement dans leurs actions, c'est dans leur esprit que j'aperçois l'abîme qui les sépare des esprits d'Occident.

C'est peu que dans l'emportement révolutionnaire ils aient foulé la liberté : ils ont nié et attaqué de front le dogme de l'égalité. Mais l'égalité entre les hommes, c'est la fille aînée non peut-être de l'Eglise chrétienne, mais assurément du christianisme, et c'est aussi le premier principe révolutionnaire. Pour des esprits nourris de la valeur et de la dignité de la personne humaine, qu'elles procèdent de la Rédemption ou de la raison, l'égalité morale, l'égalité politique, le suffrage universel et même le régime représentatif sont des concepts étroitement enchaînés. Non que l'égalité politique notamment soit incontestée : elle est combattue par des arguments d'ordre intellectuel et par l'« intelligentzia » dans tous les pays : dans aucun pays la marche vers le suffrage universel n'en a été arrêtée ; il faut donc que l'égalité politique soit dans les moelles de l'Occident.

Les bolcheviks en usent bien autrement : au travers de ce principe et de cette chaîne de conséquences politiques, ils se sont rués avec une méprisante fureur. Loin qu'ils construisent leur régime politique sur ce fondement de la participation égale de tous les citoyens, c'est au contraire cette funeste égalité qu'ils proscrivent comme le pire des abus, et tout l'Etat est tourné à assurer l'oppression d'une partie des citoyens par une autre. Avec une simplicité toute mécanique et matérielle, ils organisent la société au profit de ceux qui produisent, qui se distinguent des autres jusque dans le régime alimentaire. Il tombe sous le sens que les droits politiques sont réservés aux producteurs, et rien ne serait plus faux que de les accorder aux oisifs qui n'ont aucune part à la fonction de l'Etat. Car l'Etat a pour objet unique de régler la production et les hommes n'ont de passions et d'occupations que professionnelles.

Je ne sais si l'on a remarqué que le bolchevisme retourne ainsi au régime féodal ou plus justement que le bolchévisme n'est que la féodalité retournée. Je le dis sans aucun dessein de satire, et ce n'est pas là une remarque théorique, car on la peut vérifier aussi bien en fait qu'en droit. Les adversaires du système féodal le condamnent comme un abus pur et simple de la force, une oppression devenue permanente de ceux qui à un moment déterminé ont dû subir la loi d'autres qui disposaient alors de la force (1). C'est justement aussi le cas du bolchévisme.

(1) Cf. par exemple cette thèse dans Seignobos: *La Féodalité en Bourgogne.*

Mais si on lui reconnaît la valeur d'un système juridique, la féodalité apparaît comme une très savante hiérarchie des fonctions sociales plus encore que des hommes. Société bâtie non sur l'égalité, mais sur le privilège qui en est précisément l'opposé. Privilèges, droits et bénéfices exercés par des hommes, mais attachés à des fonctions sociales qu'il s'agit d'assurer et de « servir ». Et privilège d'autant plus avantageux et puissant que la fonction importe davantage à l'ordre social, fonction militaire, religieuse, etc. Pour assurer ces services dans l'ordre utile, le droit féodal combine dans la forme la plus intime une hiérarchie des hommes et une hiérarchie des terres, c'est-à-dire des richesses, puisqu'en ces temps il n'était de valeurs que foncières.

De même les bolchévistes. Ils considèrent quelles fonctions importent à l'État. Ils leur attachent les droits politiques. Et qui n'exerce aucune fonction dans l'Etat ne peut supporter de droit. D'où une catégorie de privilégiés et d'assujettis, de capables et d'incapables. Seulement ils le prennent à rebours. Les seules fonctions politiques qui importent, qui ont quelque valeur ne sont plus les fonctions nobles, mais les serviles.

Les institutions du droit moderne occidental importées en Russie ont volé en éclats à leur première rencontre avec le bolchevisme. Lorsque les bolcheviks supprimaient la Constituante, c'est sans doute qu'elle les gênait. Mais ce n'est là que la face grossière de la vérité : ils ont dû se débarrasser de la Constituante parce qu'elle offensait leurs principes. Comment auraient-ils pu maintenir une assemblée dépourvue de tous droits, puisqu'elle représentait la Russie et qu'elle parlait au nom de tous les Russes qui l'avaient élue ? La Russie, au sens bolchevik, c'est un syndicat d'assemblées professionnelles constamment renouvelées et représentant la volonté des privilégiés, qui seuls ont la capacité politique.

Sur ce point au moins le dogme nouveau est parvenu à son terme — ne disons point à sa perfection, pour ne pas décourager l'avenir. Voici une institution proprement bolchéviste, expression exacte du droit nouveau et qui s'oppose tout aussi exactement à une institution contraire du droit ancien : Conseil des Ouvriers ou Parlement. Ou le droit politique est l'attribut propre de la personne humaine, ou il est le privilège du producteur. Dans le premier cas, régime représentatif,

dans le second, régime des Conseils des Ouvriers ou des « Comités de Misère » plus récemment institués pour les campagnes.

Et il faut que les socialistes choisissent. Car la première puissance que menacent dans le monde ces dangereuses nouveautés, c'est le socialisme. Position cruelle, car le socialisme occidental a poursuivi son développement grâce en partie au régime représentatif, et il ne le cède à personne pour la défense des institutions parlementaires quand elles sont attaquées ou seulement vitupérées.

Mais ce n'est encore là qu'un épisode du drameet le tragique dilemme est bien plus vaste. Ce n'est pas seulement entre le Parlement etles Conseils que le socialisme doit choisir, c'est entre les idées morales de l'Occident et le bolchévisme. Car d'une part il n'est pas douteux que l'aimant bolchéviste attire un certain nombre d'esprits socialistes, mais d'autre part, loin qu'il ait jamais abandonné les principes occidentaux et les idées libérales, au sens exact du mot, le socialisme s'y est au contraire fortement attaché ; il en voulait être le terme et le rayonnement. C'est ce qu'exprimait dans notre langage politique français cet adage si souvent invoqué naguère par M. Alexandre Millerand que le socialisme est dans la tradition républicaine. Ni les socialistes français n'ont abdiqué les droits de l'Homme et du Citoyen, ni les socialistes britanniques et anglo-saxons n'ont répudié l'égalité politique ni la valeur morale de l'individu. Et voilà que s'élève à l'Orient une doctrine qui ne plaisante pas sur l'orthodoxie et qui foule aux pieds toutes ces hérésies.

Un esprit ferme comme Hjalmar Branting, vieux pilote à l'œil clair comme un Viking, aperçoit le péril ; aussitôt il convoque le Congrès de Berne pour obtenir la condamnation du bolchévisme par le socialisme. Dès la première heure, il était déjà trop tard. La question est posée, mais les socialistes sont divisés. Un tumulte favorable qui s'élève au terme du Congrès couvre son sentiment d'une incertitude éternelle.

Parmi les contradictions qui assiègent le socialisme contemporain, celle-là est à mon gré la plus grave. Une autre lui cède à peine : c'est la question nationale, la difficulté de maintenir l'internationalisme à une heure où le nationalisme est populaire dans tous les pays. Toutefois, nationalisme et inter-

nationalisme, c'est affaire d'époques et, comme toutes choses au monde, de modes. Ce sont deux forces qui alternativement se subjuguent. Il est des temps où le nationalisme s'élève et d'autres où l'internationalisme s'étend. Anglais et Français, depuis vingt ans, nous avons vu l'un et l'autre. Certains, qui furent déçus (1) pensaient même que le Congrès de la paix marquerait le retour des modes internationales. Ce retour est donc différé ; il viendra par l'effet certain de la loi harmonieuse qui balance les idées.

Mais la réponse au bolchévisme est immédiate et pressante. Le socialisme est menacé d'un grand schisme d'Orient. Le conflit est plus aigu dans le socialisme, mais à la vérité il atteint tout le monde : il faudra choisir entre le privilège du nombre et l'égalité des hommes, entre le bolchévisme et l'esprit d'Occident.

§

Choisir sans réserves? et condamner sans bénéfices? Faut-il reprendre ici la formule hautaine d'excommunication doctrinaire de Royer-Collard, qu'on ne fait pas au bolchévisme sa part ? C'est le privilège des philosophes de trancher ainsi : la politique souffre presque toujours des accommodements.

Il est dans ce monde un pays qui espère accomplir ce grand œuvre et accommoder le bolchévisme, et c'est l'Allemagne. Les glaces illustres de Versailles ont reflété pour le monde l'image inattendue d'un comte de Rantzau qui débute par déclarer, dans son monologue de Trianon, que la puissance militaire de l'Allemagne est brisée, et ajoute aussitôt que rien ne le passionne davantage que les clauses ouvrières du traité de paix. Dans cette position souverainement hypocrite tout n'est pas feinte cependant, et j'inclinerais davantage à m'inquiéter de ce qu'on avoue que de ce qu'on dissimule. Les plus hardis parmi les Allemands transposent simplement leur pangermanisme dans l'ordre économique. L'entreprise de domination du monde par les armes a échoué : reconnaissons-le sans vergogne et liquidons-la sans bruit. Et puisque l'univers renonce à la guerre, l'Allemagne est capable de diriger le progrès économique universel et d'abord de fournir le modèle de l'organisation sociale moderne. L'Empire a conservé un pou-

(1) Je m'efforcerai dans une seconde étude de distinguer les raisons de cette déception.

voir politique auquel ne manque que l'oublié d'Amerongen et un Parlement qui ressemble au feu Reichstag comme un frère sournois à un frère arrogant. Mais il a aussi ses Conseils des ouvriers, d'abord assez dociles à l'impérialisme socialiste officiel, et qui s'en sont éloignés seulement lorsqu'ils ont découvert le bourreau sanglant que la révolution allemande a enfanté, Noske. Les tronçons de Spartacus peuvent donc soutenir la formule bolchéviste : Tout le pouvoir politique aux Soviets. Quelques socialistes indépendants, des industriels de grand style, comme Rathenau, s'emploient à rechercher le moyen conciliateur qui distribuera les domaines du pouvoir politique et du pouvoir économique et unira dans un ménage sans trouble le Parlement et le Conseil des Ouvriers. Que l'Allemagne s'efforce ainsi de conserver dans son abaissement ce qui fut une de ses armes les plus puissantes, l'attrait que son socialisme exerçait sur le socialisme universel, on ne le voit que trop ; qu'elle y réussisse, la fidélité que lui garde entre autres le socialisme officiel de l'Italie qui s'est déclaré tout entier semi-bolcheviste en est un témoignage. Si les institutions bolchevistes, nettoyées de leurs horribles souillures, dépouillées de leur sanglante barbarie, doivent filtrer dans le monde économique moderne, l'Allemagne industrielle patronale et ouvrière a fait le rêve d'organiser la première dans le monde ce régime d'harmonieuse et pacifique production : elle s'en réserve les bénéfices, la hardiesse et la gloire.

Mais est-ce une si périlleuse nouveauté que ce Conseil des Ouvriers et n'en jouissons-nous pas nous-mêmes sous le nom de Confédération Générale du Travail ? Et puisque quatre années de guerre nous ont accoutumés à remplacer dans le langage français les substantifs par des signes géométriques, poserons-nous l'équation C. G . T. = C. O. S.? Ne dites pas que la C. G. T. est un pouvoir professionnel non politique : c'est l'affaire de quelque temps. Et non par abus ni usurpation, mais par le développement le plus direct du principe syndical.

Que le droit syndical conduise tout droit à la participation au gouvernement politique, c'est ce qui se démontre, me semble-t-il, assez prestement. Un syndicat important, s'il s'occupe légitimement des conditions de la production du fer ou de la

houille, n'est-il pas engagé déjà dans les questions politiques les plus importantes et non pas seulement intérieures, mais extérieures et par suite dans les relations avec les autres Etats, et dans toutes les affaires de la production universelle ? Et plus vous marquerez le caractère national de la production, plus vous agrandirez le rôle politique des organisations ouvrières. C'est une idée que l'on aperçoit assez clairement chez nous à travers les discours et, je crois aussi, les actes de M. Loucheur.

A la vérité, le socialisme s'est trouvé au carrefour de l'hérésie quand il s'est avisé qu'il ne pouvait demeurer indifférent aux questions de production, que les salaires et la condition du peuple dépendent des conditions de la production. La production intense ou ralentie, régie par des privilèges nationaux ou par la liberté internationale, voilà qui commande salaires et chômage. C'est moins simple que la brutale lutte des classes, mais n'allez pas croire que ce soit moins menaçant pour les bénéfices ou moins sévères pour l'amour-propre des patrons. Il s'agit bien désormais de lois sociales ou protectrices, de durée de travail et du triple réseau des assurances, et de ce Code complet du Travail que MM. Arthur Groussier et Charles Benoist avaient naguère entrepris et qu'ils ont planté là pour aller se divertir à la proportionnelle! Tout cela est d'ailleurs accompli et le droit social, tel qu'on l'annonçait vers 1880 pour ébranler les fondements de la société, est aujourd'hui presque entièrement passé dans nos lois. Mais les directions nouvelles vont tout droit à la participation ouvrière, non plus aux bénéfices, mais à la direction de l'entreprise. S'il reconnaît que son salaire et son travail en dépendent, comment nier à l'ouvrier ou à ses représentants le droit de dire son mot dans la question de la « fabrication en série » ou des mesures propres à lutter sur les marchés étrangers? Et s'il est capable de délibérer sur de tel sujets, n'a-t-il pas un pouvoir politique autrement efficace qu'un bulletin de vote, pauvre et rare?

Il semble que jadis le plan socialiste fut de s'emparer du pouvoir pour régir l'industrie. Devenir ministres, suivant la mode de quelques-uns, pour entrer ensuite dans les Conseils d'administration. Mais il semble aussi que dans le nouveau jeu les chefs du peuple l'entendent au rebours. Installons-nous

d'abord dans les conseils d'administration : le pouvoir politique viendra tout seul.

Ainsi l'action syndicale s'efforce dans tous les pays de réaliser un Conseil des Ouvriers, qui n'est qu'une C. G. T. parvenue à son terme. L'un et l'autre pensent que qui tient la force économique est maître de tout l'Etat, qui ne serait qu'une organisation professionnelle accomplie. Erreur, car s'il est vrai que les intérêts des hommes sont puissants, leurs passions le sont plus encore. La grandeur de l'homme est justement qu'il préfère le plus souvent ses passions à ses intérêts. Il suffit de jeter les yeux sur l'Europe de l'armistice : elle est déchirée par des passions nationales portées au paroxysme.

L'esprit des hommes au sortir de la guerre n'est occupé que de passions nationales et d'intérêts professionnels : l'extrême idéalisme et l'extrême positivisme politiques. Mais les questions proprement politiques, constitutionnelles, électorales ou même fiscales, qui sont l'office propre des Parlements, ne semblerait-il pas que l'esprit public s'en détache? On en peut noter des signes divers.

Deux peuples, depuis l'armistice, ont exprimé leur sentiment par des élections générales, l'anglais et l'allemand. Dans le droit parlementaire des Occidentaux, les élections générales, c'est l'acte solennel pour lequel on épuise toutes les formules de vénération. Expression suprême de la volonté de la nation, elles fixent ses destinées, tranchent les querelles les plus graves, commandent le respect et sont suivies du silence. Or ces deux décisions populaires ont été suivies dans les deux pays de menaces à la paix publique ou de tumultes convulsionnaires. Les élections de décembre 1918 dans la Grande-Bretagne, de sens conservateur, marquées du sceau de la fierté et de l'énergie de cette race qui commande aux quatre points cardinaux, semblaient ouvrir pour l'Empire une période de concorde nationale. Dès le lendemain, les trois plus nombreuses organisations ouvrières de la métropole se réunissaient dans une action menaçante et posaient leurs problèmes professionnels en face de la paix publique. Ceux-là ne pensaient pas que la consultation populaire eût épuisé leurs droits.

Dans des circonstances très différentes, et au moment le plus grave de son histoire, le peuple allemand a élu son Assemblée Constituante. Il renomma à peu près l'ancien Reichs-

tag, modifiant la puissance des partis qui changeaient de nom en demeurant les mêmes : les socialistes majoritaires prenaient seulement la charge du pangermanisme, à la place des hobereaux. Le peuple allemand avait parlé. Mais presque aussitôt après les troubles reprenaient, démentant energiquement les élections et la volonté nationale qu'elles venaient d'exprimer.

Cette même Assemblée de Weimar devait donner une Constitution au nouvel empire. Une Constitution ? Besogne sacrée entre toutes, assurée de la vénération obligatoire des foules, et qui semble toujours porter avec elle le rayonnement du Sinaï. En effet, les esprits les plus éminents de l'Assemblée se portent à la Commission de Constitution, la plus importante sans aucun doute. Elle commence ses travaux : elle va confronter les idées politiques les plus hautes. Considérez, depuis ces débuts, cet indice assuré de l'importance réelle des choses dans la vie moderne : la place qu'elles occupent dans les journaux : ils ne parlent presque pas de la Commission de Constitution qui discute, environnée d'indifférence.

Il semble que dans tous les pays la politique qui touche aux dogmes ne touche plus ou touche beaucoup moins les hommes; et les dogmes eux-mêmes qui supportaient les édifices politiques ne sont pas combattus, ne sont pas niés, ne sont pas attaqués; ils sont seulement délaissés pour la poursuite des intérêts professionnels.

§

Nous voilà bien loin du bolchévisme, sans aucun doute ? Oui, si vous ne songez qu'au monceau de ses crimes, mais non pas si éloignés si vous regardez aux doctrines. Car le bolchévisme, pauvre de bienfaits, est riche de doctrines : c'est ce qui lui manque le moins. Non pas que tout cela, gouvernement des intérêts professionnels, action syndicale, détachement politique, procède du bolchévisme : nous connaissions tout cela bien avant l'évangile de Smolny et du Kremlin, alors que ses auteurs promenaient leurs idées proscrites à travers les sévérités des polices occidentales, complaisantes au tsarisme. Encore un souvenir profondément gravé dans l'esprit lourd de rancunes de la plupart d'entre eux ! Mais par l'âpreté et l'audace de ses négations, le bolchevisme a dirigé la critique des esprits et la colère des passions beaucoup plus avant, jusqu'à atteindre la racine même des principes et des institu-

tions jusque-là respectés. Cette critique, ardente dans les masses, aiguë dans les discours des chefs extrêmes, secrètement répandue dans la pensée des autres, nous la verrons reparaître aux occasions favorables, comme le microbe qui accourt aux points de maladie sociale, pour les enflammer.

J'ai choisi l'exemple du Parlement, parce qu'il est l'essentiel et le centre de tout l'Etat. Mais sur d'autres institutions, plus respectées encore s'il se peut, on voit, on entrevoit, on sent apparaître, au gré des événements, des menaces nouvelles et de dangereuses réflexions. Quoi de plus sacré, pour un homme libre, que le jury ? Garantie première de la liberté, non pas seulement politique, mais personnelle ! Lui aussi d'origine féodale, chéri des Anglais et consacré par l'admiration de Montesquieu, le jury repose sur cette idée que les jugements formés dans la conscience du premier venu sont infaillibles. Aucune autorité dans le monde ne les peut atteindre. Les Anglais et les Américains ont une confiance indéfinie dans ce principe que l'homme de bonne foi, choisi au hasard, mais de conscience droite et d'esprit sain, est le meilleur juge des questions les plus difficiles. C'est pourquoi ils ont cédé, au cours même de la Conférence, à la tentation de transporter cet usage du droit criminel dans la politique internationale : c'est en vertu de cette idée qu'on a envoyé le général Smuts, expert sans rival pour les choses de l'Afrique australe, rechercher à Budapest le meilleur régime de l'Europe centrale. Mais si le jury criminel, par ses verdicts, recommande aux assassins de tenir compte en choisissant leurs victimes des idées politiques en faveur au moment du crime, on sent bien qu'il attire la critique et qu'il excite les esprits aigris à le comparer avec la justice révolutionnaire, placée purement et simplement au service des gouvernements.

Oserons-nous pénétrer plus encore dans le temple ? La liberté de la presse ! Vous vous dressez à ce seul nom, ombres sévères et bourgeoises d'Armand Carrel, de Thiers et de Guizot ! Nous disons tout uniment qu'il n'est rien de plus précieux à un esprit libre. Il est seulement mauvais qu'un procès nous ait montré qu'un grand journal avait pu être deux fois acheté par l'ennemi pendant la guerre, d'ailleurs sans résultat. Comment des esprits simples ne concluraient-ils pas qu'il importe peu que la presse soit libre, si elle instruit le peuple

dans la vérité révolutionnaire? On m'a conté un incident parmi ceux qui ont égayé les plaisantes journées du bolchévisme de Munich. Le quartier de Schwabing, qui est le Montmartre munichois, décréta la nationalisation des ateliers de peinture. On s'en empara donc. On décida ensuite que ces ateliers nationaux ne devaient être consacrés qu'à la seule peinture « sérieuse » — *ernst* — qui est, comme il tombe sous le sens, la cubiste. On installa donc le cubisme dans les riches ateliers des pompiers. Pour quelques jours seulement, hélas !

Plusieurs penseront qu'il en va de la presse comme de l'art et qu'elle n'est faite, à la mode bolcheviste, que pour apprendre au peuple les choses « sérieuses ».

On pourra invoquer d'autres exemples, que les faits politiques mettront en lumière. Même abattu, le bolchévisme demeurera comme un exemple révolutionnaire pour les esprits les plus simples et les plus ardents ; il agira aussi sur les institutions comme ces virus très atténués qui s'accommodent à la *santé générale*. Ce n'est pas à dire d'ailleurs que sa ruine ne doive pas être un bienfait pour l'humanité. Mais enfin il a duré plus d'une année ; il suffit pour qu'il ait jeté dans une violente lumière des idées opposées à celles auxquelles l'Occident accordait le caractère de l'évidence.

Si son œuvre sociale peut laisser quelque trace dans les esprits, son œuvre internationale n'est que crimes, qui retentiront longuement dans nos destinées. Il a consommé la ruine de la Russie nationale, et par là il a placé en Russie le point de départ de convulsions et de troubles, de rivalités nationales où tous les Etats risquent d'être entraînés.

Justement à la même heure les chefs de l'Occident étaient réunis à Paris pour reconstruire le monde sur des idées justes. Ont-ils réussi ? Cela aussi, cela surtout importe au sort du bolchévisme dans l'esprit des masses. Car une paix durable, œuvre de l'intelligence occidentale, ce serait le coup le plus efficace porté au bolchévisme, tentative insensée et la plus puissante que le monde ait vue depuis le christianisme et l'invasion des barbares pour abolir le gouvernement de l'intelligence dans le monde.

ÉTIENNE FOURNOL.

PETITES LEÇONS DE MAITRE FRANÇOIS RABELAIS POVR LE TEMPS DE GVERRE ET POVR LE TEMPS DE PAIX.

—

I

LECTURES DE SOLDATS

Venu en permission de dix jours, et la veille de son départ, le soldat de France passe en revue les livres de sa bibliothèque pour y choisir l'ami des prochaines étapes. De toute nécessité il lui faut cet ami au fond de son sac ou de sa cantine. L'espace est étroit, mesuré. Vers qui, vers quoi guider un choix dont dépendront la nuance de ses rêveries ou le poids de ses réflexions pendant les solitudes des mois à venir ? Le résultat de ce débat intérieur va avoir de longues répercussions — souvent imprévues — et peuplera les tranchées, les étapes, de milliers d'hôtes invisibles et importants. Il ne saurait être résolu à la légère puisqu'il règlera, qu'on le veuille ou non, la machinerie compliquée d'un esprit. Que l'on y arrête donc sa pensée un instant, cela en vaut la peine.

Et d'abord, tout ce qui a été écrit sur cette guerre, depuis son début, est écarté par le partant d'un pouce indifférent. Ces matières lui sont trop proches et hostiles. Il a trop vécu d'elles, à cause d'elles. Les récits de batailles n'ont d'intérêt que par le recul du temps et lorsqu'ils dénoncent tout de celui qui les a vécus (Tolstoï, Stendhal, Chateaubriand, le comte de Ségur, le capitaine Coignet). L'anecdote héroïque est devenue une monnaie trop courante, sinon ennuyeuse, quand l'homme n'a d'autre valeur que celle de témoin.

Voilà donc ce rayon vite parcouru. Et le soldat n'a d'hésitation réelle que devant la rangée familière des « amis ». Toujours les mêmes, d'ailleurs, car les préférences se marquent une fois pour toutes. Il est rare qu'un homme ait plus de quatre ou cinq favoris, lus toute la vie, à toutes les époques de la vie. Affaire de tempérament, de culture, de tournure d'esprit. Nous avons vu des bagages de poilu qui contenaient

un Virgile, d'autres un Dante ou un Montaigne, un Shakespeare, Molière, Saint-Simon, Pascal, Vauvenargues, le Mémorial de Sainte-Hélène, la Chartreuse de Parme. Nous en avons vu qui renfermaient un Rabelais.

Donc : des poètes, des moralistes, quelques romans solides, des mémoires. En somme des lectures substantielles, de ces ouvrages qu'on entame n'importe où, qu'on interrompt, qu'on reprend, qui laissent couler leur miel à chaque page. Ce sont les « maîtres », les maîtres en humanité. Pas de place pour les gringalets, pour les petits filets de voix ; presque pas pour les auteurs mineurs, les délicats. Et quoi d'étonnant en cela, après tout ? Si la littérature est bien « l'expression la plus vraie d'une société », il est logique qu'une époque non encore cristallisée littérairement se reporte instinctivement vers les vieux guides expérimentés. De là ce retour aux anciens que l'on constate chez les « poilus » de toutes les conditions sociales. C'est peut-être moins une préférence qu'une nécessité. Le Français revient toujours aux bonnes réalités pesantes, sûres, qui ne déçoivent pas. Il a peu de penchant pour l'arabesque, et c'est un des traits de sa culture grâce auquel il a établi son règne dans le domaine du goût en Europe. La mesure et l'esprit critique qu'il apporte dans ses jugements l'ont rendu tellement circonspect qu'il n'a pas, d'une façon générale, participé aux engouements dont tant d'autres peuples ont été les victimes un peu ridicules depuis un quart de siècle. Prudent, difficile, il n'aime pas à s'aventurer, et, s'il s'est trompé, il est le premier à rire de soi-même. C'est ce qui fait qu'on le traite quelquefois d'arriéré. Qu'importe, après tout ! Cette circonspection fut souvent sa sauvegarde, aussi bien dans son esprit et dans son cœur que dans sa maison. Bien des fois, pendant cette guerre, nous avons accompagné quelque officier étranger en des cantonnements citadins ou campagnards. Chambres paysannes ou intérieurs de bourgeois confortables, c'est presque toujours une même impression d'ordre, de repos domestique, de simplicité traditionnelle, d'équilibre sage, qui vous agrée comme un accord bien composé. Un officier général britannique nous disait une fois, en prenant possession d'un modeste logement où le meuble, la décoration, le linge étaient distribués avec ce soin qui révèle tout le respect dont le Français entoure son patrimoine : — « Vraiment,

vous êtes un peuple civilisé ! » Exclamation significative, jaillie spontanément au simple contact d'une atmosphère toute imprégnée de ces humbles perfectionnements matériels, lentement conquis, laborieusement entretenus.

Assurément l'intelligence et la raison ne méritent pas de moindres soins. C'est pourquoi, plus que tous les autres peuples de la terre, le Français a la religion de sa *Galerie des bustes*. Il n'y a pas de nation qui en possède une plus nombreuse ni de plus illustre ; il n'y a pas de société qui ait plus intimement vécu en sa compagnie, ou qui ait été plus fière de sa gloire. Elle en a décoré le fronton de ses palais, les places de ses villes, les fontaines de ses villages, les murs de ses salons ; elle s'en inspire comme d'une source intarissable de sagesse humaine. Les écrivains y ont la place d'honneur : ils furent si souvent les flambeaux. Aussi est-ce vers eux encore que nous nous tournons dans les grandes crises nationales.

Nous évoquons leurs noms familiers. Nous cherchons leurs enseignements ; nous nous complaisons dans leurs prophéties. Et surtout, nous scrutons la pensée des plus robustes d'entre eux. Certains hommes sont nés aux époques troublées de notre histoire comme pour y imprimer leur marque propre et synthétiser toutes les volontés, toutes les espérances. Leurs figures dominent de larges tranches de siècles : Voltaire et Rousseau au XVIII[e] ; Corneille, Molière, Pascal, au XVII[e] ; Ronsard et Montaigne vers la fin du XVI[e], et, dans la première moitié de ce XVI[e] si étonnamment parent du nôtre : Rabelais.

Nous avons vu son Gargantua et son Pantagruel dans des poches de soldats, fait qui peut paraître étrange à ceux qui ne sont pas des familiers de l'œuvre du Chinonais. Mais, qu'on s'y arrête un instant, et l'on comprendra qu'il y a pour cela des raisons profondes et justifiées. Rabelais fut le plus français de nos ancêtres, incarnation type de nos qualités et de nos défauts, spécimen unique de notre tempérament au moment où, se dégageant des influences de la renaissance italienne, s'efforçait de naître un caractère national.

Un peuple et un royaume se forgent au milieu des guerres ; une langue se crée par les luttes de l'esprit. Ce sont là des

lieux communs et nous n'y recourons que pour situer Rabelais au cœur même de l'arbre sur lequel vont fleurir toutes nos gloires. Sa forte sève s'est répandue jusque dans les branches les plus extrêmes, qu'elle alimente toujours de ses richesses inépuisables. A ce titre seul, il vaudrait d'être relu et consulté. Mais il y a davantage.

Certains moments de l'histoire, traversés par des mêmes courants, s'apparentent, paraissent se lier les uns aux autres. De communes espérances se forment lentement au cours du temps, s'agglomèrent, se constituent en blocs philosophiques d'abord, dont éclosent ensuite les grands bouleversements politiques. Les individualités, même puissantes, n'y participent qu'en qualité de figurants ; les ambitions les plus folles, les orgueils les plus hauts, les génies les plus illustres, n'y sont pas des facteurs déterminants, car ils ne sont eux-mêmes que des expressions plus ou moins complètes d'un mouvement d'idées, et sans doute à leur insu.

Ces grands tumultes de l'histoire ont des traits psychologiques communs : de profonds élans d'optimisme, une folle dépense de toutes les jeunesses, de toutes les énergies ; des audaces outrancières, une belliquosité générale des intelligences ; une ardeur de vivre d'autant plus âpre que la mort est plus proche ; des besoins de sacrifice d'où découle la religion de l'héroïsme ; un débordement de toutes les passions, une foi grave en l'avenir. Le monde renaît.

Chacune de ces périodes décisives a ses incarnations humaines. Si nous ne voyons pas bien encore celles d'aujourd'hui, — il y faut du recul, — nous connaissons celles du XVIII[e] et celles du XVI[e] siècles. A ces prophètes qui eurent l'honneur de porter le flambeau nous donnons le nom de « précurseurs ». Leur génie a exprimé, précisé, cristallisé des idées flottantes. Comme Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes furent des précurseurs, Rabelais en fut un aussi. Brunetière signalait chez lui « toutes les idées modernes ». Et en effet son œuvre les contient toutes en puissance. Rien d'étonnant, par conséquent, que ce Testament de la Renaissance soit devenu l'un des trésors spirituels français.

A la portée de tous, le trésor de maître François offre les richesses les plus variées à toutes les gammes d'intelligences.

On ne peut lui faire appel en vain. Conteur, historien, romancier, critique, philosophe, médecin, pédagogue, astrologue, dramaturge, comédien, physiologue, théologien, naturaliste, hygiéniste, sportsman, érudit, il distribue largement le suc de sa pensée et l'incomparable diversité de ses connaissances. Il s'abaisse vers le plus humble avec la même faveur qu'il s'adresse au plus grand ; son aisance reste la même ; son éloquence n'a pas plus de recherche ni plus de naturel. Il se donne toujours tout entier, tel qu'il est, aussi complètement, aussi *humainement* que possible, avec tout ce qui fait sa nature généreuse, que cela soit esprit, cœur ou instincts ; qu'il s'agisse des plaisanteries les plus grasses ou de l'ironie la plus fine. Il ne s'agit point ici de revoir d'un bout à l'autre le Gargantua et le Pantagruel, mais seulement d'en esquisser quelques profils, d'en détacher quelques leçons. On verra sous combien de formes elles peuvent encore nous servir.

II

VOLONTÉS D'OPTIMISME

Au début du seizième siècle, tout ce qui devait le faire si grand, si important pour l'histoire intellectuelle du monde, existait en germe. La sagesse antique, la pensée, l'harmonie séduisante de la culture grecque surgissaient, radieuses, au travers du moyen age. L'Italie était révélée depuis les expéditions de Charles VIII et de Louis XII ; les paysages lumineux de la Toscane, la poésie des lagunes vénitiennes, la beauté plastique, les richesses artistiques léguées par le Dante, Pétrarque, Boccace, le Pogge, les fastes de Milan et de Rome avaient ébloui et ravi les intelligences françaises. Certaines d'entre elles, les plus réceptives, les plus généreuses, peut-être aussi les plus poétiques, ne pouvaient concevoir notre avenir spirituel autrement que lié à tout ce merveilleux trésor païen dont elles subissaient presque sans défense le charme et l'autorité. La soif des connaissances était trop ardente pour motiver un choix, une mesure, une critique. C'était comme une ruée vers ces festins du cœur et de l'imagination. L'art d'imprimer, né tout récemment, se développait prodigieusement, apportait ses possibilités, ses miracles, ajoutait ses réalités aux rêves en construction. Travaillé par toute cette

germination intérieure, l'esprit humain ne tarda pas à se diviser, ne pouvant éviter le conflit entre l'idéal chrétien d'une part et la sagesse humaine sous ses diverses formes philosophiques ou esthétiques, de l'autre. De ce conflit passionné devaient naître la Réforme religieuse de Calvin, l'humanisme, et enfin la philosophie sceptique de Montaigne.

Mais avant d'en arriver à ces conclusions premières certains hommes cherchèrent à concilier les doctrines opposées, à greffer un christianisme libéral et tolérant sur l'ancienne culture gréco-romaine. Tel fut le rêve de Pic de la Mirandole et celui de Maître François Rabelais. On peut dire que ni l'un ni l'autre n'ont vu aboutir leurs efforts. Pic de la Mirandole mourut trop jeune, et point encore affranchi du moyen age ; Rabelais vécut juste assez pour constater que les dieux, malgré les invocations des poètes de la Pléiade, avaient déserté la terre pour toujours.

Ces quelques souvenirs ne sont peut-être pas inutiles pour bien situer Maître François au seuil de son siècle, et en quelque sorte debout entre le moyen age et les temps modernes.

Voyons maintenant quel fut son but en rédigeant les *Faicts et Dicts du géant Gargantua et de son fils Pantagruel*, et remontons à la source d'où coule cette gaîté salubre, pure et innocente comme la nature.

Rabelais a pris le soin d'écrire un prologue pour chacun de ses livres, non seulement pour se justifier des attaques dont il était l'objet, mais surtout pour présenter son ouvrage aux lecteurs de son choix, aux malades dont il était le médecin, médecin du corps aussi bien que de l'âme. Car ce savant, le « docte et gentil Rabelais », comme l'appelait l'illustre Budé, n'était point du tout le docteur à bonnet et à lunettes de Molière; mais bien au contraire, ainsi que l'a remarqué Paul Stapfer, un causeur d'excellente compagnie « qui se faisait du parfait médecin une idée conforme à celle d'Hippocrate ». Et Rabelais devait bien être, en effet, *surtout* le médecin de l'âme, le guérisseur de l'esprit, l'homme devant qui le malade reprend confiance, se sent renaître et prêt à tout tenter pour obtenir sa guérison.

Mais en dehors de ses malades, dont toute la consolation « n'estoit que d'ouyr lire quelque page dudict livre », Rabelais avait son public, un grand public recruté dans toutes les

classes de la société, car il n'a garde d'oublier ses protecteurs, ses amis, ses admirateurs, tous ceux enfin auxquels il dédie ses œuvres de « haulte gresse », parce que son but et délibération « est servir et es ungs et es aultres ».

Tres illustres et tres chevaleureux champions, gentilzhommes et aultres, dit-il au Prologue du Livre II.

Beuveurs tres illustres, et vous goutteux tres précieux... (Prol. du Livre III.)

Dans sa dédicace du Quart Livre à Odet de Châtillon :

Vous estes deuement adverty, prince tres illustre, de quants grands personnaiges j'ay esté et suis journellement stipulé, requys et importuné pour la continuation des mythologies pantagrueliques : alleguans que plusieurs gens langoureux, malades, ou aultrement faschez et desolez, avoyent à la lecture d'icelles trompé leurs ennuyz, temps joyeusement passé, et receu allaigresse et consolation nouvelle.

Et enfin, dans l'*Ancien Prologue* du Quart Livre :

D'abondant m'invitez à la continuation de l'Hystoire Pantagrueline, alleguans les utilitez et fruicts perceuz en la lecture, entre tous gens de bien...

Maître Alcofribas Nasier apportait en effet quelque chose de très neuf à ses lecteurs, en dehors de son érudition et de ses « hystoires merveilleuses » : il leur infusait son admirable optimisme, son excellent *moral*, comme on dit maintenant. Il enseignait la bienfaisance de cette vieille gaîté gauloise, qui est peut-être, selon Renan, la plus profonde des philosophies. Il fut le premier à comprendre qu'un homme complet se compose aussi bien d'éléments matériels que spirituels, et que notre devoir humain est de chercher à créer un équilibre, une harmonie entre ces contraires. Le premier, il a enseigné que le corps méritait autant de soins que l'esprit et que, si ces soins sont d'un autre ordre, ils n'en sont pas moins nécessaires au développement, à la santé de l'individu. Car son livre est le livre de la santé. Tout y repose sur l'ordre naturel des choses, sur la nature même, sur l'innocence de la nature. Son rire n'a jamais rien de grivois. Il est franc, net, pur. Large rire d'honnête homme qui ignore les fausses hontes et les hypocrisies. « Arrière mastins, hors de la quarriere, hors de mon soleil... Hors d'icy caphars de par le diable... » Son tonneau n'est pas

fait pour de tels museaux et la liqueur qu'il renferme ne saurait convenir qu'aux sincères, à ceux qui ont soif de vérité, et « bon espoir y gît au fond, comme en la bouteille de Pandora, non desespoir comme au bussart des Danaïdes ».

L'optimisme est le fait des stoïciens, de ceux qui, ayant reconnu la vanité de tout, s'accommodent de leur destinée pour en tirer un parti raisonnable. Il contient en soi une limitation dans les désirs, suivie de l'adaptation la plus heureuse possible à des circonstances déterminées. L'optimiste mesure son ambition aux forces dont il dispose et règle ses besoins. Lorsque sa confiance a été trahie et qu'il a pris son désir pour une réalité, sa résignation est immédiate et il s'accuse de son manque de sagesse. Les Anciens furent plus raisonnables que nous, plus optimistes et plus heureux. Puisant leur inspiration dans la nature,ils ont vécu en harmonie avec elle,et c'est à quoi nous devons tendre en profitant de tous les progrès de la science et de la pensée modernes. Y associer notre être physique en le faisant participer au développement et au contentement de notre individu général, tel est l'enseignement optimiste que Rabelais apporte dans la formule du pantagruélisme : *certaine gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites.*

Et c'est bien là l'essence même de l'optimisme raisonné, qu'il faut se garder de confondre avec cet autre optimisme qui ne provient que d'une fâcheuse légèreté d'esprit, d'une incapacité de l'âme de rien prendre gravement, d'un manque de sérieux et de profondeur. L'optimisme rabelaisien est le résultat d'une étude, d'un effort ; il le faut acquérir, et cela s'apprend, moralement, par une large tolérance ; physiquement, par une culture appropriée d'où naîtra une santé robuste, et, en définitive, un bel équilibre humain.

Pantagruel avait appris l'*art de vivre joyeux*, et il avait étudié sous bien des maîtres et en bien des lieux. Il est lui-même, « l'idée et exemplaire de toute joyeuse perfection », ayant tâché de bonne heure à faire peu de cas des richesses autres que des richesses intérieures. Plus économe et réglé dans ses dépenses que Panurge, il ne s'effraie jamais outre mesure des folles dépenses de celui-ci, puisqu'il sait la vanité de toutes choses et très particulièrement des biens matériels.

Je vous ay ja dict et encore redy, que c'estoit le meilleur petit et grand bonhomet qu'oncques ceignit espee. Toutes choses prenoit en bonne partie, tout acte interpretoit à bien. Jamais ne se tormentoit, jamais ne se scandalizoit. Aussi eust-esté bien forissu du deificque manoir de raison, si aultrement se feust contristé ou altéré. Car touts les biens que le ciel couvre, et que la terre contient en toutes ses dimensions, haulteur, profundité, longitude et latitude, ne sont dignes d'esmouvoir nos affections et troubler nos sens et esperits.

La prodigalité même de Gargantua, de Pantagruel ou de Panurge prouve le peu de cas que Rabelais faisait de l'or et de ceux qui thésaurisent. On saït qu'il vécut modestement toute sa vie, n'ayant d'autre dépense coutumière que sa bibliothèque et ses vêtements. Et s'il écrit, dans les premières pages de Gargantua : « Oncques ne veistes homme qui eust plus grande affection d'estre Roy et riche que moy », il faut bien entendre que c'est : « affin de faire grande chiere, pas ne travailler, point ne me soucier, et bien enrichir mes amys, et touts gens de bien et de sçavoir ». Il n'a en somme jamais convoité d'autre bonheur que ceux-ci : augmenter sa science et rendre contents ses amis. Et il nous conseille :

Vous en telle ou meilleure pensée réconfortez vostre malheur, et beuvez fraiz si faire se peult.

D'ailleurs, la plupart de nos malheurs ne sont-ils pas dus aux « causes fortuites », à une fatalité ambiante, à un déterminisme dont le mécanisme nous échappe, partant dont nous ne sommes pas responsables et qui doivent avoir pour résultat suprême cette élégante « gayeté d'esprit » qu'il nous conseille ? Les jugements humains n'ont rien d'absolu, et sont trop souvent rendus par le hasard, comme le prouve maître Bridoye, dont les arrêts, joués aux dés, ont contenté une multitude de plaideurs « par quarante ans et plus », pour qu'il n'y ait pas là de quoi rendre philosophe et même sceptique, de quoi nous faire réfléchir tout au moins sur la vanité de la justice humaine.

Dieu... veult souvent sa gloire apparoistre en l'hebetation des saiges, en la depressions des puissans, et en l'erection des simples et humbles.

Le plus sage, le plus heureux, reste donc *d'accepter*. C'est

là une force et une forme de l'optimisme rabelaisien, dont il convient d'apprécier les multiples conséquences. Sans doute est-ce aussi une faiblesse, et qui entraîne parfois une attitude peu glorieuse. Mais Rabelais n'était point combatif et il ne soutenait jamais son point de vue que « jusqu'au feu exclusivement », comme le prouve sa position dans l' « hérésie » calviniste. Par nature et par goût, c'était un conciliateur, qui eût cru manquer à sa mission en devenant homme de parti. C'est un peu pour tout cela qu'il plane au-dessus de ses contemporains, si passionnément départagés par leurs idées religieuses, par là aussi qu'il s'apparente aux Erasme, aux Lefebvre d'Etaples, ces pures intelligences philosophiques. S'il avait vécu un demi-siècle plus tard, il se fût joint au parti des Malcontents ou Politiques, lequel mit au-dessus des rivalités de confession ou d'ambition l'intérêt supérieur de la patrie.

Rabelais prêche l'optimisme, la *volonté d'optimisme*, réaction nécessaire et bienfaisante lorsque les « choses fortuites » se tournent contre nous ; et il y ajoute sa foi en la science, laquelle, le temps aidant, nous enseignera sinon à être heureux, du moins à vivre plus heureusement que nous le faisons et à mieux jouir des satisfactions immédiates que la bonne nature nous accorde. De plus, notre fonds humain étant sain, nos progrès moraux, pour peu que nous le voulions, se développeront certainement, parce que « gens liberes, bien nez, bien instruitz, conversans en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faicts vertueux et retire du vice ».

Accepter, d'abord. *Croire*, ensuite. Croire, c'est-à-dire mettre sa confiance en l'absolue bonté de Dieu — car le Dieu qu'adore Rabelais est toujours, uniquement, le Dieu bon, le Père et l'Ami des hommes — ; croire, c'est-à-dire nous reposer sur la nature, nous en remettre à elle, avoir foi en ses forces éternelles, lesquelles procèdent directement de Dieu même. Théisme, sans doute, mais théisme débordant, joyeux, réconfortant, reconnaissant ; on y trouve tous ces sentiments mêlés. « Que Dieu est bon qui nous donne ce bon piot. »

Rabelais confond, superpose Dieu et la nature. On connaît sa définition fameuse de la divinité : « cette sphère intellectuelle, de laquelle en tous lieux est le centre, et n'a en lieu aucun circonférence, que nous appelons Dieu ». Il semble

que cette image s'applique surtout à l'infini de la nature, et Pascal l'a si bien compris ainsi, que, lorsqu'il l'a reprise à son tour, c'est à l'infini de l'univers qu'il l'applique. Dieu partout dans la nature; la nature, partout, parlant de Dieu, telle est, en substance, la philosophie religieuse de Rabelais ramenée à sa plus simple expression. Qu'elle ne soit pas compliquée ni subtile, nous en convenons. Mais cette simplification, n'est-ce pas la raison qui la dictait? Rabelais ne s'adressait-il pas à des malades, à des « langoureux ou aultrement faschez et désolez » dont l'affaire était avant tout de saisir une proche et ferme espérance? C'est à eux qu'il pense. C'est pour eux qu'il écrit. Il ne lui importait donc guère que d'être poète.

Et cela, il l'est magnifiquement, majestueusement, en dépit de son sujet, envers et contre les préjugés ou le goût. Il l'est à presque toutes les pages de son vaste cantique à la nature et, qu'on le veuille ou non, il l'est aussi bien quand il exhibe les nudités de la nature animale de ses personnages que lorsqu'il détaille les nuances de leurs émotions morales. Le ventre ne lui semble pas moins important que la tête. Puisque tout procède de la nature, c'est-à-dire de Dieu, nos organes et leurs fonctions ont en somme une même importance. Il y a, dans cette conception de la vie, quelque chose de libre et de pur qui éloigne le vice plus sûrement que beaucoup de rhétorique, et même d'éloquence. Sainte-Beuve fait sourire un peu quand, parlant de l'œuvre de Rabelais, il assure qu'il s'agit d' « enjamber à chaque moment et de traverser sans trop se crotter ». C'est qu'il ne faut pas avoir peur des mots, en effet, ni même de ce qu'ils signifient *dans la réalité*, pas plus que de cette réalité elle-même. Et Rabelais, qui n'eut jamais peur de grand chose, eut moins que tout autre la peur des mots.

La nature est faite de beautés et d'horreurs. Ces contraires participent du même mystère. Ils se mêlent souvent en une intimité si étroite qu'ils se fondent l'un en l'autre, deviennent inséparables. Ainsi des trois grandes étapes humaines : la naissance, l'amour, la mort. L'homme les considère avec un même effroi. Il y trouve ses émerveillements et ses terreurs, toutes les promesses de la terre et du ciel, et l'assurance du néant. Il entrevoit son manque de ressources et l'élémentaire de sa science. Si son âme est forte, il ose étendre la main vers son horreur sacrée. Il y touche en tremblant. Mais il a

besoin d'un guide, d'un ami, dont l'expérience lui soit une garantie. Son instinct le pousse alors vers ceux qui, avant lui, eurent la même hardiesse, et il rencontre maître François. Diabologie? Métaphysique? Sorcellerie? Alchimie? Non point; rien que la bonne nature, qui s'explique d'elle-même quand elle le veut bien. Et lorsqu'elle s'y refuse, au moins qu'on ne l'accuse pas et qu'on n'appelle pas au secours ni les sibylles, ni les sorcières, ni les astrologues, ni même les philosophes. Qu'on use de bon sens, du peu de science que l'on peut avoir, et, pour le reste, efforçons-nous d'être bien humbles, bien confiants en des lois immuables auxquelles nous ne changerons rien; au demeurant, soyons raisonnables et appliqués. Les conseils de la nature seront toujours ceux de la sagesse.

Ginguené, en 1791, publia un opuscule qu'il intitula : « De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente... » A quelque 125 ans de distance, nous pensons que Rabelais conserve de l'autorité.

Pour l'éprouver, il suffit d'ouvrir le « Testament » qu'il nous a laissé, et de s'y enfoncer en recherchant le miel promis. Car c'est ainsi qu'il faut le feuilleter, avec un peu de parti pris. Une lecture comme celle-ci ne donne du fruit qu'à cette condition. Nul doute, vous y rencontrerez dès l'orée ces paysages qui arrêtent et forcent l'attention, des plaisirs délicats, des images ingénieuses, un comique raffiné. Mais vous vous enfoncerez plus avant, à la poursuite très précisément du secret de son « vivez joyeux ». Un clair soleil, croirait-on tout d'abord; quelque chose qui traverse le feuillage et tombe de partout; le rire d'un satyre qui vous précède et perce le silence sylvestre; parfois énorme et proche — vous sentez son haleine tout contre votre visage — ailleurs, grêle, lointain, mystérieux : une moqueuse syrinx, et vous tendez l'oreille pour n'en pas perdre l'écho.

Parvenu au cœur de la vaste symphonie, tout vous échappe encore, et pourtant tout vous retient, vous attache. C'est le paradoxe même de la nature, tête d'homme et corps de bête; le centaure faisant œuvre humaine, mais son galop vous emporte brusquement aux régions fabuleuses des dieux de la terre. « Enigme », disait La Bruyère, qui sans doute a beaucoup médité le problème. Mais qu'est-ce qui n'est pas énigme

dans le royaume de l'esprit ? Rabelais n'a point aimé les conclusions. Sagesse. Son récit ne se conclut pas et c'est à peine si les amateurs de *moralités* y trouveront leur compte.

De l'attitude du maître, retenez ce rire bonhomme, indulgent aux fautes de la chair. Mais retenez aussi les accents de sa forte voix indignée et impitoyable aux fautes de l'esprit. Méditez ses colères. Saintes colères, même lorsqu'elles ne percent que sous la pointe aiguë de l'ironie, et porteuses de ces riches fruits qui contribuèrent à faire de l'intelligence française, dès le xvie siècle, un réservoir inépuisé de clartés humaines. C'est qu'elles viennent du cœur ; elles ont une vertu rayonnante qui a investi la France d'une mission. Les grands sacrifices qu'elle a consentis sur les champs de bataille modernes sont l'aboutissement et la consécration de quatre siècles de pensée idéaliste et tellement désintéressée qu'elle s'est parfois retournée contre la France elle-même.

Optimisme raisonné ; confiance en nos forces morales et matérielles; antiques traditions fortement renouées ; bonds en avant dans l'histoire humaine ; progrès nécessaires qui seront la floraison nouvelle du vieil arbre des destinées françaises ; et ces voix lointaines des ancêtres, tout cela, le soldat l'entend dans son cœur et au fond de sa mémoire. Paysan, il a concrétisé ces faits dans le respect de sa terre et l'amour de son village, qui font de lui ce défenseur acharné du sol de la patrie. Intellectuel, il retrouve, à travers la longue lignée des atavismes spirituels, les mêmes volontés qui obligent à de mêmes immolations pour d'identiques espérances.

Enraciné à quelque coin de terre où l'a fixé un devoir formidable, le soldat se souvient du livre qu'avec tant de soin il a choisi pour compagnon de route. Il l'ouvre. Il y cherche ces conseils bienfaisants dont tant d'autres, avant lui, se sont nourris déjà. Et il lit :

N'est-il meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant que vivre fuyant villainement ?

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

Aultant vaut l'homme comme il s'estime.

... Facilité trop énervée et dissolue de pardonner les malfaisans leur est occasion de plus legièrement derechief mal faire, par ceste pernicieuse confiance de grâce.

Que nuit scavoir toujours et tous jours apprendre, fut-ce d'un sot, d'un pot..., d'une pantoufle ?

Le temps meurit toutes choses ; par temps toutes choses viennent en évidence : le temps est père de vérité.

Dans la galerie des bustes, une vieille figure de pierre a parlé.

III

GUERRES

« L'homme est né pour la paix, non pour la guerre. » (III. 8.) Il n'est pas surprenant que ce fût là l'idée fondamentale d'un savant de la Renaissance.

Les quarante années qui précédèrent le Pantagruel et le Gargantua sont remplies par le tumulte des combats :

Conquêtes de Charles VIII en Italie, si brillantes et si désastreuses pour la politique de la France ; expéditions de Louis XII, attiré par les mêmes mirages ; luttes contre Milan, Naples, Gênes, Venise, contre le Pape et la Sainte Ligue ; victoires et retraites ; épopées miraculeuses, suivies de fuites inévitables, faits d'armes devenus légendaires, accomplis par une poignée de braves dont les noms résonnent encore : le chevalier Bayard, Gaston de Foix, La Palice, Ligny ; pillages énormes, massacres et dévastations ; enfin, pour conclusion, nos frontières menacées sur trois points à la fois, les Suisses à Dijon, les Anglais à Calais et les Espagnols en Navarre. Tels furent les bruits de guerre dont on s'entretenait dans les campagnes tourangelles durant l'enfance de Rabelais. Pendant sa jeunesse, c'est l'avènement du roi des gentilshommes, ce séduisant François Ier, dont le règne débuta dans la gloire de Marignan ; les luttes contre la terrible puissance de Charles-Quint, luttes inégales mais nécessaires à l'existence du pays, et qui restent, en dépit du prix qu'il fallut les payer, l'une des pierres d'angle sur lesquelles fut élevé l'édifice de la France royale ; nouvelles guerres contre les Allemands, les Flamands, les Anglais, suivies parfois d'invasions dont l'une ne put être arrêtée qu'à onze lieues de Paris ; enfin la perte de l'Italie, pour laquelle tant de bravoure et de sang avaient été dépensés. Voilà les événements qui s'offraient aux méditations du jeune moine de Fontenay-le-Comte. Il en recueillit

sans doute maints récits de témoins au cours de ses années de « moinage » et durant les voyages qu'il fit vers cette époque (1525-30) au travers des provinces. Mais, s'il y eut ensuite une trêve de quelques années pendant lesquelles, justement, parurent Pantagruel, puis Gargantua, elle ne fut pas de longue durée et de nouveaux conflits entre peuples ou citoyens amenèrent Rabelais à des réflexions nouvelles : l'agression manquée de Charles-Quint en Provence est suivie d'une revanche en Champagne ; les troupes de l'Empereur emportent Epernay, puis Château-Thierry, où Claude de Guise, enfin, les arrête et les refoule. La France est libérée, et son ardent ennemi réduit à signer la paix de Crépy au moment où il croyait tenir la victoire. Etranges parallélismes de l'histoire qui nous montrent, à près de quatre siècles d'intervalle, la même tragédie de l'orgueil se dénouant aux mêmes lieux par une fin identique !

Mais ces guerres vitales, au cours desquelles la France cherchait à établir solidement ses limites, n'étaient pas les seules qu'elle livrât. Si son jeune corps se débattait pour obtenir sa place au soleil, son esprit avait à faire aussi une éducation nouvelle, née des événements, du perfectionnement de l'intelligence.

Et ceci n'allait pas sans soulever des conflits redoutables. Renaissance, Réforme religieuse, ces mots n'évoquent plus aujourd'hui que des courants d'idées ou des débats de rhéteurs. Jadis, ils étaient synonymes de luttes très âpres, très passionnées, ne comportant pas moins d'horreurs, — et peut-être davantage, — que les batailles contre l'étranger. Les guerres de la pensée ont toujours coûté beaucoup de sang à la France.

Rabelais y fut très intimement mêlé, comme l'atteste son œuvre. Il vit mourir Louis de Berquin, Anne du Bourg, son ami l'imprimeur Etienne Dolet, les Vaudois, les habitants de Mérindol et de Cabrières ; il vit les bûchers de la place Maubert et ceux des provinces. Mais il était trop bon ironiste pour soutenir des opinions qu'il ne devait considérer après tout que comme de plausibles hypothèses, autrement que de l'extrême pointe de sa plume. Et d'ailleurs, il eût été « bien forissu du déificque manoir de raison, si aultrement se feust contristé ou altéré ».

Devant les ruines, et les douleurs, et les folies, comme l'on comprend que ce laborieux se soit écrié : « L'homme est né pour la paix, non pour la guerre ! »

C'est principalement dans le 1er Livre de son œuvre, le Gargantua, qu'il expose son opinion sur la guerre.

Rabelais en distingue de deux sortes : l'offensive, la guerre de conquête, et la défensive, inévitable à la préservation de l'honneur et du sol. Sans doute, l'expérience française du dernier demi-siècle lui semble-t-elle déjà convaincante, puisqu'il fait dire avec force à Grandgousier : « Le temps n'est plus d'ainsi conquester les Royaumes... »

Ce passage est essentiel :

... Qui trop embrasse, peu estrainct. Le temps n'est plus d'ainsi conquester les Royaumes avecq dommaige de son prochain frere chrestian ; ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Cesars et aultres tels est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé guarder, saulver, regir et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les aultres. Et ce que les Sarasins et Barbares jadis appelaient proesses, maintenant nous appellons briguanderies et meschancetés. Mieulx eust-il faict (Picrochole) soy contenir en sa maison, roialement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant, car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruict.

Ce roi conquérant, Picrochole, dont Rabelais a laissé l'inoubliable caricature, nous incline forcément à des comparaisons avec son impérial descendant germanique. L'un et l'autre ont joué avec les mêmes rêves, eu les mêmes illusions, commis les mêmes fautes, abouti au même désastre, tant l'humaine nature reste égale à elle-même. Rien ne manque dans ce parallèle : ni l'orgueil démesuré, ni la confiance en soi, ni le chœur des ambitieux « gouverneurs », ni le plan d'une domination universelle.

On sent bien que, contre de pareils gonflements, le bon sens et le droit ne peuvent rien espérer. Grandgousier, contre tout espoir, espère encore. Il députe un ambassadeur auprès de l'ennemi qui, déjà, envahit ses terres. Dans sa harangue, Gallet dit à Picrochole :

Quelle furie doncques t'esmeut maintenant, toute alliance brisée,

toute amitié conculcquée, tout droict trespassé, envahir hostillement ses terres, sans en rien avoir esté par luy ny les siens endommaigé, irrité, ny provocqué ? Où est loy ? Où est raison ? Où est craincte de Dieu ?

Magistrale apostrophe, jaillie des entrailles de ce douloureux seizième siècle et qui atteint encore, par-dessus la France sanglante d'aujourd'hui, le Picrochole allemand. Mais :

Toutes choses ont leur fin et période. Et quand elles sont venues à leur poinct supellatif, elles sont en bas ruinées, car elles ne peuvent longtemps en tel estat demourer. C'est la fin de ceux qui leurs fortunes et prosperitez ne peuvent par raison et tempérance modérer.

Ainsi il s'agit d'une loi commune de l'ordre des choses. L'entreprise qui ne s'appuie ni sur une raison morale réelle, ni à une nécessité politique supérieure, est un manque de tempérance qui mérite la ruine et le châtiment.

Gargantua vainqueur, ce roi débonnaire ne s'en montrera pas moins fermement résolu à punir les coupables.

Je considère, dit-il, que facilité trop énervée et dissolue de pardonner ès malfaisans, leur est occasion de plus legierement derechief mal faire, par ceste pernicieuse confiance de grâce.

Je considère que Moïse, le plus doulx homme qui de son temps feust sus la terre, aigrement punissoit les mutins et sedicieux du peuple d'Israël.

Je considère que Jules Cesar, Empereur tant débonnaire... punit rigoureusement les faulteurs de rebellion.

A ces exemples je vueil que me livrez avant le departir : premièrement ce beau Marquet, qui a esté source et cause première de ceste guerre par sa vaine oultrecuidance. Secondement ses compaignons fouaciers, qui feurent négligens de corriger sa teste folle sus l'instant. Et finablement tous les conseillers, capitaines, officiers et domesticques de Picrochole : lesquels l'auroient incité, loué ou conseillé de sortir ses limites, pour ainsi nous inquiéter.

Si Picrochole lui-même n'est pas appelé à la barre, c'est qu'après sa défaite il s'est enfui à cheval, seul, et « depuis ne sçait-on qu'il est devenu ». Le problème des responsabilités est donc nettement posé et résolu : on livrera les coupables. Toutefois, « aultre mal ne leur fait Gargantua sinon qu'il les ordonne pour tirer les presses à son imprimerie, laquelle il avoit nouvellement instituée ».

Beaucoup de nos vieux livres du XVIe siècle sont ornés de figures gravées sur bois qui illustrent d'une manière naïve les labeurs de nos pères. On y voit les artisans, maîtres et apprentis, appliqués à leurs métiers divers avec cette forte conscience et cette ingéniosité de moyens qui donnèrent à leurs travaux une durée et une qualité que l'Europe nous a longtemps enviées. Ces vignettes sont un symbole. Elles expriment le cœur de cette vieille France modeste et patiente, amie de l'ordre et de l'effort, modérée dans ses ambitions, mais tenace dans ses volontés et peinant sur la tâche entreprise jusqu'à ce qu'elle ait revêtu sa dernière perfection de forme ou d'idée. Considérons avec respect l'image d'un atelier d'imprimerie où sont éclos peut-être quelqu'un de ces chefs-d'œuvre typographiques qui portèrent au loin la pensée française et l'enveloppèrent d'un si noble vêtement. Aimons à penser aussi que les ennemis de Gargantua, attelés à ses presses à bras, contribuèrent par leur labeur pacifique au rayonnement de la Renaissance.

IV

« Car désormais sera France
superbement bournée. »
(*Prol.* L. III.)

Mais si Rabelais fut l'ennemi des guerres de conquête, il a vivement senti que les guerres de défense sont nécessaires, et il l'a dit avec force. Le Prologue du IIIe livre de Pantagruel, qui parut en 1546, est tout rempli d'un « cliquetis guerrier », comme l'a remarqué M. Abel Lefranc, et il est fort probable que la raison en est dans les travaux de défense entrepris cette même année sur les frontières françaises après le traité de Crépy. La victoire remportée sur Charles-Quint avait galvanisé les énergies, et Rabelais lui-même se ressent de ces ardeurs. Alors que tous labeurent à créer au pays une efficace protection, il ne veut pas demeurer un spectateur oisif ou indifférent : « *tant s'en fault, dit-il, que je reste cessateur et inutile.* » Et il va même, lui le pacifique ami des livres et des manuscrits, jusqu'à trouver que la guerre peut devenir une belle chose lorsqu'elle a pour but la « défence et fortification de sa patrie » et le « repoulsement » des ennemis. Car Rabelais a le

culte de la patrie, si neuf au XVIe siècle. Il l'aime d'un amour profond de paysan et de lettré. L'attachement qu'il a pour son sol, Rabelais l'a montré dans toute son œuvre, où il a rendu avec tant de soin et de couleur la figure, les expressions et jusqu'aux archaïsmes de nos antiques provinces, attentif à ne rien laisser perdre de ce qui donnait son caractère au vieux parler, aux habitudes traditionnelles, aux coutumes locales.

Témoin tel que nous n'en pouvions souhaiter de plus informé pour nous aider à rebrousser les chemins du passé. Amant de notre vieille terre productrice et généreuse, comment n'eût-il pas senti profondément tout ce que lui devaient ceux qui y ont édifié leurs foyers et creusé leurs ossuaires? Et cette intimité de l'individu avec le sol qu'il foule et travaille, Rabelais en était si tendrement pénétré, que sa Touraine, plus exactement encore son Chinonais, en sont devenus le théâtre même du monde qu'il portait en lui. « *Chinon, ville insigne, ville noble, ville antique, voire première du monde.* » Première patrie : Chinon, la cave peinte, le clos de la Devinière, le noyer grollier, c'est-à-dire l'arbre que vos pères ont planté, le champ qui fut votre première fierté, la maison où se place le plus ancien souvenir, la ville qui restera incomparable sans qu'il y ait pour cela d'autres raisons que d'âme et de poésie.

Ainsi, de toutes parts, se tendent ces liens invisibles qui enchaînent à l'homme son destin et dont, si libre qu'il se fasse, il ne s'affranchit jamais entièrement. Et peut-être ces racines mystérieuses croissent-elles plus nombreuses dans un cœur français que partout ailleurs.

Cette première forme du patriotisme, bien qu'irraisonnée, est si exigeante, qu'on lui doit en grande partie cette unanimité de la volonté nationale dans les jours de péril.

Car désormais sera France superbement bournée, dit Rabelais. Il y a dans ces mots l'exposition d'une doctrine fondamentale du pays. Les campagnards de ces vieilles époques savaient aussi certainement que les conseillers du roi qu'une paix utile ne pourrait être que celle qui donnerait, par nécessités géographiques, une assurance d'inviolabilité au territoire. Nécessités politiques aussi, cela va de soi, car il fallait bien compter avec l'empereur tourmenté qui ne cessait de concevoir des projets pour établir sa cruelle domination. De plus,

dans ce mot de « bournée », l'on retrouve cette antique sagesse française, ennemie par nature des ambitions tumultueuses, et à laquelle une longue lignée de rois prudents durent leur force et le respect de leurs voisins. « Superbement bournée » signifie une France fièrement et fortement délimitée par ses bornes naturelles, indispensables à son repos et à son développement, ainsi que le prouvèrent les quatre siècles qui suivirent. Superbement bournée, la France fut pacifique, solide et prospère. Mais que ses frontières géographiques viennent à lui manquer, elle perd son poids dans l'équilibre continental au détriment de la paix des peuples, comme si nos marches de l'est à elles seules faisaient fonction de régulatrice

La perception des nécessités politiques de cette France complète et la volonté de conserver ou de reprendre ces bornes essentielles, forme le degré second du patriotisme, le degré supérieur. Il implique la compréhension de notre histoire, de notre politique économique, et le sacrifice volontaire de notre bien-être individuel à l'intérêt général de la communauté française. C'est le thème des réflexions de l'homme politique et du lettré. Il n'est pas surprenant que Rabelais, au cours de son œuvre si substantiel, ait abordé aussi cette question, qu'une guerre récente avait remise en discussion. Patriote profondément, et des deux manières, par l'instinct et par l'intelligence, il nous lègue une formule excellente dans laquelle sont ramassées deux leçons à méditer : l'action qu'il faut entreprendre et son résultat : « car désormais sera France superbement bournée, *seront François en repos assurez* ».

V

Ces vieux textes, décidément, ne sont pas desséchés. On y pèse à toute page le poids de l'expérience, de la logique, de la volonté et même de l'ironie qui nourrirent l'esprit public français. On y sent s'ordonner le goût du XVIIe, s'aiguiser l'esprit du XVIIIe, battre le sang des révoltés de quatre-vingt-neuf. On y discerne, dans ce grouillement de nos antiques provinces particularistes, toute la sagesse populaire, l'âpre souci de la propriété, l'instinct des longues conservations, le respect du sol ancestral, qui créèrent des principes et façonnèrent des doctrines. Ce vieux parler rabelaisien a le parfum de nos campagnes, l'odeur forte de nos caves, la lumière de nos

routes, la voix de nos cités. Il est l'écho d'un passé aussi violent que notre présent et où se heurtent, sous des espèces plus archaïques, les mêmes passions humaines, qui ne changent point.

Comme Dante, comme Shakespeare, comme Cervantès, Rabelais a ce fond universel et humain qui est de tous les âges. Je me moque bien qu'il soit classique ou non. C'est un homme. Sa grandeur est équivalente à celle de Cervantès, ou de Shakespeare, ou de Dante. C'est leur trait commun. Voilà ce qu'il faut voir. Leur mystère, leur puissance, leur rire ou leurs cris, voilà ce qu'il faut sentir.

Et c'est cela qu'ont cherché ces soldats qui emportèrent Rabelais dans leur pauvre bagage. Classicisme? Logique? Equilibre? Mesure? Nul souci de ces soins secondaires. L'âme avait d'autres besoins, plus âpres, l'esprit d'autres soifs, plus impérieuses. Il ne s'agissait pas de suivre un raisonneur, mais un guide. L'âge des orateurs est passé; c'est l'âge de l'action, du geste, du fait, qu'on sent venir, qu'on attend. Rabelais, c'est l'action, c'est la vie. Là est sa force. Là est son attrait, son secret. C'est parce qu'il a le sens de la vie qu'il est prophète. Et puisque prophète, il est maître.

On ne possède pas de Rabelais un portrait authentique. L'effigie que nous en a laissé la *Chronologie Collée* est une trop pauvre chose pour que nous puissions aimer à nous y reporter. On sait qu'il était beau, de physionomie ouverte et séduisante. Cela nous suffit. Il est bon qu'il y ait autour de sa personne charnelle du mystère et de la légende. Un peu d'énigme convient à ces géants qui se divertirent avec des masques. Ils font penser à ces dieux qui aimaient à se mêler aux humains quelques jours, puis s'en retournaient dans l'Olympe. A trois siècles de nous, seulement, Shakespeare demeure impénétrable et l'on ne saurait affirmer qu'il ne fut point le faux-nez d'un gentilhomme.

Peu importe! Ce qui compte, pour nous, c'est l'œuvre. Voyez comme celle de Rabelais est plantée. Dans sa forêt, vous verrez de larges échappées où le soleil se couche encore sur les villes du moyen âge. Il y règne, par endroits, une ombre gothique peuplée d'agenouillements naïfs et d'adorations grossières. La vieille âme des cathédrales expire ici, se

pétrifie sous les grimaçantes figures d'Aeditus et des Apedeftes. Mais d'autres clartés filtrent à travers les végétations médiévales. Le nu grec est retrouvé, le nu humain, le cœur nu de l'homme. Le temps des sépulcres le cède au temps de la vie. Cette renaissance implique l'idée d'une gésine difficile, suivie de génethliaques enivrantes. C'est la signification de l'énorme chant pantagruélique : Hymme à Dieu, hymne à la Nature-Dieu, avec ces réserves de « peut-être » que nous avons dites ; mais surtout, hymne à la Vie, l'action contre la rhétorique, le cri profond du *vouloir devenir* qui se proclame plus nécessaire que *l'avoir été*. C'est la puissance du jour qui s'oppose à celle de l'ombre.

Telle fut l'ardeur de ce grand cœur d'homme caché derrière son travesti et s'efforçant à nous jouer la comédie. Cet esprit si solide consent à n'être qu'un divertisseur, un amuseur de peuple et l'ancêtre des bouffons! Qu'il nous plaise donc de rire un peu de nous-mêmes, afin de mesurer ensuite, par la connaissance de notre indignité, l'insuffisance de notre passé et les obligations de notre avenir.

Août 1918-mars 1919.

GUY DE POURTALÈS.

VERLAINE

DEUX POÈMES

—

I. LE FAIBLE VERLAINE

L'enfant trop grand, l'enfant mal décidé à l'homme, plein de secrets et plein de menaces,
Le vagabond à longues enjambées qui commence, Rimbaud, et qui s'en va de place en place,
Avant qu'il ait trouvé là-bas son enfer aussi définitif que cette terre le lui permet,
Le soleil en face de lui pour toujours et le silence le plus complet,
Le voici pour la première fois qui débarque, et c'est parmi ces horribles hommes de lettres et dans les cafés,
N'ayant rien autre chose à dire, sinon qu'il a retrouvé l'Eternité,
N'ayant rien autre chose à révéler, sinon que nous ne sommes pas au monde !
Un seul homme dans le rire et la fumée et les bocks, tous ces lorgnons et toutes ces barbes immondes,
Un seul a regardé cet enfant et a compris qui c'était.
Il a regardé Rimbaud, et c'est fini pour lui désormais
Du Parnasse Contemporain, et de l'échoppe où l'on fabrique
Ces sonnets qui partent tout seuls comme des tabatières à musique !

Ni rien ne lui est plus de rien, tout cassé ! ni sa jeune femme qu'il aime,
Pourvu qu'il suive cet enfant, qu'est-ce qu'il dit au milieu des rêves et des blasphèmes ?
Comprenant ce qu'il dit à moitié, mais cette moitié suffit.
L'autre regarde ailleurs d'un œil bleu, innocent de tout ce qu'il entraîne après lui.
Faible Verlaine ! maintenant reste seul, car tu ne peux aller plus loin.
Rimbaud part, tu ne le verras plus, et ce qui reste dans un coin,
Ecumant, à demi fou et compromettant pour la sécurité publique,
Les Belges l'ont soigneusement ramassé et placé dans une prison en briques.

Il est seul. Il est en état parfait d'abaissement et de dépossession.
Sa femme lui notifie un jugement de séparation.
La Bonne Chanson est chantée, le modeste bonheur n'est plus.
A un mètre de ses yeux, il n'y a plus que le mur qui est nu.
Dehors, le monde qui l'exclut, et, au dedans, Paul Verlaine,
La blessure, et le goût en lui de ces choses qui sont autres qu'humaines.
La fenêtre est si petite là-haut qu'elle ne permet de voir que l'azur.
Il est assis du matin jusqu'au soir et regarde le mur :
L'intérieur où il est de ce lieu qui le préserve du danger,
De ce château par qui toute la misère humaine est épongée,
Pénétré de douleur et de sang comme le linge de la Véronique !
Jusqu'à ce qu'y naisse enfin cette image et cette face qu'il implique,
Du fond des âges rédivive au devant de sa face hagarde,
Cette bouche qui se tait et ces yeux peu à peu qui le regardent,
L'homme étrange peu à peu qui devient mon Dieu et mon Seigneur.

Jésus plus intérieur que la honte, qui lui montre et qui lui ouvre
Son Cœur !

Et si tu tentas d'oublier le pacte à cette heure que tu fis.
Lamentable Verlaine, poëte, oh, comme tu t'y es mal pris !
Cet art honorablement de vivre avec tous ses péchés
Qui sont comme s'ils n'étaient pas, du moment où nous les tenons
cachés,
Cet art qui nous vient comme de cire d'accommoder l'Evangile
avec le monde,
Comme tu n'y as rien compris, espèce de soudard immonde !
Glouton ! que le vin dans ton verre fut court et que la lie en fut
profonde !
La mince couche d'alcool dans ton verre et le sucre artificiel,
Comme tu te pressais d'en finir afin de trouver le fiel !
Que le marchand de vins fut court à côté de l'hôpital !
Que la triste débauche fut courte à côté de la pauvreté fonda-
mentale,
Vingt années par les rues Latines si grande qu'elle fut un scan-
dale à tous les yeux,
Privation de la terre et du ciel, manque des hommes et manque
de Dieu !
Jusqu'à ce que, le fond même de tout, il te fut permis d'y
mordre,
D'y mordre et de mourir dessus cette mort qui était selon ton
ordre,
Dans cette chambre de prostituée, la face contre la terre,
Aussi nu par terre que l'enfant quand il sort tout nu du ventre
de sa mère !

II. L'IRRÉDUCTIBLE [1]

Il fut ce matelot laissé à terre et qui fait de la peine à la gen-
darmerie,
Avec ces deux sous de tabac, son casier judiciaire belge et sa
feuille de route jusqu'à Paris.

(1) Cette pièce formant ensemble avec la précédente a paru déjà dans *l'Hommage à Verlaine* publié par Charles Morice. — N. D. L. R.

Marin dorénavant sans la mer, vagabond d'une route sans kilomètres,
Domicile inconnu, profession, pas.., « Verlaine Paul, homme de lettres »,
Le malheureux fait des vers en effet pour lesquels Anatole France n'est pas tendre :
Quand on écrit en français, c'est pour se faire comprendre.
L'homme tout de même est si drôle avec sa jambe raide qu'il l'a mis dans un roman.
On lui paye parfois une « blanche », il est célèbre chez les étudiants.
Mais ce qu'il a écrit, c'est des choses qu'on ne peut lire sans indignation,
Car elles ont treize pieds quelquefois et aucune signification.
Le prix Archon-Despérouses n'est pas pour lui, ni le regard de M. de Montyon qui est au ciel.
Il est l'amateur dérisoire au milieu des professionnels.
Chacun lui donne de bons conseils : s'il meurt de faim, c'est sa faute.
On ne se la laisse pas faire par ce mystificateur à la côte.
L'argent on n'en a pas de trop pour Messieurs les Professeurs,
Qui plus tard feront des cours sur lui et qui sont tous décorés de la Légion d'honneur.

Nous ne connaissons pas cet homme et nous ne savons qui il est.

Le vieux Socrate chauve grommelle dans sa barbe emmêlée ;
Car une absinthe coûte cinquante centimes et il en faut au moins quatre pour être soûl :
Mais il aime mieux être ivre que semblable à aucun de nous.
Car son cœur est comme empoisonné, depuis que le pervertit
Cette voix de femme ou d'enfant — ou d'un ange qui lui parlait dans le paradis !
Que Catulle Mendès garde la gloire, et Sully-Prud'homme ce grand poète !
Il refuse de recevoir sa patente en cuivre avec une belle casquette.

Que d'autres gardent le plaisir avec la vertu, les femmes, l'honneur et les cigares !
Il couche tout nu dans un garni avec une indifférence tartare.
Il connaît les marchands de vins par leur petit nom, il est à l'hôpital comme chez lui ;
Mais il vaut mieux être mort que d'être comme les gens d'ici.

Donc célébrons tous d'une seule voix Verlaine, maintenant qu'on nous dit qu'il est mort.
C'était la seule chose qui lui manquait, et ce qu'il y a de plus fort,
C'est que nous comprenons tous ses vers maintenant que nos demoiselles nous les chantent, avec la musique
Que de grands compositeurs y ont mise et toute sorte d'accompagnements séraphiques !
Le vieil homme à la côte est parti ; il a rejoint le bateau qui l'a débarqué
Et qui l'attendait en ce port noir, mais nous n'avons rien remarqué,
Rien que la détonation de la grande voile qui se gonfle et le bruit d'une puissante étrave dans l'écume,
Rien qu'une voix comme une voix de femme ou d'enfant qui appelait : Verlaine ! dans la brume.

Hambourg, 1914.

PAUL CLAUDEL.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE COURBET

—

I

LA TOMBE DE COURBET

Il y a quelques jours, le 10 juin, c'était le centième anniversaire de la naissance de Courbet. Rend-on au grand artiste l'hommage qui lui est dû ?

Nous avons déjà une satisfaction : à savoir que l'*Enterrement à Ornans* (qui fut donné au Louvre, en 1881, par la sœur du peintre), relégué depuis lors dans une sorte de vestibule obscur appelé salle Henri II, ne regagnera plus sa cachette — l'expression est de M. Gustave Geffroy qui réclama maintes fois le déplacement — d'avant la guerre. Bientôt, nous verrons l'*Enterrement*, ce chef-d'œuvre, en pleine lumière où il eût dû toujours être.

Et dans cette Revue nous entendons ne point laisser passer ce centenaire sans témoigner, une fois de plus, notre fervente admiration pour tant d'œuvres originales et puissantes dont notre pays s'enorgueillit à juste titre.

L'an passé, notre vénéré doyen M. Théodore Duret — toujours d'avant-garde décidément — consacrait au peintre un livre qui dépasse en portée, en hauteur de vue, tous les travaux antérieurs, soit plus de soixante ouvrages, livres et brochures dont nous avons dressé la bibliographie.

A l'encontre de Georges Riat, auteur d'un travail imposant, d'une documentation copieuse sur le maître d'Ornans (1906),

M. Duret fait litière des jugements fugitifs portés sur les œuvres par les contemporains. Et, pour mieux faire ressortir l'importance de Courbet dans l'histoire de l'art au XIXe siècle, il nous convie à jeter un coup d'œil sur l'état de la peinture en 1850, lorsque Courbet fit « explosion » en présentant au Salon : *Le Retour de la Foire*, *L'Enterrement*, *les Casseurs de pierres*.

A cette époque, les peintres aimés du public se nommaient Paul Delaroche, Horace Vernet, Thomas Couture, peintres d'histoire. On devine l'effet produit par les paysans de Courbet à côté des héros grecs ou romains. C'était, selon le jury, selon les visiteurs du Salon, le comble du mauvais goût, antiartistique, « affreux ».

Depuis, l'action du temps s'est heureusement fait sentir. Courbet, homme politique, a disparu de l'attention. Seules, les œuvres restent.

Aujourd'hui, en 1919, on peut juger sa peinture avec le recul nécessaire pour reconnaître que « sa valeur intrinsèque par la puissance avec laquelle elle donne expression à une forme éternelle de l'art, le rendu de la vie, a eu une énorme influence pour amener l'école française à se rapprocher de la nature » (1).

N'était-ce pas la direction qu'il lui fallait prendre, puisque l'art, avec un grand A, n'avait que de médiocres représentants après Ingres, que le romantisme s'éteignait avec Delacroix ?

Courbet n'est plus un réprouvé et son importance dans notre art contemporain est désormais acquise. Peintre de grande race, il a presque tout abordé avec un éclat incomparable : portraits, scènes de chasse, marines ; véritables poèmes de mer, paysages, animaux, fleurs, fruits. Voilà son véritable monument, voilà sa gloire, à défaut d'un buste auquel ses compatriotes n'ont pas encore songé...

§

Un monument ? A vrai dire, il en est un, à La Tour-de-Peilz, en Suisse, où Courbet fut inhumé et où il repose encore... C'est un bloc de granit avec un médaillon en marbre blanc. On y lit cette seule inscription : *Gustave Courbet*.

On se rappelle que Courbet, poursuivi par le fisc au sujet

(1) *Courbet*, par Théodore Duret. (Paris, Bernheim, 1918.)

du renversement de la colonne Vendôme (1), se réfugia à La Tour-de-Peilz, près de Vevey, dans le courant de l'été 1873. Il devint bientôt populaire dans cette bourgade, et, touché de l'accueil qui lui fut fait, il acheta une maison de pêcheurs sur les bords du Léman, ancienne auberge connue sous le nom de *Bon Port*. Enfin, pour remercier les habitants des attentions qu'ils avaient à son endroit, très fiers de retenir parmi eux un tel artiste, Courbet sculpta l'*Helvetia*, appelée aussi le buste de la Liberté, qui surmonte une fontaine située au centre de la ville.

Cette statue, « Hommage à l'Hospitalité », fut inaugurée en grande solennité. Le syndic écrivit à Courbet, le 29 mars 1875 :

Vous avez trouvé sur le sol de la Suisse un asile contre les orages des révolutions, et, en souvenir de l'hospitalité reçue, vous nous faites l'offre d'un buste à placer comme ornement sur la fontaine principale de la ville. Votre offre généreuse, nous l'acceptons avec reconnaissance. Nous apprécions le sentiment, pour nous doux et agréable, qui a dicté votre démarche, à savoir que, sur les rives du Léman, vous avez joui de la paix, vous avez appris à connaître nos institutions libérales et vécu tranquille sous le drapeau de la liberté qui vous a inspiré. Merci donc pour ce témoignage de votre affection pour nous, lequel nous est doublement précieux, puisqu'il est l'œuvre d'un grand artiste. Nous conserverons avec soin ce monument qui dira à la postérité : un illustre exilé a trouvé ici le repos.

Le 31 décembre 1877 le maître d'Ornans trouvait alors l'ultime repos. Il fut enseveli dans un double cercueil de chêne et de plomb, afin qu'il fût possible de l'exhumer plus tard pour le ramener en France.

Un ami de Courbet, le docteur Paul Collin, qui assista le peintre dans ses derniers moments, a consigné ses souvenirs dans une lettre adressée à Camille Lemonnier, lettre publiée à la suite d'une étude de l'écrivain belge sur Courbet (2). Le docteur Collin écrivait notamment en parlant du vieux père de l'artiste :

Je n'oublierai jamais ce brave homme répétant, au milieu de sa douleur, qu'il avait un moulin à Ornans et que Gustave devait être enterré dans le moulin. Il sera là près de moi, disait-il.

(1) Le décret ordonnant la démolition de la colonne fut voté par la Commune le 12 avril 1871. Et Courbet n'a été élu membre de la Commune que le 16 du même mois.

(2) *G. Courbet et son œuvre.* (Paris, Lemerre 1878.)

Ce vœu touchant n'a pu être exaucé. Le père de Courbet attendait certainement des circonstances plus favorables pour le transfert du corps de son fils à Ornans. Mais nous avons connu Mlle Juliette Courbet, sœur du peintre, et, un jour — ce devait être en 1911,— nous lui demandâmes s'il était dans ses intentions de faire revenir les cendres de son frère au pays natal. Sa réponse fut évasive. Comme elle était très âgée, d'un caractère bizarre, nous n'insistâmes point.

Mlle Courbet est morte en 1915. L'année dernière, nous eûmes la curiosité de savoir dans quel état se trouvait la tombe de Courbet. Des renseignements fâcheux nous étaient parvenus. Déjà, du vivant de Mlle Courbet, plusieurs amis, — M. Lucien Descaves entre autres, — nous avaient confié qu'ils eurent quelque peine à découvrir dans le cimetière de La Tour-de-Peilz la tombe qui disparaissait sous le lierre et que des plantes sauvages envahissaient. Nous fîmes part de ce fait regrettable à la municipalité vaudoise, qui protesta aussitôt, nous assurant que la tombe du peintre était « régulièrement entretenue par ses soins, considérant comme un devoir de ne rien négliger pour cela ».

Nous avions fait vibrer une corde délicate.

La lettre du syndic (27 juillet 1918), en outre, contenait un fait nouveau. Laissons-lui la parole :

La personne chargée de s'occuper des dernières volontés de Mlle Courbet nous a fait savoir, par l'intermédiaire de M. le notaire Ansermet, que la défunte désirait faire rentrer à Ornans les cendres de son frère (1). Il a été décidé qu'une pierre commémorative serait déposée à l'emplacement de la tombe une fois que le monument actuel et les cendres seraient transportés en France.

La guerre est venue interrompre ce projet qui n'est que renvoyé.

Le jour est donc proche où la dépouille de Gustave Courbet sera transférée dans sa belle Franche-Comté, à Ornans, qu'il a rendu célèbre.

Le nom de Courbet ne cesse de grandir, à mesure que tom-

(1) En 1904, l'*Union comtoise des Arts décoratifs*, à la suite d'un discours de M. Chudant, son président, manifesta l'intention de transporter à Ornans les cendres de Courbet. Un Comité fut formé. La famille du peintre, le préfet accordèrent les autorisations nécessaires. Les démarches demandèrent trois ans. Enfin, en 1907, la chose était décidée, quand Mlle Courbet s'opposa, au dernier moment, à toute entreprise....

bent dans l'oubli ceux des peintres favoris de la fin du second Empire. Les collectionneurs se disputent ses toiles et les musées s'honorent d'en posséder.

Nous espérons, au nom de l'art, qui seul le revendique aujourd'hui, que ce retour parmi nous constituera la suprême consécration d'un des plus grands peintres des temps modernes.

II

LA CORRESPONDANCE DE COURBET

Il eût été intéressant, au point de vue artistique, de recueillir et de publier la correspondance du maître d'Ornans. Georges Riat, le plus complet des biographes du peintre, a donné de nombreux extraits des lettres de Courbet à ses parents dans son livre (1906) sur l'auteur de l'*Atelier*. Mais il y avait bien d'autres lettres conservées par des amis ou dans des familles dont les membres furent en relations avec Courbet.

Un moment, en 1886, quelques admirateurs pensèrent réunir une partie de cette correspondance. On va voir ce qu'il advint.

Dans le livre d'Estignard : *Gustave Courbet. Sa vie et ses œuvres* (1897), par conséquent vingt ans après le décès de Courbet, il est servi au lecteur, en guise d'épilogue, une lettre (30 décembre 1886) du romancier réaliste Champfleury, ancien ami du peintre, concernant précisément la correspondance de Courbet qu'on avait alors l'intention de faire paraître.

Champfleury consulté répondit que ces lettres n'étaient pas à publier :

> Elles ne contiennent, écrivait-il, pas un trait utile pour l'histoire du peintre et de ses œuvres ; elles pourraient chagriner de braves gens. A quoi bon ?

Et il ajoutait :

> La publication dont vous me parlez comme prochaine ne peut être que *frelatée* (1) ou très remaniée et arrangée....

Enfin Champfleury refusait nettement de communiquer les lettres de Courbet qu'il possédait.

(1) Ce mot, que nous soulignons, ne figure point dans le texte reproduit par Estignard.

Fort de cela, Estignard de conclure avec une satisfaction évidente :

Beaucoup de nos lecteurs partageront l'opinion de l'éminent critique.

Méthode singulière pour un historien ! D'autant plus singulière qu'il existe une contre-partie dont Estignard eut certainement connaissance. C'est une lettre de Bernard Prost, compatriote de Courbet, un érudit, collaborateur de la *Gazette des Beaux-arts*, lettre qui fut adressée, comme celle de Champfleury, au regretté Jules Dufay, l'exécuteur testamentaire du poète Max Buchon : l'ami le plus intime de Courbet.

Nous comblons cette lacune.

Paris, le 18 janvier 1887.

Monsieur,

Avant de vous répondre, j'ai voulu voir, non pas M. Champfleury, avec qui je ne désire pas entrer en relations, mais M. Castagnary, un véritable ami de Courbet, qui patronne ma publication ; ni l'un ni l'autre n'avons été surpris de l'appréciation et des prétendus scrupules de l'auteur des *Bourgeois de Molinchard*. M. Champfleury, qui croit avoir inventé Courbet, n'admet pas qu'un autre que lui y touche. Mais où nous ne pouvons pas admettre sa manière de voir, c'est lorsqu'il juge en bloc la correspondance de Courbet ; il ne la connaît pas, et mon volume se chargera de le démentir. Où nous récusons sa compétence, c'est dans le choix des lettres et des extraits de lettres à publier. Mon volume ne contiendra que des choses *intéressantes* au point de vue art ou autobiographie. Je ne songe pas à publier tout ce que j'ai : tout ce qui le sera aura le visa de Mlle Courbet et de M. Castagnary. C'est vous dire que les amis de Courbet peuvent être tranquilles, quoi qu'en puisse penser M. Champfleury. Si j'étais malicieux, je publierais certaines lettres où Courbet le traite de jolie façon, à propos surtout de l'affaire Bruyas ; mais ce ne sont pas là de mes procédés. Je veux me borner à faire connaître Courbet par lui-même ; il a tout à y gagner.

Merci donc, Monsieur, de votre obligeance. Puisque M. Champfleury met son veto sur la publication de ses lettres, donnons-lui cette mesquine satisfaction. Le volume, une fois publié, il s'en repentira peut-être !

Pourquoi Estignard n'a-t-il pas joint ce document ? Etait-ce, de la part de ce compatriote du peintre, pour satisfaire l'opinion publique qui était encore défavorable à Courbet homme politique ?

Bien entendu, notre intention n'est pas d'instruire le procès de quiconque, pas même celui de Champfleury dans ses relations avec Courbet. Celui-ci n'était pas un styliste ; il ne brillait ni comme épistolier ni comme conférencier. C'était « le peintre ». Cependant, lorsqu'en 1891, le 29 janvier, eut lieu à l'hôtel Drouot la vente des autographes de Champfleury, les lettres de Courbet ne déparaient point la collection.

Ainsi, après une description détaillée des *Casseurs de pierres*, Courbet entretient son ami de *l'Enterrement à Ornans*.

Ici (à Ornans) les modèles sont à bon marché, tout le monde voudrait être de *l'Enterrement*. Jamais je ne les satisferai tous ; je me ferai bien des ennemis. Ont déjà posé le maire qui pèse 400, le curé, le juge de paix, le porte-croix, le notaire, l'adjoint, mes amis, mon père, les enfants de chœur, deux vieux de la Révolution de 93 avec leurs habits du temps, un chien, le mort et ses porteurs, les bedeaux (un des bedeaux a un nez comme une cerise, mais gros en proportion et de cinq pouces de longueur), mes sœurs et deux autres femmes aussi... Seulement, je croyais me passer des deux chantres de la paroisse, il n'y a pas moyen ; on est venu m'avertir qu'ils étaient vexés, qu'il n'y avait plus qu'eux qui ne fussent pas tirés. Ils se plaignent vivement, disant qu'ils ne m'avaient jamais fait de mal et qu'ils ne méritaient pas un affront semblable.

La lettre se termine par le récit amusant du carnaval à Ornans.

Une autre fois, il s'agit des *Demoiselles de village;* ou bien il parle avec enthousiasme de l'*Atelier*, tableau dans lequel il veut exprimer sa manière de voir la société dans ses intérêts et ses passions. Champfleury et Baudelaire y figurent et Courbet exprime le désir que Proudhon vienne poser.

Lisez encore ce qu'il écrit en 1859 ou en 1860. Il a résolu de finir pour l'exposition prochaine son grand *Combat de Cerfs*, puis le *Cerf qui se jette à l'eau*.

C'est un terrain neutre où chacun s'entend et qui abonde dans la ferveur qu'on a pour le paysage et les animaux.

Ensuite, voici du très scabreux. Je finis l'*Amour et Psyché* que vous connaissez, avec de légères additions.

Ensuite, j'ai envie de leur faire un tableau de la guerre, soit le cimetière de Solférino ou autre tuerie au second plan, puis au premier plan deux de leurs soldats qui se distinguent le plus dans ce

genre d'exercice, un turco et un zouave. Ces deux bêtes fauves courraient comme deux vampires, emportant avec eux des têtes d'Autrichiens au bout de leurs bayonnettes, puis des dépouilles, le tout au crépuscule ; les dents du nègre éclaireraient la campagne. Ce serait deux tableaux de figures. Le premier serait pour l'Académie, le second pour les guerriers.

Pour en terminer avec ce dossier, voici une dernière lettre où il répond à des reproches que lui a adressés Champfleury. Il déclare travailler avec ardeur, ayant, dans l'année, couvert 70 ou 80 toiles.

Quant à ce que vous me dites du gouvernement, vous vous trompez entièrement sur ma manière de l'apprécier et de le haïr. C'est pour la raison que j'ai dit plus haut et la liberté de chacun que je désire que la France se gouverne par elle-même. Autrement, si je ne considère que moi-même, ce gouvernement fait mon affaire admirablement ; il me donne l'orgueil d'être une personnalité.

Courbet et Champfleury n'étaient plus d'accord. La rupture définitive devait se consommer en 1865, à propos du portrait de Proudhon qui n'eut pas l'heur de plaire à Champfleury.

Quoi qu'il en soit, le projet de publication de Bernard Prost n'eut pas de suite. Champfleury, « crocodile édenté », devenu fonctionnaire, s'était embourgeoisé et n'entendait pas se compromettre... Il fit pression sur d'autres détenteurs de lettres de Courbet et la manœuvre réussit.

CHARLES LÉGER.

ITALIA, CARA !

FRAGMENTS DE LETTRES ÉCRITES D'ITALIE ENTRE 1914 ET 1918 [1]

—

1916

3 février, Rome.

Mes lettres se raréfient : je suis toute prise par mon travail sur l'Alsace-Lorraine dont je prépare une sorte de biographie historique pour exposer notre bon droit à la possession des deux provinces : puis je mets en évidence (ce qui n'est guère difficile !) l'horreur que l'Allemagne a su inspirer aux annexés depuis 1871.

Je possède une bonne bibliothèque sur la question et aussi de nombreuses lettres d'Alsaciens, outre tous mes souvenirs d'enfance. Songez que ma famille est alsacienne du côté paterternel et du côté maternel, et que mes parents ont presque tous émigré en 1871 : une vivante démonstration de l'Alsace *française* contre les prétentions boches !

Figurez-vous qu'en feuilletant des vieux textes je suis tombée sur une de nos chansons de gestes de la première moitié du XII[e] siècle : *Le Couronnement de Louis*, dans laquelle le trouvère, énumérant les pays qui relèvent de la couronne de France, déclare :

Quand Dieu créa quatre-vingt-dix-neuf royaumes, il mit tout le meilleur dans la douce France. Le premier roi que Dieu envoya en France fut couronné avec le chrême qu'apporta un ange. C'est pour

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 503.

cela que Dieu a décidé que tant de terres en relèvent : en relèvent la Bavière, et l'Allemagne, et la Normandie, et l'Anjou, et l'Ile de France, et le Poitou, la Gascogne jusqu'aux frontières d'Espagne, et toute la Bourgogne, la Lorraine, et la Bretagne.

Ainsi donc, au XIIe siècle, la Bavière et la Lorraine comptaient parmi les fiefs de France, du moins dans l'imagination populaire. Voilà qui ne coïncide guère avec le Charlemagne *germanique* inventé par les Boches.

Mais naturellement, il me serait impossible de polémiser au cours de la conférence : même, comme la censure craignait quelque trouble dans mon public, et qu'on me priait de garder une grande réserve dans mes appréciations, j'ai répondu que je laisserais *parler les faits*, presque sans commentaires. Et pour titre, je me suis bornée à cette phrase énigmatique que j'emprunte au tableau de Henner : *Celle qui attend.*

28 février, Rome.

Nous subissons le reflux de l'exode serbe, un spectacle lamentable. Notre *pensione* héberge trente-cinq réfugiés, députés, ministres, attaché au Vatican, diplomates, femme et filles de généraux... Et je n'aurais jamais soupçonné à quel point ces gens, — vers lesquels va mon admiration à titre de combattants, — sont en réalité différents de nous comme habitudes et mentalité.

Les hommes ne font que discuter, haranguer, fumer, boire, boire, boire. Ceux d'entre eux qui parlent le français (en général ils savent mieux l'allemand), et que j'ai pu interroger, ne m'ont pas caché leur irritation contre la France, à cause de la maladresse de Delcassé dans l'affaire bulgare. J'ai beau leur faire remarquer qu'après tout, nos soldats se battent pour leur pays, dans leur pays, ce qui compense pas mal d'incapacité gouvernementale, ils ne m'épargnent aucune récrimination, ni surtout aucun mot malsonnant. Triste !

Mais ces gens ont trop souffert pour qu'on leur demande d'être justes, en ce moment.

Ils remarquent à peine la cordialité et l'émotion avec lesquelles on les reçoit ici : aucun d'eux ne m'a dit un mot de gratitude pour le dévouement de la marine italienne qui fait traverser l'Adriatique à des milliers de fugitifs, à presque tout ce qui reste de l'armée serbe, à leurs prisonniers autrichiens,

et qui ravitaille l'autre rive dans des conditions invraisemblables. J'ai rencontré ces jours derniers un officier italien qui revenait de Serbie où il avait aidé à ces tragiques transbordements. Il me racontait des épisodes de cauchemar : les entassements de cadavres sur la plage, les fugitifs arrivant demi-morts, nus, si fatigués qu'ils se laissaient tomber à la mer sans même s'en apercevoir.

Et les bateaux alliés, en grande majorité italiens, transportent même les moribonds sans s'épouvanter de la contagion, sans s'arrêter au péril des sous-marins autrichiens, sans se plaindre du surmenage, de la peine, de la dépense... Les Serbes, cela se comprend, trouvent cela tout naturel. Mais c'est leur hostilité contre nous, latins, leur fétichisme pour tout ce qui est germanique, —officiers, commerçants, diplomates, institutions, — qui m'a fait perdre plus d'une fois patience dans les discussions. L'un d'eux se plaignait si amèrement de nous, hier matin, que je n'ai pu retenir une protestation :

— Vous oubliez trop que la guerre est partie de chez vous, même si vous n'en aviez pas envie, et que nous sommes tous en plein massacre à cause de Serajevo.. Cela devrait rendre les Balkans un peu plus réservés.

A ma grande stupeur, loin de s'assombrir à ce reproche, mon interlocuteur eut un sourire flatté :

— Voilà que vous me dites, aussi : « Oh! ces Balkans! » Ce sont les Balkans qui gênent tout le monde : on comprend que la paix générale dépend de nous, et ce sera toujours ainsi.

Le ton en disait beaucoup plus long que les paroles, sans amitié : et je vous confesse qu'en quittant cet exilé si triomphant, ma sympathie se nuançait d'une certaine méfiance qu'aucun idéologue de Paris ne me fera jamais plus oublier.

En somme, je me sens latine, latine avant tout, latine envers et contre tous, et j'ai l'impression que ceux d'entre nous qui peuvent oublier les intérêts latins en faveur des intérêts slaves, sans tenir compte des hostilités de races prêtes à se réveiller demain, se trompent et nous trompent grossièrement. D'ailleurs, le fait que les Serbes me restent étrangers et lointains ne ressemble en rien à de l'antipathie, et n'empêche même pas une séduction assez particulière. Hier soir, par exemple, pour remonter dans ma chambre, j'ai dû traverser la pièce où l'essaim des sans-patrie se réfugie après le repas.

Ils étaient alignés le long des murs, chaise contre chaise ; tandis que l'un d'eux plaquait des accords au piano, les autres chantaient en chœur une mélopée plaintive coupée de quelques cris rauques : la tête levée, les yeux vagues, les mains oisives, ils formaient dans la pénombre un si parfait tableau des émigrants nostalgiques que j'en eus le cœur serré. Et la mélopée elle-même était aussi belle que sauvage.

18 mai, Rome.

La Croix-Rouge de Perugia m'invite officiellement à célébrer le 24 mai, jour anniversaire de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche :

« *Nous ferons venir les collèges et les écoles de filles afin de donner plus de solennité à cette fête patriotique, et aussi pour resserrer les liens d'affection entre les deux sœurs latines : la France et l'Italie* », m'écrit-on.

Or je parlerai de l'*Alsace française*, et l'Italie n'a pas encore déclaré la guerre à l'Allemagne : est-ce un succès ?

Songez surtout qu'on a failli m'interdire cette conférence au début, tant on craignait un accès de chauvinisme. Mais en restant d'une stricte impartialité, en dédaignant même d'accabler les Allemands d'injures, bref, en me bornant à *raconter la vérité*, je suis parvenue à ce résultat qu'on me réclame cette étude partout : je l'ai dite d'abord à Rome, le soir, devant une foule énorme, au Collège Romano ; puis je l'ai répétée au Lyceum devant un auditoire cultivé. Maintenant je la promets à Pérouse le 24 mai ; à Palerme, le 31 mai ; enfin à Florence, le 12 juin.

25 mai, Perugia.

Je croyais connaître à fond l'impression de paraître et de parler en public. Et pourtant, jamais encore je n'avais éprouvé le coup au cœur d'hier. Il faisait si beau dans cette Perugia aux lointains bleutés, dès le matin, si frais, si léger, si printanier, que j'avais envie de partir en vagabondage à travers la ville comme j'aimais à le faire jadis. Mais dehors, les marchandes de fleurs vendaient des petits bouquets bleu, blanc, rouge, les oriflammes françaises et italiennes se mêlaient en claquant sur les toits, des curieux s'arrêtaient devant l'affiche qui portait mon nom : et tous ces détails me rappelaient que j'étais à Perugia en personnage officiel et qu'il eût été déplorable de

m'abandonner à mes fantaisies d'antan. De sorte que je restai dans ma chambre jusqu'à la dernière minute. Le public m'attendait frémissant, massé dans un vaste local fleuri de bleuets, de coquelicots et de marguerites : il y avait là non seulement la meilleure société de Pérouse, mais les autorités : général et préfet, et les officiers de la garnison : salle comble. Au moment même où j'entrai, sans plus d'émotion que d'habitude, des voix de jeunes filles, dominant les applaudissements, entonnèrent *la Marseillaise*...

Je ne sais si vous pouvez vous imaginer la sensation que produit *la Marseillaise* en pleine guerre, lorsqu'on n'a plus mis les pieds chez soi depuis deux ans, qu'on ne s'attend à rien, et que *des centaines d'yeux vous regardent :* tout a tourné autour de moi, la salle, les guirlandes, les jeunes filles, et le chant. Par bonheur, un ami eut l'idée de présenter au public « la dolce cugina di Francia », ce qui me donna le temps de retrouver des couleurs et une voix normales. Et la suite se déroula selon les rites : je vis des physionomies sourire aux allusions ironiques contre les Boches, j'entendis des murmures chaleureux lorsque je saluai l'aide de Garibaldi en 1871, enfin la lecture de la déclaration de fidélité des Alsaciens-Lorrains à l'Assemblée de Bordeaux suscita l'élan de cœur immanquable : succès sans accroc, somme toute. Mais la sensation unique, inoubliable (vivrais-je mille ans) la sensation poignante fut celle du début, lorsqu'à mon entrée dans cette salle, au son de *la Marseillaise*, je compris en un éclair que tous ces inconnus réunis là m'applaudissaient avec tant d'amour non pas *pour moi*, mais parce qu'à leurs yeux, fugitivement, je personnifiais *la France*.

1er juin, Palerme.

D'un bout à l'autre de l'Italie, après un très court arrêt à Rome, où j'avais à expédier une conférence aussi fastidieuse pour mes auditeurs que pour moi. Le soir même je reprenais le train, parcourant la Calabre durant la nuit et la matinée suivante jusqu'à Messine, où il me fallut discuter avec la police ; car, naturellement, mes papiers n'étaient pas en règle, et cette traversée du détroit (à cause des sous-marins et des mines) compte dans la zone de guerre. Je m'en tirai quand même sans l'escorte d'un carabinier, continuai mon voyage entre les oliviers et la mer le long de l'interminable et magnifique côte

de Sicile pendant tout l'après-midi, et à la nuit nous arrivions à Palerme. Depuis le 29 au soir j'y mène la vie d'un Président de la République en fonction.

Jugez plutôt : pendant deux jours le landau d'une Palermitaine amie, ardemment patriote et francophile, m'amena de visite en visite, partout où ma présence pouvait exciter l'intérêt ; car les murs de la ville étaient, — sont encore, — couverts d'affiches portant l'annonce de mon discours sur l'Alsace-Lorraine ; or, la Sicile a été très particulièrement choyée par le Kaiser qui entreprit de s'y rendre populaire, durant la Triplice, tandis que de nombreux professeurs répandaient sans scrupules leurs théories pangermanistes dans la société.

Donc, faire avaler une Alsace-Lorraine *française* à Palerme, c'était amusant, pour moi,.... mais seulement pour moi. Hier 31 mai, dans un amphithéâtre incommensurable, je tentai de mon mieux d'enseigner à mes premiers rangs de spectateurs quelques simples vérités.

Aurai-je réussi à convaincre au moins ceux qu'atteignait ma voix? Espérons-le! A dire vrai, je crois que l'argument irrésistible, c'était d'apparaître si seule, si minuscule sur cette immense scène, et venant de si loin pour gagner Palerme à notre cause. Les Siciliens, qui sont les grands seigneurs de l'hospitalité, n'ont pas pu résister à une telle preuve de confiance : mais je ne garantis pas que leur conversion soit éternelle !

Au sortir de cette séance, fourbue, je me suis laissé enlever par une automobile amie jusqu'au dehors de la ville, vers les grands monts africains qui surplombent la mer lapis-lazuli de Sicile. Il faisait doux, doux : un aigle placide et noir suivait notre promenade contre le soleil déclinant. Et je me sentais si loin de la vie réelle, de la France, de la guerre, et même de Perugia-aux-lointains-bleutés qui m'avait reçue peu de jours auparavant, — si loin, que je me demandais dans une demi-torpeur quand, et où, j'allais me réveiller ?

2 juin, Palerme.

Lisez ceci avec un sourire... Au cours d'une de mes visites dans les salons, ces jours derniers, j'avais rencontré la supérieure d'un couvent aristocratique de jeunes filles, qui dési-

rait faire entendre à ses ouailles ma « causerie sur la littérature enfantine ». Volontiers !

Aujourd'hui, donc, mon amie sicilienne m'amena au couvent Sant'Anna où je me trouvai devant un peu banal public de grandes dames au parterre, et de petites filles en tablier blanc qui remplissaient la galerie supérieure. Je m'acquittai de mon mieux de l'inévitable bavardage ; mais le plus drôle vint ensuite. A peine avais-je quitté l'estrade, les fillettes s'y groupèrent, sous la baguette d'un jeune chef d'orchestre aux yeux illimités, et se mirent à chanter un chœur français où il était beaucoup question de papillons, de fleurs et de paix... Cette pastorale terminée, une religieuse s'installa devant le piano, une autre saisit son violoncelle, une troisième son violon, une quatrième sa harpe, et toujours sous la baguette du jeune chef d'orchestre aux yeux illimités, ces religieuses en grand costume exécutèrent leur quatuor avec une fougue et un ensemble remarquables.

Imaginez ce tableau du plus pur XVIIIe siècle au bout de la Sicile, en pleine guerre mondiale, dans cette Palerme aux architectures somptueuses et polychromes, qui, je ne sais pourquoi, me fait penser à Carthage... Le rêve d'avant-hier continuait sous une autre forme. Et pour compléter cette merveilleuse incohérence, on me fit lire finalement une des stations du *Chemin de Croix* de Paul Claudel, la quatrième, vous savez, la plus poignante en ces temps de deuil :

O mères, qui avez vu mourir le premier et l'unique enfant.

De sorte qu'après avoir commencé l'après-midi par un sourire, beaucoup de jeunes femmes, en s'en allant, avaient des larmes pleins les yeux.

3 juin, Palerme.

Je ne pourrai vous donner que peu d'impressions politiques sur mon bref séjour ici : j'ai vu trop uniquement des gens courtois et désireux de me plaire, alors qu'à Palerme, comme partout ailleurs, les antagonismes les plus divers se heurtent encore constamment (on me nommait certaine grande famille attachée aux Bourbons de Sicile qui continue à bouder la maison de Savoie !) Mais le sentiment populaire, par bravoure naturelle, est acquis à la guerre : les Siciliens se sont réaffirmés des soldats d'une endurance et d'une fougue admirables : on

raconte qu'au moment de l'assaut ils préfèrent presque toujours lâcher fusil et baïonnette pour recourir, comme *ultima ratio*, au long poignard traditionnel qu'ils portent entre leurs dents durant la course ; à tout instant les communiqués officiels les citent avec ces autres braves : les Sardes.

Ici même, un des deux grands quotidiens de la ville étant de nuance cléricale, — donc neutraliste,— non seulement perdit ses acheteurs, mais finit par ne plus trouver de *strilloni* (crieurs de journaux) qui consentissent à le vendre : il dut changer de ton.

Autre épisode significatif : le hasard m'a fait entrer dans une boutique de charretier de faubourg afin d'y choisir une petite carriole sicilienne peinturlurée, comme jouet d'enfant.

Le fabricant, un gaillard massif, me montra dans le coin de son antre, le nez tourné contre le mur, une photographie de Guillaume II, *donnée et signée par le Kaïser lui-même* au cours d'une de ses tournées démagogiques. Et l'homme me disait en montrant le poing à l'image :

— Espion, canaille, assassin, qu'il revienne un peu en Sicile : c'est moi qui lui ferai son affaire !

Par contre, dans le même local, un autographe de notre ambassadeur à Rome trônait bien en vue sous un cadre copieusement doré : et je crois cette conversation-là plus sincère que celle de mon public aristocratique...

Novembre, Florence.

Je reçois à l'instant une lettre de Paul Claudel, navré de quitter si brusquement l'Italie ; il venait de s'installer à Rome, et se préparait à faire du bon travail dans ce pays dont il a su comprendre l'âme presque dès l'abord : « Dites à mes amis italiens, m'écrit-il, que je n'ai pas aimé chez eux les paysages et les monuments, mais le peuple même, et que j'espère lui prouver un jour mon attachement mieux qu'avec des paroles. »

Il fait allusion à son fameux projet de chemin de fer Bordeaux-Odessa, le *45e parallèle*, qui desservirait toute la France du Sud, l'Italie du Nord, et les provinces rédimées de l'Adriatique, créant ainsi un trait d'union économique d'une importance considérable entre la France et l'Italie. Mais en attendant l'exécution de cette voie ferrée, Claudel vient d'offrir au pays qu'il aime un don non moins précieux, quoique d'une

valeur plus idéale : c'est un poème à la gloire de l'Italie en guerre :

Au jour de la grande indignation, au jour de son grand devoir et de sa grande nécessité,

L'Italie se lève, et regarde, et s'étonne de tous ces fils qui lui ont été donnés.

C'est elle qui a fait toute cette mer d'égaux, ces faces dures et ces yeux noirs,
Tous ces mâles en elle-même un seul fils, et ces yeux qui se lèvent vers elle pour la voir.

Maintenant tout ce qui est un homme fait son devoir d'homme là-haut : ici il n'y a plus que les femmes et les enfants,
Au cœur des vieilles cités désertes cette grande tache de soleil blanc.

La Madone au coin de la rue avec la lampe, le cyprès auprès de la fontaine,
Et cette étoile dans le ciel toujours à sa place et toujours soudaine !

Duse ! Vous souvenez-vous à Rome cette année dans votre petite chambre d'hôtel,
Cette étoile dans le ciel vert qui nous paraissait si belle ?

Cette étoile pour nous dans le ciel vert, non pas une seule étoile, mais deux,
Jusqu'au jour où chaque jour plus proches elles ne firent plus qu'un seul feu !
Ainsi, près de cette sœur qu'elle croyait son ennemie, maintenant sanglante et farouche,
L'Italie, comme deux amants quand ils s'embrassent sur la bouche.

A présent dans le ciel futur, il n'y a plus que cette étoile nécessaire !
Il n'y a plus qu'un seul sang qui coule, et plus qu'une seule lumière !

Malheur au monstre sur qui le lourd pied de bronze se fixe !
Malheur à qui t'a rencontré, regard lent de la Venus Genitrix !

Maintenant, si l'Alpe fut affreuse, et si la lutte fut longue, et si le succès fut tard,
Il y a cette odeur de Mai avec elle à jamais enivrante, comme quelqu'un qui s'est marié avec la gloire !

Maintenant, c'est cela qui s'appelle être mère, tous ces fils qu'elle a repris et qui ne sont plus qu'à elle !

Tous ces fils fiers de leur mère qui la regardent dans les yeux, c'est cela qui vaut la peine d'être éternelle !

Entendez-vous ces grands coups qu'ils frappent là-haut dans les Alpes, mes pâtres et mes laboureurs ?

Le voyez-vous mon atelier dans les nuages là-haut, cette muraille de feu et de vapeur ?

. . . .

Plus tard le pas de mes légions triomphantes et l'étoile dans la nuit obscure,

Plus tard la fontaine sacrée où viennent boire les Dioscures,

Mais maintenant l'angoisse et le râle, et ce grand rire de joie, et l'agonie,

Et tant de gloire qu'on a plein le cœur, et c'est cela qui s'appelle l'Italie !

Je ne vous dis point la juste satisfaction des Italiens devant ce magnifique éloge, paru dans une des Revues à fort tirage de la Péninsule.

J'ai l'impression que Claudel l'écrivit après la prise de Gorizia, car je me rappelle l'avoir rencontré à Paris ce jour-là, en juillet dernier, tout ému par la belle avance des troupes italiennes sur l'Isonzo.

Si nous nous doutions, en France, de l'amour que provoque ici un de ces élans du cœur à la fois généreux et sincères... ah ! comme nous en serions moins avares ! Les quelques strophes de Paul Claudel ont conquis plus de partisans à notre pays, en un éclair, que l'Allemagne n'en achète par des semaines et des semaines de propagande occulte. Et le poème durera, tandis que les résultats de la propagande financée s'évanouiront vite.

Je commence à croire que les liens les plus tenaces pour attacher des nations entre elles sont en définitive les inspirations d'artistes. Ces soi-disant sympathies ou antipathies de caractère dont on fait tant de cas s'éclipsent totalement à certains tournants de l'histoire ; les intérêts changent, les alliances tombent, les souvenirs s'effacent : cette guerre nous en a fourni des preuves surabondantes. Et, de même, les maladresses des gouvernements, les mesquineries de la classe bourgeoise,

l'ignorance du gros public à l'égard des étrangers s'engouffrent tôt ou tard dans l'abîme du temps. Mais la voix exaltante d'un poète reste sonore à jamais et c'est elle qui conquiert le cœur d'un peuple à un autre peuple. —

Byron, Shelley, Keats, les Browning ont jeté quelques cris passionnés en faveur de l'unité italienne, qui suffirent à créer et à entretenir dans la troisième Italie le culte d'une Angleterre chevaleresque ; — tandis qu'à la même époque, hélas, Lamartine insultait dédaigneusement ce pays où vivaient à la fois Garibaldi, Mazzini, Cavour, Gioberti, Cattaneo, Rosmini, Massimo d'Azeglio, Tommaseo, Manin, Leopardi, Donizetti, Rossini, Verdi et tant d'autres génies ardents et féconds, en l'appelant la *terre des morts*, sans entrevoir de quel ridicule il couvrait la France en même temps que sa lyre par cette ignorance fabuleuse.

Je bénis le hasard qui a conduit Paul Claudel au milieu des Italiens durant une période historique, et je bénis tout autant la belle nature de poète qui lui a permis de comprendre sans intermédiaire et sans hésitation nos voisins d'au-delà des Alpes, plus mal connus chez nous que les citoyens de la planète Mars.

Ainsi les quatre émouvants sonnets que d'Annunzio écrivit pour la France dans la douleur ne resteront pas impayés : l'Ode à l'Italie de Claudel vient d'acquitter notre dette de cœur...

1917

20 janvier, Florence.

Vous me dites : « Nous commençons, je le crains, l'année la plus dure. » Nous n'avons donc encore rien traversé, rien craint, rien souffert ? Certes, je n'espérais pas que tout allait finir miraculeusement, mais j'attendais la suite avec confiance, et je ne sais pourquoi votre phrase me fait peur, aujourd'hui : peut-être parce que je me sens mal portante, ce qui m'ôte du courage, et j'en aurais bien besoin, en ce moment ! Dans quelques jours je dois partir en tournée de conférences, d'abord à Milan, puis à Venise. Or, vous n'imaginez guère ce que signifie un voyage à travers l'Italie en l'an de grâce 1917. Il n'y a plus qu'un minimum de trains à cause du manque de charbon ; les wagons sont plus que bondés, les porteurs n'existent qu'en souvenir, les voitures, aux gares, vous chargent

si cela leur convient, et les hôtels acceptent par charité de vous écorcher vif.

On m'écrit que Milan est ensevelie sous la neige qui arrête toutes les communications. Quant à Venise, il m'a fallu courir du consulat de France à la préfecture de police, j'ignore combien de fois, pour obtenir les laisser-passer nécessaires. Outre mon passeport normal j'ai pourtant un passeport diplomatique, le permis de séjour des étrangers, le papier du commandant de la place, et on me réclame une autorisation de départ signée par le général en chef de la zone toscane. C'est fou ! surtout que je traîne dans toutes ces démarches un malaise intolérable qui me rend d'une lâcheté sans précédent. Enfin, on m'écrit de Milan et de Venise que la conférence est impatiemment attendue : alors je me soumets d'un cœur résigné. Ce n'est d'ailleurs pas uniquement à travers ces difficultés qu'apparaît, cet hiver, la dureté des temps que nous vivons. Ici la guerre devient présente sans cesse par les privations qu'elle impose : manque de certains aliments, prix prohibitif des choses essentielles, à commencer par le charbon ou le bois : la vie a triplé de valeur.

Mais tout cela ne serait rien, ce ne serait même rien que des millions d'êtres souffrent plus que moi, puisqu'on accepte que des millions d'autres meurent. Rien ne serait rien, *pourvu qu'on soit sûr du résultat*. Hélas ! votre parole m'a remplie d'une terreur inconnue jusqu'ici. Mais non ; n'est-ce pas qu'on ne *peut pas* douter de l'issue de ce cauchemar ?

Venise, 28 janvier.

J'ai quitté Florence au milieu d'une rafale de neige, sortant à peine d'une bronchite qui m'avait laissée plus frileuse que jamais et débilitée : train non chauffé, long voyage, retard interminable, arrivée à Milan à une heure du matin sans connaître la ville... Ouf ! La conférence sur l'Alsace-Lorraine ayant bien réussi, on voulait m'en faire dire une autre, mais je ne m'amusais guère dans mon grand hôtel, et, d'autre part, Venise m'attirait passionnément. Or, de Venise je recevais télégramme sur télégramme pour me conjurer de ne pas me risquer dans la bourrasque qui sévissait là-bas : lignes de trains bloquées, canaux si gonflés que les gondoles ne passaient plus sous les ponts, neige couvrant tout ; on craignait une salle vide, pour

comble : tant et si bien que malgré mon désappointement je renonçais déjà à la fin de ma tournée, lorsqu'à dix heures du soir un dernier télégramme m'annonça que le temps se rétablissait. Naturellement je quittai Milan le lendemain matin à six heures, en pleine obscurité, brouillard et froid. Par bonheur, le soleil voulut bien sortir dans la matinée, et la traversée de ce paysage blanc de neige sous un ciel bleu rayonnant de lumière devint féerique. A Venise, des amis officiers italiens, avec la charmante poétesse Térésah, qui s'est occupée d'organiser la conférence, m'attendaient sur le quai afin de m'épargner les dernières difficultés de passeport : et l'après-midi nous nous sommes promenés le long de la rive des Schiavoni au milieu de la neige; au loin l'autre corne de la ville s'estompait dans un brouillard rose ; autour de nous des teintes de pastel nuançaient l'atmosphère, d'une telle délicatesse qu'on avait l'illusion de se mouvoir dans une ambiance irréelle comme entre les parois d'une verrerie de Murano. Fragile et merveilleuse Venise en toilette de guerre qui supporte si fièrement la férocité de ses adversaires, et ne laisse *jamais* échapper une plainte !

Le soir aucune lueur dans les ruelles :

A Venise la rouge,
Pas un falot ne bouge...

et pour se guider de dédale en dédale, on emploie des petites lanternes sourdes qui n'empêchent point d'assez nombreuses noyades dans les canaux. Mais imaginez ce que la ville des Doges a gagné en pittoresque par cette disparition à peu près totale du « progrès » moderne : sur les petits ponts en dos d'âne couverts de neige, je n'ai vu passer que les Vénitiennes aux longs châles noirs à franges, des enfants insouciants, des misérables, des officiers de la marine italienne, quelques aviateurs bleu-horizon, peu de bourgeois ; bref, le *popolino* a repris possession de Venise, et l'on entend partout son langage zézayant et chantant, à l'exclusion des voix étrangères et surtout boches, si opprimantes jadis ; de même les hideuses boutiques de camelote germanique sont presque toutes fermées. Par contre, le Lion ailé de la place ducale semble veiller du haut de sa colonne sur le Palazzo et le Duomo tout emmitouflés de maçonneries et d'échafaudages.

Les pigeons de San-Marco, affamés, se jettent audacieusement sur les rares visiteurs ; mais pas plus que les dentellières, les verriers, les pêcheurs, réduits au dénûment par le chômage de guerre, ces pigeons ne songent à quitter leur lagune. Dans aucun endroit de l'Italie je n'ai observé un moral aussi fort qu'ici.

Quoique les bombardements soient incessants et qu'on n'ait pas de cave pour se réfugier, la seule terreur des Vénitiens — qui rend certains d'entre eux malades d'angoisse, — c'est qu'une bombe ne démolisse la cathédrale ou le palais ducal ; jusqu'à présent leurs prières ont été écoutées ; Saint-Marc a bien protégé sa ville.

Figurez-vous (détail typique) que la camériste qui me sert à l'hôtel, une malheureuse chargée des quatre enfants de son frère soldat, apprenant que j'allais parler « sur la guerre », est revenue coup sur coup frapper à ma porte, et, chaque fois, elle me répétait avec anxiété, dans son dialecte : — *Signora... ma no parlara miga contro la guerra?*

N'est-ce pas touchant ? « Vous ne parlerez pas contre la guerre. » La pire inquiétude de ces pauvres gens exposés nuit et jour à la rage des ennemis.

Pour la conférence en elle-même, dans la magnifique salle de l'Atheneo Veneto, elle a obtenu un accueil d'une chaleur d'affection que je n'oublierai jamais. Le local était archicomble et j'apercevais debout, au fond, un groupe d'officiers italiens et français. J'ai eu conscience d'être comprise à la perfection et *crue* d'emblée : à plusieurs reprises les applaudissements m'ont interrompue.

Après un cri final de « Vive l'Alsace-Lorraine française », un vieil Alsacien s'est approché de moi, m'a baisé les mains en pleurant, et m'a dit que trois de ses fils se battaient pour l'Italie, qu'un venait de mourir sur le Carso ; il a ajouté timidement, tristement, « ce n'est pas pour la France, c'est vrai, mais... »

— Mais c'est la même chose ! ai-je exclamé du fond du cœur. Et les officiers de l'escadrille française qui m'entouraient nous ont acclamés avec une émotion qui m'a infiniment touchée.

Ensuite une gondole noire ouatée de neige comme une dogaresse en manteau d'hermine m'a conduite vers un des

palais du grand canal où m'attendait une de ces jolies réceptions dont les Italiens ont le secret. Et jamais encore, comme ce jour-là, je n'avais senti à quel point nous sommes proches de cœur et d'intelligence de part et d'autre des Alpes, à la seule condition que chacun y apporte le même élan, la même bonne foi.

1er juin, Florence.

La dernière avance victorieuse sur le Carso a coûté énormément d'hommes : un massacre. Un de mes amis, officier de génie, me racontait que l'autre nuit, étant de garde à la caserne, il a dû faire partir cinq cents soldats sur un télégramme de Cadorna. La nouvelle se répandit mystérieusement en ville et les mères et les femmes vinrent sangloter aux portes de la caserne, suppliant qu'on leur laissât embrasser une dernière fois leur amour : il fallut les renvoyer avec brutalité pour éviter des scènes trop pénibles. « Je n'ai jamais passé de nuit plus cruelle de ma vie, même quand je veillais mes propres morts, résumait mon ami, pensivement. Cinq cents soldats d'une seule caserne, vous comprenez ce que cela signifie pour tout le royaume. »

6 août, dans la campagne siennoise.

J'ai retrouvé ma campagne siennoise aux contours si doux, avec ses bœufs magnifiques comme des buffles, et les paysans courtois, et les enfants qui parlent en cadence la langue même de Dante, pleine d'expressions désuètes et savoureuses. Mais, hélas, je ne sais plus en jouir paisiblement comme jadis : même à l'écart de la ville (la poste ne m'arrive que tous les deux jours), la hantise des nouvelles me poursuit.

Et lorsqu'on croit pouvoir oublier la guerre, un incident quelconque vient crûment vous la mettre sous les yeux. L'autre matin, on m'appela tout à coup d'un ton effrayé :

— Signora, signora, il y a là un homme qui réclame du pain : quelle vilaine mine ! Il dit qu'il est déserteur.

J'arrivai aussitôt au sommet du perron : l'homme, en bas des marches, attendait tranquillement son pain.

— Hé! soldat, d'où venez vous comme ça ?

— Du front, après de longs détours..., affirma-t-il sans la moindre gêne.

— Et où pensez-vous aboutir?

— A Lucca, chez ma femme et mes enfants.

— Mais si les carabiniers vous prennent?

— Ils me garderont.

— Et puis?

— Je serai fusillé.

Il avait l'air de trouver tout cela si naturel qu'une étrange colère m'envahit :

— Si tous les hommes faisaient comme vous, qu'arriverait-il?

— La guerre finirait.

— Ah! vous croyez! c'est-à-dire que votre pays serait envahi comme le mien (je suis Française) et comme la Belgique; et les Autrichiens brûleraient vos maisons, voleraient vos biens, brutaliseraient votre femme, tueraient vos enfants, et vous bâtonneraient, vous autres hommes, par-dessus le marché... C'est cela que vous appelez finir la guerre?...

— Pour Dieu, signora, riposta le déserteur avec force, je suis patriote tout autant qu'un autre, mais cette vie de tranchée nous tue; et puis nous nous battons pour rien; le Pape vient de le dire : il a prévenu tous les rois qu'ils ordonnaient un massacre inutile... « *Inutile strage* », c'est son expression : et le Pape en sait plus long que nous. Mais, par ambition, personne ne l'écoute. Notre journal répétait toujours : A qui sert la guerre? A ceux qui n'exposent pas leur peau. L'*Avanti* a raison...

— Pourtant vous avez vu le roi d'Italie parmi vous, même sur le front.

— Bien sûr, pour garder sa couronne, grogna l'homme.

— Cela vous serait donc indifférent que les « Tedeschi » recommencent sur votre terre toutes les horreurs qu'ils ont commises en Belgique?...

— Mensonges! Souvent les Autrichiens sont sortis des lignes pour venir nous parler : ils étaient encore plus fatigués de la guerre que les Italiens. Ils ne veulent rien envahir; ils nous disaient : On est tous frères... Pourquoi nous entretuer, puisque nous désirons les uns comme les autres retrouver nos femmes et nos enfants?... Alors un jour j'en ai eu assez et je suis parti.

Il me fallait faire effort pour retrouver mon indignation, tant ce que racontait ce misérable était humain, proche, inévi

table dans sa stupidité : propagande du Pape, propagande socialiste, propagande boche, — comment eût-il pu résister, lui qu'on obligeait à souffrir sans lui éclairer jamais l'esprit ? J'essayai d'un raisonnement simpliste :

— Si vous mettiez un chien à la garde de votre maison, et que ce chien, voyant approcher des assassins, au lieu de sauter dessus, abandonne votre femme et vos enfants : qu'en penseriez-vous ?

Le vagabond me regarda pour la première fois avec surprise : il hésita une seconde, puis me répondit d'une voix amère :

— La signora parle ainsi parce que son mari dort, bien au chaud, dans quelque bureau de l'arrière.

— Si j'avais eu un mari, je l'aurais envoyé se battre, et si l'on acceptait les femmes dans l'armée, je m'engagerais immédiatement.

Mon ton ne laissait aucun doute. Le déserteur grommela en secouant la tête :

— Per Bacco, vous êtes la première femme que j'entende parler ainsi depuis que j'ai quitté les lignes : toutes me plaignaient. Si nous écoutions plus souvent de ces choses-là, peut-être que...

Il s'interrompit brusquement :

— Mais nous sommes tant et tant de déserteurs que bientôt la guerre devra s'arrêter.

— S'arrêter pour quelques centaines de lâches, condamnés à rôder comme des bêtes galeuses jusqu'au jour où les gendarmes s'empareront d'eux et que justice sera faite ? Vous voulez rire. Je vous conseille de vous éloigner d'ici le plus vite possible.

Il baissa la tête, sans bouger. Ah ! je suis sûre que si, lorsqu'il souffrait, lorsqu'il hésitait, quelque bonne influence avait agi sur lui, cet homme n'aurait jamais quitté son poste.

Mais que pouvais-je faire maintenant, dans cette campagne solitaire, loin de tout conseil ?

Je tentai la dernière persuasion :

— Allez donc vous constituer prisonnier à Sienne ; on pardonne à ceux qui se repentent. Songez que la vie de votre femme va devenir un abîme de misère, que vos enfants porteront sur les épaules, jusqu'à la mort, le poids d'un père tel que vous : mieux vaudrait pour eux n'être jamais nés.

En italien, cette formule-là représente la pire malédiction. L'homme tira brusquement la porte derrière lui, et s'en alla, sombre, sans même prendre le morceau de pain que je lui tendais.

Où aura-t-il fini ? Et comment ?

Ces histoires de désertion abondent, depuis quelque temps. On me parle de bandes de cinq à six fugitifs qui battent la campagne et trouvent toujours de néfastes idiots pour les cacher et les nourrir.

Ils disent d'une seule voix que leur vie sur le Carso est insoutenable, l'*enfer*, qu'aucune force humaine n'y résisterait,

Et je songe à nos poilus qui supportent *leur* enfer depuis trois ans. Je revois ce défilé tragique, la nuit, à l'hôpital, et ces faces de cire qui semblaient me dicter mon devoir : sois calme, il le faut !

Quelle différence entre une guerre défensive pour repousser la plus odieuse des agressions, et une guerre de revendications nationales imposées par la raison ! Que peuvent-ils comprendre, ces paysans illettrés qui m'entourent, à l'unité historique, aux besoins d'expansion, à l'avenir de l'Italie ! Et pour ces *mots*, on leur demande de sacrifier la seule chose sûre qu'ils possèdent, la vie, sans tenir compte de leur tempérament doux, affectueux, économe.

Je commence à entrevoir quel miracle représenta la déclaration de guerre italienne en mai 1915.

20 août 1917, près de Sienne.

Cadorna ne pouvait mieux répondre aux bêlements pacifistes du Vatican : l'avance sur la Baïnsizza continue victorieusement ; il ne reste plus qu'à tourner l'Hermada et la 3e armée du duc d'Aoste approchera de Trieste qu'elle aperçoit déjà à l'horizon : quelle joie ! Une déroute autrichienne en ce moment rendrait service à toute l'Entente ; qu'on envoie donc des canons, des canons, des canons !

Ces nouvelles-là font oublier les lamentations des victimes. Hier, dans une métairie du voisinage, j'ai rencontré une « sposina » (jeune épouse) en grand deuil dont le mari avait été pris, roulé par une avalanche sur l'Adamello, l'hiver dernier, avec une vingtaine de ses camarades ; on douta longtemps de leur sort, mais, à la fonte des neiges, leurs cadavres viennent

d'apparaître ; et la veuve me montrait d'un geste tragique ses deux enfants en protestant d'une voix âpre :

— Ahimé ! Ce n'est pas rien que leur gueuse de guerre qui tue, c'est la montagne, c'est le froid. *Povero sposo mio !* Ce matin en entendant des coups de fusils, mon petit a crié : « Maman, le père chasserait aujourd'hui ! » Et nous ne cessons de pleurer comme trois orphelins. Mais personne ne s'inquiète de nous. Là-bas, ils ne songent qu'à continuer leur massacre. Pour qui, en somme, et pour quoi ?

Je risquai, sans courage, un mot sur la grande avance réalisée ces jours-ci. La paysanne haussa les épaules :

— La Baïnsizza... qu'est-ce que c'est que ça ? Victoire... Victoire... Toutes leurs victoires rendront-elles un père à mes enfants ?

Oui, la guerre vue d'en haut est facile à décider ; mais la guerre vue de près, celle qui exige des anonymes une somme inouïe de souffrances et de sacrifices, comment ne pas frémir à la déclarer *indispensable*, alors qu'il ne s'agit pas directement de repousser l'agresseur et de délivrer le territoire...

24 août, près de Sienne.

(*Fragment de réponse à une inconnue.*)

Madame, permettez-moi de m'affranchir, en vous répondant, des formules conventionnelles. Votre lettre m'a donné cette joie inespérée de retrouver une voix de France, de la France que j'aime et défends passionnément et à laquelle, pour cette raison, je ne sais parler qu'avec la plus directe franchise. Puisqu'il existe par bonheur, chez nous, une tradition de générosité qui n'est pas morte, je vous remercie de me le prouver à l'heure où j'en avais le plus besoin.

. . . .

Lorsque j'entends soutenir la thèse du « moindre effort de l'Italie », il me semble que je rêve : j'évoque ce passé d'hier si vite enseveli par l'inqualifiable légèreté de certains cercles parisiens et je voudrais, ah ! je voudrais qu'on prononce devant moi cette phrase sacrilège pour mettre mon interlocuteur rudement face à face avec sa conscience. Madame, songez à ceci : une nation séparée de nous par des querelles anciennes et récentes ; alliée à deux grands Empires dont la défaite, à ce moment, était rien moins qu'assurée ; pouvant recevoir, par le

seul fait d'ouvrir les mains, une partie des terres qui, indubitablement, lui appartiennent ; assistant depuis neuf mois au spectacle atroce de la guerre et sachant de quel prix elle payerait les plus légers gains ; divisée en factions à l'intérieur ; ayant, malgré tout, la noblesse de comprendre qu'un marché ne vaudrait jamais une victoire, que ses terres *irredente* ne redeviendraient des morceaux de patrie qu'arrosées de son sang, rachetées par sa peine : voilà l'Italie en mai 1915 lorsqu'elle se joignit aux Alliés. Et il ne s'agissait *pas* de la France dans cette décision, comme nous avons si naïvement l'air de le croire. Il s'agissait du plus pathétique, du plus noble, du plus *italien* des conflits d'âme.

La volonté d'un petit nombre d'idéalistes l'emporta sur la prudence de la masse. L'Italie entra en guerre pour reconquérir ses dernières provinces et s'assurer des frontières définitives, des frontières *sûres*.

Autour de moi, depuis deux ans, ce ne sont que privations, souffrances, ruines, difficultés presque insurmontables, angoisses et deuils, deuils, deuils... Et aussi, victoires. Or, qui dispute à ce pays ensanglanté les terres pour lesquelles il est entré en lutte : ses ennemis ? Oui. Mais plus encore, peut-être, ses alliés auxquels ce secours inespéré, inespérable, parut providentiel tout d'abord.

Essayez un instant d'imaginer le cas inverse : notre pays allié à l'Allemagne et à l'Autriche, une guerre éclatant contre l'Italie : qu'on nous fît, à nous, l'*offre gratuite de l'Alsace pour rester neutres*.

Croyez-vous en toute loyauté que la France gouvernée par la Chambre de 1914, la France pacifiste, socialiste, caillautiste, eût préféré la guerre, la guerre sainte ?

Posez cette question inflexible au malheureux qui se permettra encore de dédaigner le « moindre effort de l'Italie » et attendez sa réponse. Je vous l'avoue sans détours : il y a chez nous certaines gens qui ont perdu non seulement la clarté de l'intelligence, mais le sens de l'honneur. Quand je défends l'Italie avec cette gratitude passionnée, ce n'est pas rien que parce que je l'aime et l'estime profondément. C'est autant par orgueil de Française, un orgueil bien placé, lucide, libre, un orgueil lourd de sympathie pour ceux qui nous ont fait du bien dans ce chemin de Croix et de haine, pour ceux qui cher-

chent à nous faire buter, un orgueil qui saigne trop souvent par l'ignorance ou l'injustice de ses compatriotes.

Vous me dites, Madame, d'écrire ces impressions d'exil qui vous ont frappée dans les journaux de Paris. Aucun ne se prêterait à une publication capable de heurter les préjugés aveugles de ses lecteurs ; il faudrait travestir la vérité, la revêtir d'euphémismes qui lui ôteraient toute valeur, ce à quoi je ne consentirai jamais. Les livres sur l'Italie ne sont pas lus chez nous. Quant aux salons... Comment m'exprimer sans brusquerie ? Je me sens peu d'aptitude à les convertir ; cette lettre vous le prouve peut-être trop, Madame : mais je ne sais m'adresser qu'au cœur...

4 novembre, Florence.

(Caporetto.)

...Vous devez être au courant des tragiques péripéties de la retraite beaucoup mieux que nous, en France. Le désastre a été si subit, reste si mystérieux qu'on se refuse à le comprendre et presque à y croire. Si forte que subsiste la foi en l'avenir, *aujourd'hui* est presque intolérable à vivre : tant de douleur, tant de colère, tant de déception, tant d'angoisse... Dieu ! l'affreux moment et comme j'aimerais pouvoir passer d'un seul coup à l'année prochaine ! Jamais l'Italie ne m'a autant émue qu'au cours de cette épreuve. Le choc a été horrible et pourtant elle s'est ressaisie immédiatement, sans l'ombre d'une hésitation ni d'une petitesse. Même les neutralistes, même les cléricaux suspects et les socialistes immondes dont nous expions par cette trahison l'ânerie et la bassesse, tous ont finalement compris qu'il ne s'agissait plus de « politique », mais de vie ou de mort. Hélas, passer des triomphes de la Baïnsizza à cette débâcle, à cette invasion, quel calvaire !

De certaines gens, on ne peut tirer une parole ; d'autres pleurent en vous rencontrant ; des officiers sont subitement devenus fous. On se demande : Et le Roi ? Et Cadorna ? Quels jours ils doivent passer ! Même la population sceptique de Florence est atterrée.

Et puis, à toute l'anxiété pour la bataille se joint la détresse plus proche que nous apporte l'inondation des réfugiés. On les a entassés partout : dans les églises, dans les théâtres, dans les cours à ciel ouvert (il fait un froid glacial) ; près de

la gare, une petite salle accueille les femmes qui accouchent en arrivant sur la paille ; et beaucoup en chemin. C'est atroce... Atroce de voir ces belles, énergiques, patriotes Frioulanes aux pieds nus errer par les rues portant des bébés sans vêtements sur les bras, puisqu'on les a arrachées de leur lit en plein sommeil. La misère générale est navrante ; on donne ce qu'on peut, tout ce qu'on a, et on sent que c'est une goutte d'eau dans la mer... Mon Dieu, vous connaissez assez, en France, l'épouvante de ces troupeaux humains en fuite. Il s'y joint pour nous une stupeur dont personne ne se délivre... Songez que nous attendions la douzième offensive victorieuse, la prise de Trieste, et qu'au lieu de cela, en huit jours, nous nous débattons dans ce cauchemar. On souffre au delà des nerfs, au delà de la compréhension humaine.

Naturellement je renonce à mon voyage à Paris. Quitter l'Italie dans un moment pareil me semblerait une désertion.

25 novembre, Florence.

J'ai ramené à la maison, l'autre jour, une femme de Verona dont le fils de treize ans marche à quatre pattes par suite de la commotion nerveuse que lui produisit la chute des bombes sur leur ville. Cette pauvre créature, stupéfaite que je lui donne des manteaux et de l'argent sans la renvoyer de comités en associations, s'est mise à pleurer désespérément en répétant : « Croyez que je suis si misérable qu'il vaudrait mieux que je me tue, signora ! » Une autre, rencontrée aux Cascine avec cinq enfants dans les buissons, me disait : « Si les *Tedeschi* étaient des gens comme nous, on serait restés dans notre maison : mais avec ces bêtes-là ! »

Et en effet ce que j'avais prédit au déserteur se réalise tragiquement : incendies, vols, viols, bâtonnades, brutalités, rien ne manque au tableau ; la kultur boche se donne libre cours dans les provinces envahies.

Vous recevrez, si la censure ne l'arrête pas au passage, un petit journal pour les soldats qui vient de publier mon cri de colère contre l'Allemagne : comme les mots semblent pauvres en comparaison de ce que l'on éprouve ! Mais je *sens* qu'il ne faut pas désespérer ; qu'une justice viendra tôt ou tard ; qu'en nous raidissant aujourd'hui nous préparons la délivrance de demain. Et, par défi, j'ai intitulé mon petit poème : *Demain*.

DEMAIN...

Ne te hâte pas trop de triompher, Allemagne, Allemagne!

Aujourd'hui tes hordes de reîtres s'épandent sur les terres sacrées d'Italie encore frémissantes de victoires, et les brutalisent avec l'exultation d'une bande de galériens en liberté...

Aujourd'hui la ruse te sauve et le mensonge te sert et la corruption t'accroît ; aujourd'hui tu dépouilles tes victimes et ricanes à leur douleur, et insultes à leur Droit.

Aujourd'hui l'ordure morale dont tu as couvert le monde nous infecte l'esprit et le cœur, et nous sommes malades, enlaidis, d'avoir observé si longtemps ta hideur...

Mais ne te hâte pas trop de triompher, Allemagne, Allemagne,

CAR DEMAIN EXISTE.

Ta kultur à lunettes l'a donc oublié ?

Demain, dans la plaine vénitienne comme dans celle des Flandres et comme à Verdun, tes hordes de reîtres seront écrasées sans merci. Et les territoires envahis se purifieront, et la Vie refleurira. Partout. Pour tous.

MAIS PAS POUR TOI.

Ecoute mon horoscope :

Tu resteras à jamais l'apache hors la loi, l'assassin qui se jette sur sa victime endormie, le cambrioleur muni de fausses clefs, l'incendiaire, l'espion, l'ennemi...

L'ennemi du genre humain, ô Allemagne, Allemagne !

Bombarde les villes ouvertes aujourd'hui ;
demain, quelle maison t'accueillera ?
Torpille les femmes et les pêcheurs aujourd'hui ;
demain, quel navire te transportera ?
Crache sur ta parole, aujourd'hui ;
demain, quel fou l'estimera ?

Tends des pièges, achète les consciences, écrase les faibles, soudoie les viles, ignore la justice, raille l'honnêteté, exalte le coup de poing, méprise l'âme et mens, mens, mens, aujourd'hui...

Demain, quand tes touristes érudits reviendront nous offrir le baiser de Judas, nos enfants leur crieront :

Nous connaissons ta langue, Allemagne, Allemagne !

Tu traduis « amitié » par Belgique ; ton culte de l'art s'appelle Reims ; la forme pure de ta science est biscuit au choléra et gaz asphyxiant ; pour toi la guerre « fraîche et joyeuse » se résume en Lusitania. Et ta philanthropie englobe généreusement : martyre des prisonniers, populations déportées, affamées, saccagées, contaminées, massacrées, régions détruites, bébés cloués vifs contre les portes, innocents fusillés sous les yeux de leurs femmes, prêtres tor-

turés, jeunes filles traînées en esclavage. Quant à l'hospitalité, tu ne lui accordes qu'un sens : espionnage.

Retourne dans tes forêts, troupeau de porcs sauvages !

Puisque le seul sentiment humain dont tu te vantes est la Haine, le monde assoiffé d'amour te vomit à jamais.

Régente tes compagnons d'avenir, l'Autrichien, le Bulgare et le Turc ; gorge de ta fausse monnaie les imbéciles qui t'admirent. Tout ton Walhalla ne suffira point à te conserver jusqu'au soir les pierres et les terres que tu souilles.

Mais l'honneur que tu as perdu, la paix que tu as égorgée, ni dieux, ni démons, aujourd'hui ni jamais, ne pourront te les rendre.

La patience de notre Christ lui-même s'est détournée des maudits, Allemagne, Allemagne !

Alors qui donc, demain, aura pitié de toi ?

Novembre 1917.

1er décembre, Florence.

On appelle au front les toutes jeunes classes, des petits de dix-neuf ans qui partent en chantant. Et Dieu sait quelle boucherie ! Ah, cette résistance sur une ligne improvisée, cette obstination merveilleuse qui dure depuis trois semaines dans des conditions impossibles, seules les mères italiennes pourront dire ce qu'elle leur a coûté !

A l'arrière, il fait un froid navrant, nous manquons de tout et les épidémies courent les rues. Mais on oublierait de bien pires misères à condition de lire chaque soir que là-bas, sur le Mont Grappa et le long du Piave, les petits soldats résistent toujours.

17 décembre, Florence.

Qui sait ce que nous réserve l'avenir ? La semaine d'invasion n'a été qu'une longue torture. Depuis l'ordre d'arrêt, l'armée italienne contient les assaillants avec une ténacité qui équivaut au suicide, et, seule, car les troupes françaises et anglaises si cordialement venues à la rescousse sont encore en réserve à Brescia.

Mais nous sommes acculés à la dernière barrière de montagnes : après quoi ce serait la ruée des porcs sauvages dans la plaine, sur Vicenza, Padova, Venise... Vous qui connaissez ce pays miraculeux et les trésors d'art exposés à la ruine, vous pouvez comprendre avec quelle angoisse folle nous attendons l'issue de ce drame : ce n'est plus la victoire ou la défaite, l'Entente battue par les Boches ou vice versa, le terrain perdu,

la guerre allongée... Non : c'est la destruction ou la survie d'un monde irremplaçable que ni le temps, ni personne ne pourrait ressusciter. Aussi, dire que je hais ces bandits acharnés à détruire tout ce que le passé nous a légué de beau, c'est bien pâle : il me semble que ma vie entière ne suffira pas à me venger d'eux, de n'importe quelle façon, sur n'importe lequel de leur race. Je les *abomine* ; et cette exécration, fit-on dix fois la paix avec eux plus tard, je ne l'oublierai jamais.

Le poème *Demain* a été réclamé télégraphiquement par la propagande de la Spezia pour être tiré et répandu à milliers d'exemplaires dans les écoles, les campagnes, sur les navires d'Italie. Qu'on apprenne à connaître partout les Allemands pour ce qu'ils valent !

Ces jours derniers, par contre, le *Soldato* m'a demandé un poème d'accueil en l'honneur de nos poilus français qui vont se battre prochainement ici. J'ai dû terminer ce salut très vite, ce qui ne me réussit jamais bien. Enfin, patience. Le journal réclamait l'article pour Noël et j'estime de mon devoir de ne jamais refuser des paroles de réconfort et d'alliance.

LA PATRIE LATINE

Aux Soldats de France en Italie.

Frère, qui nous apportes la meilleure âme de France, je t'ai vu naguère sur notre terre en deuil revenir de Verdun, blessé. La civière balançait dans la nuit glaciale ; contre ton cœur bandé le sang s'épanouissait en dessins mystérieux, et je voyais rôder au fond de tes prunelles les monstres de la fièvre. Mais pâle comme la mort, et comme elle taciturne, sans révolte, tu souffrais ton martyre deux fois saint.

Te voilà parmi nous ; un étrange destin te fait chercher ici la bête condamnée. Et tu l'affronteras (béni sois-tu pour hier et béni pour demain !) tu l'affronteras sur ce mont infernal où depuis six semaines l'Italie, cramponnée, oppose sa poitrine à l'agression sauvage et seule contre quatre résiste, et riposte, et jette fièrement la vie de ses adolescents. Soldat qui sais le courage, sois témoin ; plus tard, lorsqu'on dira Verdun, songe à répondre : Grappa.

Tu n'as point oublié que deux fois en un an cette race dont tu descends se déclara pour toi ; que cette terre où naquirent ta langue et ton Droit, à l'instant du péril fit bloc avec la tienne ; et que pendant trente mois, forçant de cime en cime l'aigle de la victoire, la sœur italienne nous indiqua la voie.

Te regardais, songeur, grandir son étoile ; tu découvrais enfin

cette voisine inconnue, heureux sans l'avouer de la sentir jumelle.

...Quand l'heure amère sonna et que dans ta tranchée rebondit brusquement l'alarme millénaire : « Les barbares sur Venise ! » tu partis d'un élan ; il te semblait courir vers ta seconde patrie.

Non la seconde, l'unique : la patrie latine. As-tu jamais songé comme ces mots sonnaient bien ? Tu combats, inconscient, pour un espoir divin qui, selon ton génie, a dépassé la guerre. Car la haine ne crée rien (tu as déjà vaincu, puisque ton adversaire ambitionne la paix à laquelle tu t'opposes). Mais vaincre est un début : il faut ensuite aimer, puis il faut reconstruire.

Or le hasard nous guide en t'indiquant la force qui complète la tienne : regarde autour de toi, vois ce peuple de frères au cœur plus ardent, à l'esprit moins railleur; *prouve-lui ta valeur en comprenant la sienne ;* aime-le très simplement comme il le fait lui-même : vos deux latinités ne forment qu'un empire. Et la Rome du passé renaît dans l'avenir.

Décembre 1917.

1918

8 janvier, Florence.

La question alimentaire devient douloureuse. On diminue nos rations à mesure qu'on augmente les prix et la complication des cartes (cartes pour le pain, pour la saccharine, pour la farine jaune, pour le riz, pour les pâtes, pour l'huile) atteint à la scie parfaite. Et on ne trouve plus rien d'autre : ni œufs, ni beurre, ni fromage..Selon l'expression d'une pauvre femme, tout à l'heure : Si nous vivons, à Florence, c'est que le Bon Dieu nous laisse vivre : mais ce n'est pas la nourriture qui nous tient. » Les voyageurs, surtout les hommes politiques, vont dans les hôtels où on leur sert ce qu'ils veulent contre un fort prix : mais les gens stables ne savent plus comment satisfaire leur appétit, voilà la simple vérité. Je crois d'ailleurs qu'entre toute les villes, Florence est de beaucoup la plus mal partagée... Sortons de ces divagations gastronomiques : on m'aurait bien surprise, il y a deux ans, en m'annonçant qu'elles tiendraient tant de place dans mes discours : mais je ne puis m'empêcher de constater combien ce régime affaiblit la santé et surtout à quel point les jérémiades qu'il suscite sont agaçantes pour l'humeur journalière.

Malgré ma fatigue, je viens de promettre deux conférences d'ici à la fin du printemps. L'Alliance Française a insisté et j'ai cédé, parce qu'il s'agissait de deux sujets qui me tiennent

à cœur : *L'Espionnage allemand* et les *Eléments de la Victoire.*

Il va falloir se mettre au travail comme une esclave, d'autant plus que j'ai encore trois articles à fournir ce mois-ci. J'aime cela : on n'a point le temps de réfléchir aux vicissitudes de la guerre, ni aux gaîtés des révolutions russes, ni aux tracasseries des restrictions... Mais ne m'en veuillez pas si mes lettres se font rares.

29 mai, Florence.

J'aimerais créer un centre français en Italie. Que voulez-vous : un article se lit et s'oublie ; une conférence s'écoute et s'oublie. Mais l'influence d'un salon où se réuniraient les personnalités les plus diverses, où chacun discuterait en toute liberté serait considérable. Vous allez me trouver ambitieuse ; c'est vrai. J'ai une certaine ambition qui ne me concerne pas : l'ambition d'être utile à la cause latine. Séparées, la France et l'Italie resteront deux forces incomplètes, l'une pauvre en hommes, l'autre en argent ; unies, elles constitueraient un bloc tout puissant contre lequel échouerait n'importe quelle entreprise germanique : donc, de notre fusion politique solide peut dépendre l'avenir de notre race. Et si cette logique vitale nous associe, aucun antagonisme essentiel ne nous sépare. Laissons de côté les affinités ou difficultés de caractères, les sympathies ou antipathies de natures. Il s'agit de nos pays et non des petits individus qui les peuplent. Trop longtemps nous avons, par erreur, favorisé le jeu de nos ennemis qui profitaient de notre division pour nous menacer et nous tenir dans une sorte de dépendance. Quel Italien ne se sent pas plus libre aujourd'hui que rétrospectivement en 1913 ? Quel Français ne songe avec horreur à l'expérience de solitude que nous avons traversée en 1870 ?

Donc laissons la vieille politique d'égoïsme et de fausse habileté pratiquée jusqu'ici, pour une loyale coopération d'associés où chacun trouve son compte à s'appuyer sur son voisin. Pour cela, remplaçons une bonne fois les « malentendus », basés sur l'ignorance ou la malveillance, par de la bonne foi ; car c'est la disposition intérieure qui compte, non les palabres officielles. Et il faudrait, de part et d'autre, vouloir, mériter cette alliance comme on s'applique à conquérir toute affection dans la vie, par la sincérité. Par exemple, soutenir les aspirations italien-

nes, respecter les ouvriers italiens, apprendre la langue italienne, connaître la littérature, les habitudes, les personnalités italiennes, comme l'Italie soutient nos revendications, respecte notre peuple, parle notre langue, et connaît à fond notre littérature, nos habitudes, nos personnalités françaises. L'alliance présuppose l'égalité, pour être viable : et il y a encore trop de différence entre le traitement qu'on inflige à l'Italie moderne en France et celui dont la France jouit en Italie. C'est en éliminant les injustices qu'on finit mutuellement par s'apprécier. Il y aura quand même des disputes, des froissements ; heurts inévitables entre gens qui ont beaucoup de défauts et aussi quelques qualités communes : on est toujours plus disposé à s'incliner devant des tempéraments tout à fait différents du sien. Mais, en somme, ces longues années de combats et d'épreuves côte à côte ont créé une bonne base d'entente sentimentale et les intérêts feront le reste. Et l'intérêt suprême, qui doit nous rendre réellement frères par l'esprit comme nous le sommes déjà par le sang, qui doit nous dresser demain, comme aujourd'hui, contre l'ennemi non disparu, non vaincu, plus menaçant que jamais et nous enveloppant d'une seule haine, c'est la nécessité imprescriptible de défendre notre civilisation latine, afin qu'elle ne succombe pas à la prochaine tentative d'assassinat des Barbares...

CAMILLE MALLARMÉ.

FIN

NACH PARIS !

(*Suite* [1].)

—

III

Quand, à dix heures, nos trois sections se trouvèrent rangées le long de trois côtés de la cour de l'intendance, en ordre serré, sur deux rangs à quatre-vingts centimètres, les vingt-six sous-officiers, les cinq signaleurs, les deux tambours et les deux clairons en serre-files, la compagnie du capitaine Kaiserkopf, tout équipée de neuf, brossée, rasée, astiquée, offrait un aspect magnifique. Et lorsque, au commandement de « Garde à vous ! » mugi par le capitaine et sur deux roulements brefs des tambours, tous les corps se cambrèrent, s'immobilisèrent, le bras collé à l'arme, le regard fixe et le nez roide, nous comprîmes le geste orgueilleux par lequel Kaiserkopf, présentant sa troupe au major von Nippenburg, comme une armée de soldats de plomb sortis correctement de leur boîte, avait l'air de lui dire : — Est-ce joli, ça, *Donnerwetter !* est-ce propre, est-ce dressé !

A mon grand étonnement, il n'y eut pas de manœuvre, pas le moindre mouvement d'arme ou de marche. Assistés du premier-lieutenant Poppe et du vice-feldwebel Biertümpel, les deux officiers passèrent lentement le long de la ligne, s'arrêtant tous les quatre ou cinq pas pour vérifier un harnachement, soupeser un sac, tapoter une cartouchière, discutant longuement à voix basse sur un détail d'équipement, la patine

(1) Voir *Mercure de France* n° 503. — *Copyright 1919 by Louis Dumur.*

d'un bouton ou la pression d'une courroie. C'était bien une revue, au sens précis du terme, et point du tout une parade. De temps en temps, ils faisaient sortir un homme du rang.

— Oui, toi, le grand blond... Comment t'appelles-tu ?

— Bohnenstengel.

— Au pas gymnastique trois fois le tour de la cour !

Et quand l'homme revenait, rouge et suant, on se jetait sur lui pour le mesurer de droite et de gauche, de biais et d'équerre, et supputer l'équilibre de son ajustement.

— Trois centimètres de déviation pour le sac, deux pour le ceinturon ! annonçait Kaiserkopf.

Ou bien, on lui faisait prendre plusieurs fois de suite la position de tir à genou, de tir accroupi, de tir couché ; on lui donnait l'ordre de mettre le havresac à terre, de le déboucler, d'en extraire la boîte à graisse ou la brosse à dents, de le reboucler et de le réendosser, le tout aussi rapidement que possible. Le soldat s'y bousculait de toute son énergie.

— Cinquante-quatre secondes ! constatait alors, chronomètre en main, le capitaine Kaiserkopf.

Le major hochait du menton et le premier-lieutenant Poppe relevait d'un doigt sa moustache.

On termina par une inspection détaillée des sous-officiers et des quatre musiciens. Il était midi trente-cinq quand retentit le commandement libératoire : Rompez ! Pour la première fois de ma vie militaire je n'avais entendu prononcer aucune punition.

Je retrouvai à la cantine la société de la veille, beaucoup augmentée, car tout le monde était présent. Faute de place, plusieurs officiers mangeaient debout.

Je m'informai des nouvelles. La matinée avait été si occupée que personne n'avait encore lu les journaux. Kœnig, qui en détenait un, le dévorait en même temps que son ragoût de porc.

— Rien, disait-il, rien de nouveau. L'Angleterre propose de régler le conflit dans une conférence. L'Italie veut une médiation des quatre puissances non intéressées : Italie, Grande-Bretagne, France et Allemagne. Vous verrez que tout cela finira en douceur.

— *Verdammter Schwindel!* bougonna Schimmel, nos diplomates ne f... donc rien ?...

En attendant que nos diplomates voulussent bien f... quelque chose, je fus charmé de voir paraître à mes yeux l'objet choyé d'une diplomatie princière, le baron Hildebrand von Waldkatzenbach en personne.

— Ah ! cher ami !... arriva-t-il vers moi la main tendue.

Je dois expliquer que j'étais devenu son « cher ami » pour lui avoir prêté souventes fois de l'argent, ce dont je n'étais pas peu fier, et ces emprunts réitérés du noble Hildebrand à ma bourse étaient même, à ma connaissance, une des rares preuves d'intelligence qu'il eût jamais données.

— Cher ami... khrr, khrr... je suis enchanté...

Je dois ajouter en outre que ce cher ami ne pouvait prononcer trois paroles sans les interrompre d'une sorte de râclement de la gorge, très aristocratique sans doute, mais qui rappelait d'assez près le jurement d'un chat en colère. Ses quatre poils de moustache hérissés et ses yeux verts changeants achevaient de lui conférer sa ressemblance avec ce félin.

— Je suis enchanté... khrr, khrr... de vous revoir. J'ai passé brillamment mon examen. Je viens d'entrer... khrr, khrr... avec mon grade dans la compagnie... khrr, khrr..., du capitaine Tintenfass.

— Très heureux... tous mes compliments, cher baron.

— Savez-vous qu'on m'a promis... khrr, khrr... le porte-épée pour dans quinze jours ?

— Vraiment ?

— Oui, cher ami, pour dans quinze jours... khrr, khrr... s'il y a la guerre.

— Sapristi !... Et vous croyez à la guerre ?

— Si j'y crois... khrr, khrr !... J'ai des renseignements certains.

— Ah ! voyons ? s'écrièrent Kœnig et Schimmel intéressés.

— Je tiens mes informations...khrr,khrr... de haute source. La guerre éclatera... khrr... dans quatre jours. Elle nous sera déclarée... khrr, khrr... par la Russie. Vingt-quatre heures après... khrr, khrr... nous envahissons la France.

— Par où ? demanda Schimmel.

— C'est le secret... khrr... du grand Etat-major. Mais je consens... khrr, khrr... à le trahir pour vous. Sachez donc,

meine Herren, que tandis que nous portons trois armées sur la frontière... nous en jetons quatre autres... khrr, khrr... sur la Suisse.

— C'est impossible, déclara Kœnig.

— Je sais ce que je dis... khrr, khrr... affirma le baron Hildebrand von Waldkatzenbach. Quatre armées. Le Rhin franchi sur vingt points à la fois... khrr, khrr... nous bousculons les Helvètes... khrr, khrr... et les rejetons dans leurs montagnes. Le plateau est à nous. Zurich, Berne, Fribourg occupés... khrr... Lausanne emporté... khrr... Genève pulvérisé... khrr, khrr... Par toutes les passes, routes, vallées du Jura, nous débordons sur la France surprise... khrr, khrr... Besançon, Dijon, Lyon sont saisis... khrr... le Creusot, Bourges détruits... khrr... la France coupée en deux... khrr, khrr... Pendant que nous tenons la ligne de la Loire, l'armée de Metz rompt la digue de Verdun... khrr... Nous marchons sur Paris par l'est et par le sud. Nous dirigeons une armée sur Bordeaux... khrr... une autre sur Toulon... khrr... En deux mois, la France annihilée est réduite à se rendre... khrr, khrr... Nous l'occupons avec notre landwehr... khrr... et nous retournons l'active sur la Russie... khrr, khrr... Tel est, *meine Herren*, le plan du grand Etat-major... khrr, khrr, khrr...

— Vous êtes fou ! s'écria Kœnig qui avait suivi ce développement avec une impatience marquée. Tout ce beau plan pèche par la base. La Suisse est un pays neutre et l'Allemagne n'envahira pas un territoire dont la neutralité a été reconnue par l'Europe.

Démonté par cette simple observation, le baron n'eut d'autre ressource que d'arguer de son ignorance.

— Tiens, fit-il, la Suisse est neutre ?... khrr, khrr... Vous me l'apprenez... khrr... On m'avait pourtant affirmé...

— On vous en a conté, mon bon. La neutralité helvétique est inviolable et constitue pour nos armées un obstacle beaucoup plus infranchissable que celui des forteresses françaises. Nous ne pouvons passer par la Suisse.

— Ce ne serait pourtant pas si bête, murmura Schimmel pensif.

— Ce ne serait pas si bête évidemment, dit Kœnig, mais ce serait déloyal. Or, l'Allemagne ne peut faire une guerre déloyale. Notre force, c'est notre droit.

— Que faites-vous donc de la formule de Bismarck : la force prime le droit ?

— Jamais Bismarck n'a voulu dire que là où le droit existe la force n'a pas à le respecter, répliqua Kœnig avec irritation. Bismarck entendait que là où le droit n'existe pas ou est contestable la force le crée, ce que j'admets. Ainsi dans la question de l'Alsace-Lorraine...

— La force était de notre côté, fit Schimmel.

— Oui, reprit Kœnig. Mais le droit n'était pas du côté de la France. La France avait conquis l'Alsace-Lorraine par la force, nous la reconquérions par la force : rien de plus légitime. Il en est autrement d'un droit reconnu par l'Allemagne, comme l'état de neutralité permanente de la Suisse. Jamais Bismarck n'aurait conseillé, même devant un intérêt stratégique éminent, la violation du territoire suisse.

La discussion se poursuivit quelque temps, coupée par les « khrr, khrr » du baron et les « parfaitement », « très juste » de Max Helmuth, lequel approuvait successivement toutes les répliques des interlocuteurs, y compris les gargouillements de Waldkatzenbach, dont la noblesse équivalait pour lui à la dignité d'officier. On parla du Danemark, du Hanovre, du partage de la Pologne et l'on fût remonté aux invasions des Barbares, si un incident imprévu ne s'était produit, qui mit en révolution toute l'assemblée des dîneurs.

Nous étions justement en train de partager la Pologne en même temps qu'un superbe poulet, quand nous vîmes entrer comme un bolide l'adjudant du régiment, le premier-lieutenant Derschlag. Il accourait tout essoufflé, la tunique fumante sous l'écharpe en sautoir. Cette survenue sensationnelle avait suffi pour arrêter toutes les conversations et suspendre toutes les fourchettes.

— Messieurs, j'arrive... bégayait-il, j'arrive des bureaux de la *Gazette de Mag... de Magdebourg*. On vient de recevoir... une dépêche. J'en ai pris... pris copie. Je vais... vous la lire.

Il tira un papier mouillé de sa poche intérieure, souffla encore quelques instants, puis commença d'une voix à peine moins haletante :

— « Vienne, 28 juillet »... Messieurs, c'est une dépêche de Vienne... « Le *Journal officiel* de la double monarchie publie la déclaration suivante... suivante, signée du ministre des

Affaires Etrangères, le comte Berch... Berchtold : Le Gouvernement royal de Serbie n'ayant pas répondu d'une manière satis... satisfaisante à la note qui lui avait été remise par le ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade... grade, à la date du 23 juillet 1914, le Gouvernement impérial et royal se trouve dans la né... se trouve dans la nécessité...

On eût entendu voler une mouche. Seul un monosyllabe sonore du capitaine Kaiserkopf tomba comme une bombe :

— *Sauf !*

— «... Nécessité, continuait l'adjudant, de pourvoir lui-même à la sauvegarde de ses droits et intérêts et de recourir, à cet effet... effet, à la force des armes... »

Une immense acclamation retentit, qui fit trembler les vitres. Tout le monde était debout. Mais Derschlag agitait un grand geste au-dessus des têtes, pour réclamer le silence, car il n'avait pas fini.

— Messieurs, messieurs... Voici comment se termine la déclaration impériale... périale et royale. Ecoutez.

Il prononça d'une voix forte :

— « L'Autriche-Hongrie... se considère donc, de ce moment, en état de guerre avec la Serbie. »

Ce fut du délire. Des casquettes volèrent. On monta sur les tables. Les *hoch !*, les *heil !*, les *hurra !* ne cessaient pas. Les majors s'étaient précipités vers l'adjudant pour relire la bienheureuse dépêche. Kaiserkopf hurlait comme un démon. Des officiers dansaient, d'autres s'embrassaient. Une formidable jubilation soulevait la salle, gonflait les corps, secouait les uniformes, remplissait la cohue multicolore d'une frénésie de gestes, de clameurs et de chocs de sabres.

— Khrr, khrr !... khrr, khrr !... crachotait éperdument Hildebrand von Waldkatzenbach.

Et tout à coup, comme sur un signal invisible, de toutes les poitrines jaillit, éclata en une harmonie énorme, terrible et mystique, le choral exaltant du *Deutschland, Deutschland über alles*, dont la mélodie n'est autre, comme chacun sait, que l'hymne national autrichien. Ce fut une minute inoubliable !...

Aussi, je laisse à penser quelle gravité, quel enthousiasme signalèrent, une heure plus tard, la revue de bataillon, quels

hourras accueillirent l'arrivée du colonel von Steinitz, quelle rectitude, quel ensemble marquèrent les mouvements et les présentations d'arme. Du haut en bas, la grande nouvelle avait filtré, des officiers aux feldwebels, de ceux-ci aux sous-officiers, aux exempts, aux soldats. Cette simple annonce qu'une déclaration de guerre avait été faite quelque part en Europe transformait déjà l'atmosphère et nous jetait en pleine fièvre belliqueuse. Chacun avait maintenant revêtu l'uniforme de guerre, tous les officiers, jusqu'au major von Nippenburg, qui présentait son bataillon au colonel von Steinitz. Seuls, le colonel et son adjudant, le premier-lieutenant Derschlag, conservaient encore l'uniforme bleu de la paix. Quel spectacle ! Entre ses favoris à l'autrichienne et sous ses lunettes d'or, le colonel von Steinitz, d'habitude renfrogné comme une taupe, dissimulait mal un sourire satisfait.

Mais ce fut bien autre chose, à quatre heures, quand les trois bataillons se trouvèrent réunis. Il semblait que la cour principale, de dimensions pourtant colossales, fût trop petite pour contenir cette masse d'hommes. Assemblées par colonnes de sections, les douze compagnies, sur neuf rangs de profondeur en y comprenant les serre-files, chacune derrière son capitaine à cheval, les lieutenants chefs de section à droite, les gradés d'aile gauche à gauche, les drapeaux à la droite des troisièmes compagnies avec leurs cravates aux couleurs de l'Empire et leurs deux sous-officiers de garde, construisaient un gigantesque mur gris, au sommet barbelé de pointes de casques. Du haut de son cheval de bronze, l'empereur Guillaume I[er] paraissait ordonner la revue du geste de son sabre levé.

Nous attendions depuis une demi-heure, l'arme au pied, fixes, sous le soleil oblique, pendant que le colonel, les deux majors et le capitaine d'état-major Morgenstein, qui remplaçait au commandement du troisième bataillon le major Preuss, absent, évoluaient de-ci de-là, au pas souple de leurs bêtes, se joignaient, se séparaient, se retrouvaient de nouveau, traçant des figures de quadrille comme dans une piste de cirque, quand un soudain raplapla de tambours crépita au corps de garde. Des quatre fers de son gros alezan le colonel von Steinitz se porta à la rencontre d'un groupe d'officiers généraux qui faisaient leur entrée par la petite porte de la caserne. Je

reconnus le général-major von Morlach, qui commandait notre brigade, le général-lieutenant von Zillisheim, commandant de la division, le général de la cavalerie von Kahlberg, commandant de la place de Magdebourg. Il y avait avec eux un colonel et un lieutenant-colonel d'état-major et deux ou trois officiers d'ordonnance. Tous étaient à pied et en petite tenue. L'épée à la main, penché sur l'encolure de son cheval, le colonel von Steinitz s'entretint avec eux, puis, tandis qu'ils se dirigeaient, au petit carillon de leurs éperons et de leurs bouterolles de sabres, du côté de Guillaume Ier, la galopade du gros alezan retentit de nouveau, un commandement partit, les clairons sonnèrent et les chefs de bataillons crièrent de tous leurs poumons :

— *Praesentiert's Gewehr !.......... Praesentiert's..... Gewehr !...*

Comme une immense mécanique horlogère, le mouvement se déclancha, raide, dans le bruissement des manches de tuniques ployées et des biceps saillis.

Nous restâmes ainsi cinq minutes. Les généraux faisaient avec lenteur le tour de Guillaume Ier, plongeant voluptueusement leurs yeux âpres dans cette haie profonde de fusils.

Nouvelle sonnerie, nouveau commandement hurlé par les trois chefs :

— *Gewehr... ab !*

Cinq mille crosses s'abattirent sur le sol dur en un seul coup de tonnerre.

— Taratata !... taratata !... trompetèrent de nouveau les clairons.

— *Seitengewehr... auf !*

Un long crissement aigu, comme celui d'une formidable faux qu'eût aiguisée un titan, et les baïonnettes jaillirent.

— *Gewehr... über !*

La forêt métallique se dressa. Elle perça la nappe du soleil déclinant qui la fit étinceler de toutes ses pointes.

Une force surhumaine émanait de cet ensemble massif. Le poids en semblait décuplé par l'espace restreint où elle se tassait. J'en étais ému, tremblant jusqu'aux moelles. Même aux grandes manœuvres, je n'avais rien éprouvé de pareil.

Mais pas plus que le matin, dans la cour de l'intendance, sous le terrible œil gris du capitaine Kaiserkopf, dont la car-

rure se dressait maintenant de dos devant moi, immobile,sur le derrière énorme de son cheval, la mince ligne de l'épée dépassant légèrement la patte de l'épaule droite, pas plus, dis-je, que le matin, il ne nous fut ordonné, du gant impérieux du colonel von Steinitz, la moindre évolution. Mettant pied à terre, le colonel rejoignit les généraux et leur suite, et tous ensemble, dans le cliquetis de leurs sabres et le bourdonnement de leurs paroles indistinctes, firent longuement le tour des fronts au port d'arme. Chaque drapeau s'inclina silencieusement sur leur passage. Il n'y eut ni roulements de tambours, ni sifflements de fifres, ni claironnements de trompettes. La musique du régiment elle-même, groupée dans un angle, toute gonflée de ses bombardons, de ses trombones, de ses ophicléides, épauletée de ses nids d'hirondelles, avec son stabshoboïst, ses neuf musiciens sous-officiers et son tambour-maître armé de sa canne enrubannée à pomme d'argent, s'abstint de ses cadences habituelles et de ses glorieuses fanfares.

Leur promenade terminée, notre surprise ne fut pas moindre de les voir s'engager mystérieusement dans l'escalier qui montait chez le colonel. Les majors et le capitaine Morgenstein les suivirent, après avoir commandé le repos aux troupes. Nous attendîmes longtemps. Descendus de leurs bêtes, les capitaines avaient pris place à leur tour sous la statue de Guillaume Ier et, tout en surveillant de l'œil leurs compagnies, discutaient gravement à voix basse. Les havresacs avaient été mis à terre et les faisceaux formés.

A sept heures, on commença à faire souper les hommes. On les envoyait compagnie par compagnie aux cuisines ; chacune avait un quart d'heure pour manger. Pendant ce temps, les officiers gagnaient la cantine pour dépêcher un morceau.

La nuit tombait quand nous vîmes reparaître les généraux. Ils s'en allèrent aussi sobrement qu'ils étaient venus, et nous entendîmes le lointain ébrouement de leurs automobiles. Nous remarquâmes alors que notre colonel, qui les avait reconduits à l'entrée, arborait maintenant l'uniforme de guerre.

A dix heures, les voitures du train commencèrent à partir. Les premières furent celles du train régimentaire, comprenant les fourgons à bagages, les fourgons à vivres et la voiture d'outils ; puis vint le train de combat, avec les voitures à munitions,

les douze cuisines roulantes et la voiture médicale; toutes étaient à deux chevaux et sans lumières. La compagnie de mitrailleuses partit ensuite, avec ses six pièces portées sur roues, ses trois caissons, ses soixante chevaux et sa centaine d'hommes.

A minuit, le premier bataillon se mit en colonne de route et le major von Putz en prit la tête.

Nous vîmes la première compagnie disparaître dans le gouffre obscur de la grande porte, puis la seconde, puis la troisième, puis la quatrième. Il était minuit vingt quand la dernière section eut été avalée par l'ombre.

A une heure, le capitaine Kaiserkopf monta à cheval. Le major von Nippenburg vint se placer à son côté et, après avoir consulté sa montre, cria de sa voix de fausset :

— *Rechts um ! Gewehr... über !... Marsch !*

— *Marsch !... Marsch !...* répétèrent les lieutenants.

Et nous nous trouvâmes noyés dans l'obscurité et dans l'air soudain plus pur de l'extérieur, tandis que retentissait derrière nous le « *Gewehr... über... Marsch !... Marsch !* » de la sixième compagnie du capitaine Tintenfass.

Par des rues désertes et à peine éclairées nous fûmes dirigés sur la gare de Neustadt. Les abords en étaient gardés par des plantons pris dans notre quatrième bataillon, qui restait au dépôt. Sur le quai d'embarquement, nous retrouvâmes, enveloppés dans leurs manteaux, le colonel von Steinitz et les généraux de l'après-midi. Le premier bataillon était déjà loin.

Un long train nous attendait. J'espérais pouvoir m'installer en première classe avec les officiers, mais j'étais toujours de service et je dus monter en troisième avec mes hommes. Les ordres étaient stricts : pas de cris, pas de chants, pas de lumières, et, sitôt le jour venu, tous stores baissés. Un peu après deux heures, le train s'ébranla, sans autre bruit que celui des essieux, sans autre apparat que le geste des officiers généraux restés sur le quai qui faisaient le salut militaire.

IV

— Où, diable, sommes-nous? s'écriait, vingt-six heures plus tard, l'élégant lieutenant von Bückling en promenant son monocle ahuri et son œil mal éveillé sur un paysage qu'il ne connaissait pas.

Le train s'était arrêté le long d'un interminable quai de débarquement, au milieu d'un plexus de voies de garage et de rampes de chargement. De droite et de gauche, au delà des lignes, se dessinaient dans le fin brouillard de l'aurore des toits de baraquements et des silhouettes de tentes. Une colline estompait au loin sa forme indécise qu'égratignait le coup d'ongle d'un clocher.

— Où, diable, sommes-nous?

Actifs, nerveux ou bouffis de sommeil, officiers et sous-officiers dégringolaient des wagons, se concertaient hâtivement avant de procéder au débarquement du bataillon. Sur le quai, jambes écartées, la badine à la main et le cigare à la bouche, le major von Preuss et le feldwebel Schlapps nous attendaient, avec un petit sourire satisfait dans les volutes de leur fumée, comme pour nous dire : — Vous allez voir quels beaux cantonnements nous vous avons préparés !

Mais ce qu'il fallut voir, surtout, ce fut la rencontre de Schlapps et du capitaine Kaiserkopf. Elle fut touchante. On eût cru que les deux hommes allaient s'embrasser.

— Ah! cochon de feldwebel! s'écriait jovialement Kaiserkopf, tu m'as bien manqué depuis huit jours que tu es loin!

— Ne m'en parlez pas, capitaine! S'il n'y avait pas eu tant à faire, j'aurais crevé d'ennui par ici. Pas une femme dans ce nom de Dieu de pays !

— Mais où, diable, sommes-nous? continuait à demander le lieutenant von Bückling, battant d'un talon énervé l'asphalte du quai.

Schimmel, qui semblait s'y reconnaître, répondit, après avoir identifié ce qui était visible du paysage :

— Ce doit être le camp d'Elsenborn.

La brume légère se déchira comme une gaze au vif coup de ciseaux d'un soleil rayonnant. Les plans s'éclairèrent et les lieux se précisèrent. Partout, entre les horizons de sapins, surgissaient de longues constructions basses au toit de zinc. Ci et là, des édifices plus hauts, une maison à deux étages, la tourelle d'un observatoire, arrêtaient le regard. Des drapeaux flottaient hissés à des mâts.

Extrait de son train, le bataillon se dirigea avec armes et bagages sur ses cantonnements.

Le camp grouillait d'une vie intense et mystérieuse. De tou-

tes ses ruelles et de tous ses carrefours, par les trous de toutes ses tentes et les portes de toutes ses baraques sortaient, provenaient, débouchaient des myriades de soldats gris, qui s'agitaient, circulaient, couraient portés sur leurs deux pattes, se croisaient en tous sens, leur grosse tête ronde dominée par la corne pointue de leur casque ou l'antenne de leur fusil. Il y en avait de toutes les sortes : les plus nombreux, les fantassins de la ligne, fourmis guerrières, aux boutons jaunes, aux parements rouges, à la longue baïonnette aiguë comme une tarière ; puis les gros scarabées de l'artillerie, avec leur casque à boule, leur col noir, leurs pattes d'épaules à grenade et leur baïonnette courte ; les pionniers, piocheurs et fouilleurs, tout bossus de leur sac chargé d'outils ; les chasseurs, verdâtres comme des sauterelles, avec leurs passepoils vert clair et leur singulier shako à forme acridienne ; les hussards, au dolman étroit articulé de brandebourgs ; les uhlans, à chapska plate comme un dos de punaise ; les infirmiers, les brancardiers, les télégraphistes et les aérostiers, le bâton d'Esculape à la manche ou la lettre à l'épaule, porteurs de civières ou tendeurs de fils, et les grands cuirassiers haut bottés, pachydermiques et coléoptériques, semblables aux gros buprestes boursouflés, la corne au nez et le cuir aux pattes, zigzaguant partout lourdement, l'air ahuri sous leur énorme casque.

Si le silence était prescrit dans la caserne de Magdebourg, la fourmilière d'Elsenborn ne connaissait pas d'ordres semblables. Entourée d'un large désert de forêts de sapins, nulle oreille indiscrète n'en pouvait surprendre l'extraordinaire bruissement, nul œil n'en pouvait soupçonner l'invraisemblable rassemblement. Aussi tout le camp retentissait-il d'un immense bourdonnement qui devait couvrir plusieurs kilomètres à la ronde. Les stridences des trompettes, la sibilation des fifres, l'ardente crécelle des tambours menaient un vacarme incessant. Au milieu des résonances des cuivres, du tintement des cymbales, des lourds borborygmes des caisses, les musiques de régiment s'évertuaient à strier l'air de leurs éclats. Des galopades de chevaux pétillaient. Des trains ronflaient comme de faux bourdons. Des automobiles vrombissaient. Libérée, l'innombrable voix des troupes se répandait en sonorités surprenantes, vibrait, crépitait, grinçait, grésillait, crissait, cliquetait, chantait, s'égosillait. Des frémissements d'é-

lytres, des claquements d'ailes, des frottements d'articles battaient de tous côtés, comme si l'énorme amas ravageur s'apprêtait à prendre subitement son vol pour aller s'abattre quelque part au loin.

Le major von Preuss et le feldwebel Schlapps avaient raison d'être fiers de leurs préparatifs. Nos cantonnements étaient excellents. Les soldats occupaient de vastes dortoirs, frais et propres entre leurs parois de sapin ; les officiers avaient chacun deux chambres étroites, l'une avec le lit de sangle, l'autre meublée d'une table et de deux chaises; le colonel von Steinitz disposait pour lui seul et ses ordonnances d'une petite maison isolée. Le temps était superbe, il faisait très chaud; après la buée trouble de la caserne de Magdebourg, nous respirions avec délice le plein air libre du camp, chargé des arômes de l'été et du souffle vivifiant des forêts.

Un jour, deux jours passèrent. Des troupes partaient, d'autres arrivaient. N'eût été l'incertitude où nous étions de ce qui se préparait, la vie, à Elsenborn, n'eût pas été désagréable. Mais l'atmosphère d'attente où nous nous trouvions énervait les esprits. Nous ne savions rien. De rares journaux filtrant de Malmédy avec un jour de retard ou apportés par les troupes survenantes passaient de mains en mains. Nous apprenions ainsi que les premières hostilités avaient éclaté entre Autrichiens et Serbes, que l'Allemagne venait de demander des explications à la Russie sur la mobilisation de ses troupes, que l'état de danger de guerre avait été déclaré. Les bruits les plus étranges couraient. On assurait que la France effrayée allait rompre son alliance avec la Russie, que la révolution grondait à Paris, que le Président de la République avait été assassiné.

— En tout cas, disait Schimmel, les Français doivent être à l'heure actuelle dans une belle peur. Je les connais. Ce sont des pacifistes à trois poils. Ils ne marcheront pas.

— Ce que je voudrais savoir, moi, faisait Kœnig, c'est où l'on va nous envoyer. Il me semble que nous sommes bien au nord.

Cette observation requit tout notre intérêt quand nous apprîmes du major von Nippenburg qu'il y avait des troupes plus au nord encore. Il s'en concentrait à Eupen, à Aix-la-Chapelle, à Juliers et jusqu'à Rheydt et Crefeld.

— Il faut être prêt à tout, expliquait-il mystérieusement.

Mais à part ce renseignement accessoire, et en dépit de ses airs entendus, le major von Nippenburg ne paraissait pas en savoir beaucoup plus long que nous. Comme nous, il attendait des ordres. Le colonel von Steinitz était-il mieux informé? C'est possible, mais personne n'eût osé l'interroger. Il se cantonnait dans une réserve hautaine, dont il ne se départait qu'à l'égard du joli lieutenant von Bückling. Mais la faveur marquée qu'il lui témoignait ne procédait pas de sympathies d'ordre militaire et les confidences dont il l'honorait n'avaient rien de stratégique.

Quant au capitaine Kaiserkopf, il ne décolérait pas. Le repos lui convenait peu. On le voyait arpenter à grands pas les abords des cantonnements, la nuque gonflée d'impatience, comme un ours mis en captivité, et l'on entendait gronder entre les troncs des sapins ses terribles jurons.

Le soir, après la musique, alors que les hommes regagnaient leurs dortoirs, après même le *commers* des officiers, qui durait jusqu'à onze heures, on l'apercevait rôdant sous la lune, suivi de son fidèle feldwebel, et tous deux, les mains dans les poches, en proie aux plus cruelles perplexités, paraissaient mâchonner entre leurs dents rageuses :

— Pas de femmes !... Pas de femmes !...

Longtemps leurs cigares rougeoyants faisaient leur cent pas dans la nuit, tandis que subrepticement, comme pour narguer leur « pas de femmes », l'ombre du lieutenant von Bückling quittait sa chambre pour se glisser du côté de la petite maison à deux étages où brillait, telle une étoile, la lampe laborieuse du colonel.

Longtemps aussi, pour ce qui me concernait, je m'abandonnais à mes rêveries, dont le cours plus chaste et plus poétique ne tardait pas à m'emmener vers les parages familiaux du Harz, où le conseiller de commerce et Mme la conseillère de commerce, l'un lisant son *Berliner Tageblatt*, l'autre tapotant son piano, pensaient sans doute à moi; et pendant que du baraquement voisin les ronflements énormes de Wacht-am-Rhein témoignaient de sa fatigue et de l'emploi énergique de sa journée, je descendais à mon tour au sommeil par le détour obligé de Goslar, où je finissais, comme on pense, par m'endormir non sans ivresse dans les bras dodus de la belle Dorothéa.

Le deuxième et le troisième jour d'août succédèrent au premier. Deux journées torrides. Le mystère s'épaississait de plus en plus autour de nous. La France qui, paraît-il, armait en secret depuis deux semaines, venait de décréter sa mobilisation générale et, le 3, au matin, la nouvelle se répandait, comme une traînée de poudre, d'un bout à l'autre du camp, que la Russie nous avait déclaré la guerre. Pour fêter cette bonne nouvelle, le colonel von Steinitz offrit, le soir, le champagne à ses officiers.

Ce que nous avions vu défiler de troupes, durant ces cinq jours, dans le camp d'Elsenborn, est inimaginable. Les régiments se succédaient dans cet entrepôt; il y en avait du VIII[e] corps, du IX[e], du II[e] ; tout le VII[e] y paraissait concentré ; ils y restaient deux, trois jours, puis ils filaient un beau matin ou un beau soir, de préférence un beau soir, à la tombée de la nuit, les uns tirant vers le nord, les autres vers le sud, d'autres vers l'ouest.

Le 5 août, au soir, ce fut notre tour. On nous mit en alerte deux heures avant le départ. Aussitôt la physionomie de la troupe changea. Fouettée par cet ordre, comme un cheval de sang que le repos a gonflé de sève, elle partit folle d'ardeur, toutes enseignes claquantes et les trompettes sonnant au vent. Elle marcha toute la nuit, sous la fraîcheur des étoiles, joyeusement et en chantant. Au petit jour, nous arrivâmes sur le flanc d'un coteau qui dominait une vallée verdoyante où courait une ligne de chemin de fer. Nous fîmes halte.

Déjà de toutes parts les chaudrons bouillaient pour le café et les bissacs à vivres s'ouvraient autour des fusils en faisceaux. Une grande gare de trafic disposait au-dessous de nous, dans les interstices de ses fumées, ses toits, ses hangars, ses remblais, ses voies de triage et ses passerelles. Au loin, du côté du nord, une ville semblait crayonner un trait gras sur la marge du ciel. Schimmel me tendit sa lorgnette. Je distinguai un dôme, un clocher, une forêt de cheminées usinières.

— *Aachen*, formula-t-il.

Aix-la-Chapelle. Je ne me doutais pas que notre marche nocturne nous eût fait monter si haut vers le nord. Le doigt sur sa carte, Kœnig identifiait les lieux. La ligne frontière courait non loin de nous sur la gauche.

— Je n'y comprends rien, murmurait-il.

Tout à coup, un grondement lointain nous parvint de l'ouest. Le ciel était pourtant très pur de ce côté-là. Nous nous regardâmes interdits. Soudain, l'œil jaune de Schimmel s'illumina d'une lueur de joie.

— Le canon ! fit-il avec un tremblement religieux dans la voix.

Un nouveau grondement roula.

Kœnig prononça tout pâle :

— On se bat en Belgique !

On percevait les coups comme des accents plus fermes sur la sourde vibration que prolongeaient les échos. Nous écoutions, oubliant notre déjeuner. Nous doutions encore qu'il s'agît du canon et non de quelque orage invisible. Les impressions comme les attitudes étaient diverses : Schimmel rayonnait, Kœnig demeurait comme hébété, le premier-lieutenant Poppe, debout, ses mains en cornet aux oreilles, étudiait la direction du son ; pour moi, je me sentais très ému. Quant au lieutenant von Bückling, exténué de sa nuit de marche, il dormait déjà à poings fermés.

— C'est bien le canon, décida Poppe. On tire du côté de Liége.

En même temps, le roulement d'un train venait se marier à celui de l'artillerie. Les deux grondements, l'un proche, l'autre lointain, étaient égaux en intensité et se fondaient l'un dans l'autre en une harmonie étrange. Un long convoi rampait sur la voie qui se développait sous nos pieds, progressant dans la direction de la frontière. Il en sortait, comme un jappement, des acclamations et des hourras qui de près devaient être tonitruants. On apercevait à la lorgnette les têtes des soldats aux portières et celles des chevaux dans leurs boxes ; on distinguait des drapeaux agités et des inscriptions à la craie.

Peu à peu notre excitation gagnait nos troupes. On voyait les hommes cesser de se repaître et, la gamelle en suspens, prêter l'oreille à leur tour ; d'autres, déjà couchés, se redressaient à demi sur le coude. On s'interrogeait, on se répondait, des bras se tendaient dans la direction de l'ouest. Et un troisième roulement naquit, se propagea, gronda comme une vague de groupe en groupe, de section en section, de compagnie en compagnie, de bataillon en bataillon, compliquant et sou-

tenant les deux autres, jusqu'à les étouffer un instant dans un crescendo de tempête :

— Le canon !... Le canon !... Entendez-vous le canon ?...

— Poum !... poum !... poum !... reprenait Liége.

— Le canon !... le canon !...

Et le roulement d'un second train déferlait à son tour de l'horizon, se substituant peu à peu au premier qui s'assourdissait. De semblables jappements en sortaient, de semblables gestes minuscules agitant des drapeaux microscopiques. Et nos troupes lui renvoyaient de retentissants hourras, en brandissant des bras frénétiques qui secouaient ou faisaient voler des casquettes.

— Rrrroum !... poum !...

C'était la guerre.

Nous vîmes passer, très excité, le capitaine Kaiserkopf qui se dirigeait en hâte, la tunique déboutonnée, une canette dans une main, un saucisson dans l'autre, du côté de l'état-major du régiment. Il nous cria sans s'arrêter :

— Bon appétit, messieurs !... *Donnerwetter !* ça chauffe par là-bas !... C'est la guerre !... *Krieg !... Krieg !...*

Nous lui répondîmes par un triple *hoch !* qui accompagna d'un chorus d'ovation ses fortes enjambées.

Seul Kœnig ne se joignait pas à notre exubérance. Il paraissait tout déprimé, moins, je crois, à cause de la guerre maintenant certaine, que parce que l'armée allemande entrait en Belgique. Un léger tremblement agitait ses lèvres, tandis qu'il considérait la carte, suivait le train en marche vers l'ouest, écoutait le canon.

— Qu'avez-vous, lieutenant Kœnig ? fit Poppe qui l'observait curieusement.

Kœnig n'entendit pas. En tout cas, il ne répondit rien.

Un « khrr, khrr... » reconnaissable de loin et qui ne pouvait provenir que du sympathique gosier du baron Hildebrand von Waldkatzenbach vint le tirer de sa méditation. Le calot de drap posté sur l'oreille, ses quatre poils de moustache pompeusement dressés, chaussé contre toute ordonnance de superbes bottes molles d'officier, le noble baron, un sourire fat découvrant ses dents trop blanches, s'approchait de notre groupe.

— Eh bien, Herr Kœnig, n'avais-je pas raison... khrr,

khrr... l'autre jour? Vous le voyez, nous envahissons ce que vous appelez... khrr, khrr... un pays neutre!

— La Belgique n'est pas la Suisse, répliqua Kœnig agacé.

— La Belgique, la Suisse, c'est tout un... khrr, khrr... Au lieu de tourner par le sud, nous tournons par le nord... khrr, khrr.. Mais la manœuvre est la même... Je vous annonce, *meine Herren*, que dans cinq jours nous serons à La Haye.

— *Herrlich!* applaudit Helmuth... Seulement, permettez-moi, monsieur le baron, vous voulez peut-être dire Bruxelles.

— Bruxelles, si vous voulez... khrr, khrr... La Haye, Bruxelles, c'est tout un.

— Taisez-vous, fit Kœnig avec irritation, vous ne dites que des sottises!

— En attendant, Herr Kœnig, faites-moi le plaisir de reconnaître... khrr, khrr...

— En attendant, faites-moi le plaisir de vous taire! hurla Kœnig hors de lui.

— Qu'avez-vous donc, lieutenant Kœnig? répéta Poppe.

Cette fois Kœnig entendit. Il tressaillit, regarda le premier-lieutenant, puis répondit aussi calmement qu'il put :

— Rien. Je me demande seulement pourquoi nos troupes entrent en Belgique.

— Comment pourquoi ?... Mais, mon cher, pour des raisons stratégiques. N'avez-vous jamais lu von der Goltz, von Schlieffen, von Bernhardi? Toutes nos autorités militaires préconisent l'offensive par la Belgique... Vous demandez pourquoi? Monsieur l'aspirant von Waldkatzenbach vient de vous le dire : pour opérer un vaste mouvement tournant et, selon la plus pure doctrine de Moltke, déborder l'aile gauche de l'adversaire.

Le baron, tout fier d'avoir été jugé capable de citer Moltke, dont il n'avait sans doute jamais lu une page, se rengorgea jusqu'à faire craquer sa tunique.

— Khrr, khrr... souligna-t-il sans modestie.

Très froidement, mais d'une voix blanche qui tremblait intérieurement, Kœnig répliqua :

— Et les traités?

— Quels traités? prononça Poppe de son ton tranchant.

— Les traités, les conventions internationales?

Poppe le toisa d'un sourcil sévère.

— Sachez, mon cher, que les traités sont faits pour le temps de paix, et non pour le temps de guerre.

— Parfaitement, ponctua Helmuth.

— La Belgique, continua le premier-lieutenant, est-ce que cela compte dans une guerre européenne ?... La Belgique !... Mais nous passerions sur le corps de trente Belgique, si la victoire en dépendait, si cela nous assurait seulement une chance de victoire de plus !... Tel est mon sentiment, lieutenant Kœnig ; tel est aussi, j'en suis certain, celui de l'armée.

— C'est une honte ! partit alors Kœnig oubliant toute prudence. Les traités sont faits pour le temps de paix, dites-vous? Où avez-vous pris cela ?... Vous me citez von der Goltz : lisez Bluntschli !... Les traités sont faits pour les clauses qui les régissent, et celui qui nous lie à l'égard de la Belgique concerne précisément le cas de guerre, puisqu'il garantit la neutralité de ce pays. Et vous voulez que je reste indifférent devant la violation par notre armée de ce sol dont nous garantissions la neutralité ?... Je vous dis que c'est une honte !... Mais j'espère encore que ce n'est pas vrai et que le bruit que nous entendons n'est pas celui des canons allemands devant la forteresse de Liége !...

Schimmel lui décocha un grand coup de fourreau de sabre dans les jambes :

— Assez gueulé, Kœnig !... D'ailleurs, vous êtes absurde.

Puis, flairant le danger, il ajouta, à l'adresse du premier-lieutenant Poppe :

— Notre ami le lieutenant Kœnig est surmené... Il a eu du mal, cette nuit, avec sa section... Il faut l'excuser...

Kœnig se mordit les lèvres.

— Bien, bien, fit Poppe sèchement. Cette petite discussion restera entre nous. Elle ne sortira pas d'ici. Vous avez compris, messieurs? dit-il en se tournant vers les deux aspirants et vers moi-même.

Nous nous inclinâmes et le baron fit entendre son « khrr, khrr » particulier.

Cet incident venait à peine de prendre fin, quand nous vîmes reparaître le capitaine Kaiserkopf. Il avait sans doute bu sa canette en route et absorbé son saucisson, car il ne tenait plus en main que quelques feuillets de papier qu'il agitait avec une

satisfaction visible. Dans une exubérance du meilleur augure il rapportait ce qu'il avait appris au régiment :

— Voilà, *Donnerwetter !* exultait-il : depuis deux jours nous sommes en Belgique et, depuis quatre, le Luxembourg est occupé par nos troupes. C'est du beau travail, *Potztausend !* Et dire que nous ne savions rien de cela, là-bas, à Elsenborn !... Dommage seulement que notre régiment n'ait pas été de ceux qui ont ouvert la danse, sacré mille millions de tonnerres !... Mais nous ne perdrons rien pour attendre, mes agneaux !...

Très excités par ces nouvelles, nous le pressions de questions. Où en étions-nous? Combien avions-nous déjà remporté de victoires? L'armée belge existait-elle? Que faisait la France? Mais Kaiserkopf ne savait rien de plus, sinon que Liége avait la prétention de résister et que la France ayant envahi le territoire allemand, la guerre lui avait été déclarée.

— Au reste, fit-il, voici l'ordre du jour du général von Zillisheim qui sera lu aux troupes à midi, après leur repos.

Il remit à chacun des lieutenants un des feuillets dactylographiés qu'il tenait à la main. Schimmel lut :

Soldats allemands de la 7e division de réserve!

La perfidie de la France, qui, sans provocation de notre part, s'est livrée à des actes d'hostilité caractérisés sur divers points de notre pays, ayant notamment envoyé des aviateurs bombarder nos voies ferrées près de Carlsruhe et de Nuremberg, nous a mis dans l'obligation de nous considérer comme en état de guerre avec cette puissance. Les vaillantes troupes de Magdebourg ont été désignées pour opérer avec nos armées du nord contre les forces ennemies qui menacent la Belgique, dont la neutralité a déjà été violée par des officiers français qui, sous un déguisement, ont traversé le territoire belge en automobile pour pénétrer en Allemagne.

Soldats de la 7e division de réserve, l'Empereur compte sur vous !

GÉNÉRAL-LIEUTENANT VON ZILLISHEIM.

— Est-ce torché ! savoura Kaiserkopf.

Nous ne nous trouvions pas en état d'admirer comme le capitaine Kaiserkopf la belle allure et le brio tout militaire de cet ordre du jour, telle était l'indignation où nous jetait la déloyauté de ces scélérats de Français, qui, non contents de s'allier contre nous à la barbarie russe, entreprenaient de nous attaquer sans déclaration de guerre et poussaient l'ignominie

jusqu'à violer les premiers la faible et malheureuse Belgique. Aussi fallut-il entendre le concert d'imprécations qui s'éleva à leur adresse :

— Bandits! canailles! chiens de cochons!... Ils nous le paieront, les salauds: dans quinze jours nous serons à Paris!...

Schimmel criait :

— Ils sont devenus fous : leurs nationalistes les ont poussés à ces actes de démence... Pauvre France! Malheur à elle!...

Puis se tournant vers Kœnig :

— Eh bien, qu'en dites-vous? Êtes-vous rassuré?... Vous voyez, mon cher, que nous avons tous les droits d'entrer en Belgique.

Kœnig s'était, en effet, rasséréné. Son visage mobile d'idéaliste, qui avait un instant porté les marques d'un violent drame intérieur, recouvrait peu à peu son calme et son aspect coutumiers.

— Oui, dit-il, c'est heureux, c'est fort heureux... Il vaut mieux avoir le droit avec soi.

Un nouveau nuage parut cependant sur son front, tandis qu'au loin la canonnade s'activait et semblait augmenter d'intensité :

— Mais pourquoi, diable, fit-il, pourquoi, diable, les Belges résistent-ils?

— Question stupide! gronda Kaiserkopf. Ce que font ces animaux, *Donnerwetter!* ça nous intéresse-t-il? Si les Belges résistent, nous tapons dessus, voilà tout!

Sur quoi le capitaine nous quitta pour aller achever son déjeuner et dormir son soûl. Nous nous apprêtâmes à en faire autant. Partout, sur les pentes herbues, les hommes étaient allongés comme des cadavres, et l'on eût dit le panorama d'un champ de bataille, n'eussent été les ronflements qui secouaient tous ces corps vautrés, les faisceaux bien alignés et les sentinelles debout, détachant sur le ciel clair leurs silhouettes espacées. Le soleil de six heures montait progressivement à l'est, faisant étinceler les surfaces miroitantes des fermes, des fumiers, des étangs et les vitres lointaines d'Aix-la-Chapelle.

— *Sammlung!... An die Gewehre...!*

A midi, le capitaine Kaiserkopf faisait sonner le rassemblement, et sur toute l'étendue couverte par la division, d'ana-

logues sonneries retentirent. La fourmilière se réveillait. Les lieutenants donnèrent lecture de l'ordre du jour, chacun devant sa section, après une grosse tambourinade. Puis les musiques régimentaires soufflèrent l'hymne national, on fit hurler hourra aux troupes et il y eut un salut au drapeau sur le front de chaque bataillon. Telle fut la façon émouvante et sobre dont la 7e division de réserve apprit la déclaration de guerre et s'apprêta à vaincre ou mourir pour la plus grande Allemagne.

Mais nous ne partîmes pas encore. On fit la cuisine en provisions fraîches et l'après-midi s'écoula sur notre position. Nous assistions de là à un gigantesque passage de troupes. La ligne ferrée projetait un train toutes les dix minutes et la route dont nous voyions se profiler un segment au débouché d'un pli de terrain semblait un interminable ver gris aux mouvements contractiles, se traînant sans fin à travers le paysage doré. Ce n'était plus une entrée en campagne, c'était une invasion.

Vers trois heures commencèrent à passer des trains chargés d'artillerie lourde. On y découvrait des pièces formidables, comme je n'en avais jamais vu, et dont le transport nécessitait plusieurs trucks pour chacune. Un vaste dirigeable apparut à son tour à l'orient, indistinct d'abord comme un léger flocon de nue, puis se fuselant, se précisant, à mesure qu'il avançait, prenant sa forme de poisson, d'énorme cétacé, avec son mufle en pointe, ses rainures longitudinales, son appareil caudal et ses deux nacelles ventrales. Nos acclamations suivirent longtemps sa nage dans l'azur et le sillage de son oriflamme noire, blanche et rouge. Une escadrille d'avions, semblable à un vol de rapaces, parut un peu plus tard. Leur bec rond en avant, les petites pattes à roues crispées sous le thorax, les rémiges étendues et puissantes, ils filaient à toute allure, la croix noire sous l'aile et des flammes rouges aux ailerons. Nous en comptâmes dix-sept. Ils traversèrent obliquement le ciel, faisant entendre en longs croassements la palpitation rauque de leurs moteurs. Puis ils se perdirent dans le firmament occidental.

Ce spectacle de joie et de gloire allemande, auquel nous nous attachions de tous nos yeux, fut malheureusement coupé par un épouvantable épisode qui, sous le grondement du canon de Liége, vint nous donner un premier aperçu de la guerre.

Le soleil déclinait depuis longtemps sur la Belgique, quand aux interminables trains de matériel vide qui par la voie montante refluaient sur l'Allemagne succéda un convoi à peine moins long, que remorquaient deux locomotives et qui paraissait garni de soldats bizarrement accoutrés.

— Qu'est-ce que cela ? fit Schimmel en braquant sa lorgnette sur l'étrange apparition, devenue bientôt le point de mire de nombreuses jumelles.

Par les fenêtres on découvrait, assis, debout, prostrés sur les banquettes ou suspendus dans des hamacs, des sortes de fantômes humains, qui n'avaient plus rien de militaire que la défroque grise dont les lambeaux fripés, souillés, déchiquetés battaient leurs membres. Les uns étaient en manches de chemise et la toile lacérée laissait apercevoir leur torse calfeutré de pansements ; d'autres soutenaient leurs bras dans des bandages ; d'autres avaient la tête enturbannée de linges.

— Nom de Dieu, des blessés !...

L'exclamation passait de groupe en groupe, soulevant un émoi extraordinaire. Les soldats se bousculèrent, essayant de distinguer quelque chose. Devenus soudain nerveux, les sous-officiers se regardaient en serrant les dents. On n'y voulait pas croire. Des blessés ! Déjà des blessés ! Tout un train de blessés !... Combien y en avait-il ? Cent ? deux cents ? mille peut-être ? D'où venaient-ils ? Qui les avait ainsi arrangés ?...

— Ah ! les cochons ! les chiens ! les traîtres ! les bouchers !...

Lentement le train s'engageait dans le dédale de la gare, où il parut stopper. Quelques instants après, une demi-section de notre compagnie sanitaire, mandée par signaux optiques, dévalait à grands pas le coteau. Notre bataillon était stationné sur le point le plus voisin de cette gare et mon groupe fut désigné pour aller y prendre un service d'ordre, sous le commandement du lieutenant Schimmel, et renforcer les quelques soldats du landsturm qui occupaient la station. Nous y fûmes en vingt minutes d'une marche rapide, et l'on nous répartit aux diverses issues des quais pour empêcher la population accourue d'approcher et d'interroger les blessés.

De près, c'était plus tragique encore que de loin. D'effroyables soupirs, des râles, parfois de véritables hurlements sortaient des voitures. Sommairement pansés, et après des heures déjà d'un infernal voyage, la plupart des blessés souffraient

atrocement. On en voyait de sinistrement allongés, sans mouvement, sans même un tressaillement de vie, d'autres accroupis, la tête entre les mains ou s'étreignant le ventre, d'autres tremblants de fièvre ou agités de convulsions, d'autres stoïquement dressés, drapés dans leurs guenilles, les poings serrés et la pipe aux dents. Les faces étaient terreuses et boueuses, d'autres pâles et cadavériques, d'autres vertes. Il n'y avait pas de mutilés, intransportables. Les corps étaient complets : tous les membres étaient là. Il n'y avait que des jambes cassées, des bras rompus, des chairs broyées, des yeux crevés, des muscles perforés ou déchirés. Partout des linges sanglants armoriaient de rouge les épaves guerrières ; le sang se répandait sur tout, maculant les visages et les uniformes, tachant les portières, les poignées, les banquettes, les parois, marquant des traces de doigts, dégoulinant par les interstices des planchers et arrosant de flaques le ballast. Une terrible odeur d'iodoforme et de pourriture se dégageait par bouffées, par larges ondes des wagons, empuantissant l'atmosphère et soulevant le cœur. D'épais essaims de mouches enveloppaient le train comme un charnier.

— Il y en a six cent cinquante, dit Schimmel, et un second train suivra dans une demi-heure. Ils disent qu'à Liége ça cuit dur. Von Emmich a fait donner l'assaut à deux forts par masses compactes.

— Sont-ils pris, au moins ? balbutiai-je.

— Ils le seront. En attendant, c'est une belle salade.

Rien n'avait été prévu dans cette gare de frontière où ne se trouvaient ni médecins, ni infirmiers, non plus d'ailleurs que dans le train, expédié tel quel sur Aix avec son chargement. Nos sanitaires sortirent quatre cadavres des voitures. Une dizaine de prisonniers belges, également blessés, occupaient un wagon à bestiaux, gardés par deux fusiliers, baïonnette au canon. J'examinai avec intérêt leurs uniformes bleus passementés de rouge, leurs képis à rabat, leurs molletières, la veste verte d'un carabinier, la culotte rose d'un guide. Trois étaient couchés sur de la paille souillée ; les autres, le bras en écharpe ou le crâne embandé, fumaient debout, appuyés de l'épaule ou du dos. Je me trouvais posté à hauteur de leur wagon et j'eus le loisir de les observer. Ils me parurent harassés et stupéfaits. L'un d'eux, la figure brûlée de poudre,

sans pansement, l'œil et le nez emportés, me demanda en français :

— Sommes-nous en Allemagne ?

Je ne répondis pas. Un autre dit en mauvais allemand :

— Tâchez de nous faire donner un peu à boire.

Je ne répondis pas davantage. Mais une foule hostile s'était amassée au dehors qui, par-dessus les clôtures, couvrait d'insultes les prisonniers. Des poings menaçants se tendaient; une pierre vola. J'allais intervenir, quand Schimmel qui passait, le sabre tintant sur l'asphalte, me décocha durement :

— Pas de zèle, mon petit ! Ce sont des ennemis.

Je me le tins pour dit. Un gros chef de gare, bedonnant et suant, la casquette écarlate sur un front cramoisi, longeait en courant le train, tandis qu'un officier de landsturm faisait descendre les sanitaires.

— En route !... La voie est libre... *Geschwind !... Aussteigen !...*

Des coups de sifflet stridèrent. Les essieux gémirent.

Alors, aux premières secousses du train qui s'ébranlait, un immense cri de détresse, une clameur infinie s'éleva de tous ces wagons où se disloquaient des membres, où se débridaient des plaies, où se rouvraient des blessures, où se tordaient des nerfs. Ce fut effrayant. Une sueur d'angoisse me couvrit de la tête aux pieds et je crus que j'allais m'évanouir.

Et tandis que le train hurlant s'éloignait vers Aix-la-Chapelle, un autre train tout aussi hurlant, mais de joie, venait en sens inverse, le croisait et entrait en gare. Il était bondé de soldats de l'active, jeunes, bouillonnant de vie, agitant à toutes ses fenêtres des bonnets trépidants et des casques en délire. Les wagons étaient décorés de drapeaux et de branchages. Leurs panneaux portaient des inscriptions : « *Nach Paris !...* Train de plaisir pour la France !... A bientôt au bal des Veuves à Montmartre !... *Gott mit uns !...* » Des accordéons beuglaient, des harmonicas miaulaient. On chantait *Morgenroth, Morgenroth, leuchtest mir zum frühen Tod* et *Kürassier sind lustige Brüder.* C'était la folle ivresse, la frénésie, l'hystérie, l'épilepsie.

Electrisée, la foule rugissait et trépignait d'allégresse. Les nôtres et les landsturmiens vociféraient : « Dieu vous garde, camarades !... Tapez dur !... Laissez-nous-en !... » Moi-

même, je fus pris par cette démence et, comme par une effroyable réaction au spectacle des blessés, je joignis férocement ma voix au sabbat.

Puis le train allant en guerre partit, croisant au sortir de la gare celui qui en revenait, le nouveau train de blessés. Et les mêmes scènes recommencèrent. De celui-là on tira six cadavres, qui allèrent rejoindre les quatre premiers sous une bâche. Le lendemain les landsturmiens les enfouiraient, en leur rendant les honneurs militaires.

Quand nous remontâmes à notre stationnement, tout s'organisait pour un imminent départ. Son ordre de marche dans sa poche,le major vint inspecter les compagnies. Kaiserkopf et son feldwebel procédèrent à une distribution de vivres et de munitions. Chacun s'absorba dans ses préparatifs.

A dix heures, le bruit se répandit que l'avant-garde se mettait en route. Elle se composait d'une pointe de cavalerie, d'un demi-peloton de cavalerie de tête, d'une pointe d'infanterie, d'une compagnie avancée et de trois compagnies de tête, puis d'un groupe d'artillerie, de deux bataillons d'infanterie, d'une compagnie de pionniers, de l'équipage de ponts divisionnaire et d'une colonne légère de munitions. Le tout pouvait s'échelonner sur quatre à cinq kilomètres et prit deux heures pour vider le terrain. Ils descendirent et contournèrent la colline, et nous entendîmes passer au-dessous de nous les fers de leurs chevaux, les roues de leurs caissons, les bottes de leurs fantassins. A une heure, le gros commença à s'ébranler. Ce fut d'abord un régiment d'infanterie, précédé d'un peloton de cavalerie ; puis venait le reste de l'artillerie, un régiment et demi,comportant cinquante-quatre pièces, autant de caissons, dix-huit chariots de batterie, dix-huit voitures de service, une voiture observatoire, sur près de trois kilomètres. Notre brigade partit ensuite vers trois heures ; elle était longue de quatre kilomètres, avec ses bataillons énormes et ses compagnies gonflées. Nous étions suivis de trois colonnes légères de munitions, de la compagnie d'ambulance et de cinq ou six kilomètres de trains régimentaires. La tête de cette formidable division foulait depuis longtemps le sol gras de Belgique, que la queue se détachait à peine du versant caillouteux et sapineux où nous avions reçu notre première image de la guerre.

Il me sembla que nous marchions toujours plus vers le nord, laissant sur notre gauche les lueurs qui fulguraient de Liége. On nous poussait à une forte allure, sans haltes, comme si l'on eût été pressé de libérer la route pour donner passage à de nouveaux contingents. La buée, la poussière, le temps orageux couvraient le ciel, où nulle étoile ne tentait de briller. L'aube matinale nous parut lente à venir. Nous progressions à grands pas depuis plus de trois heures et nous distinguions encore à peine ce qui se présentait autour de nous. Lorsque la lumière fut moins rare, nous nous trouvâmes dans un paysage doucement mamelonné de pâturages coupés de vergers. Aucun être vivant ne l'animait. Au loin, dans un site agreste, les ruines d'un château féodal couronnaient un roc, souvenir des guerres d'autrefois.

— Monsieur l'aspirant, regardez! me dit soudain Kasper, mon exempt, en dégageant de sa tunique un geste indicatif.

Une ferme calcinée tordait au bord de la route son squelette noirci.

Mes soldats se poussaient joyeusement du coude.

— Nous sommes en Belgique, disait l'un.

— Ç'a dû faire une belle flambée! disait l'autre.

— S'il y avait de ces pous de Belges dedans, lançait un troisième, j'espère qu'ils y sont restés!

Dix minutes plus loin, c'était un village, tout un petit village de douze à quinze maisons, complètement ravagé par le feu, noué, crispé, disloquant ses ruines sans toits, ouvrant à tous vents ses trous d'ombre et ses brèches enfumées. Des éboulis de gravats comblaient les cours et construisaient des porches loqueteux au vide des portes. Des façades se découpaient en pignons ou se crénelaient de mâchicoulis. Des poutraisons à demi consumées dessinaient d'informes arcs-boutants. Sous l'arche rompue d'un pont, un ruisseau faisait scintiller son eau pure. Le délabrement biscornu d'un moulin s'y reflétait pittoresquement. Sauf le chantonnement de l'eau et l'aboi plaintif d'un chien dans le lointain, le silence planait sur cette dévastation. Quelques arbres mangés par l'incendie dressaient sur ce qui avait été la place du village leurs troncs boursouflés et leurs branches grimaçantes. A l'un d'eux se distendaient trois pendus.

Après un court instant de stupeur causé par l'inattendu

de cette scène, la compagnie éclata en hourras. Ce village anéanti et ces trois pendus solitaires, c'était la première marque de la morsure de notre pied sur le sol ennemi, le sillon du premier coup de griffe de la puissance allemande. Strangulés dans leur corde de chanvre, les pendus, deux hommes et une femme, tiraient une langue livide et laissaient couler démesurément vers la terre belge leurs longs doigts au bout de leurs longs bras et leurs longues jambes étirées. Les jupes de la femme lui collaient aux mollets. Détachée d'un mur par nos clameurs une pierre dégringola et fit flac ! dans le ruisseau.

Alors la grosse voix de Wacht-am-Rhein se mit à entonner, bien que par extraordinaire elle ne fût pas ivre, sinon d'enthousiasme et de patriotisme :

Es braust ein Ruf wie Donnerhall,
Wie Schwertgeklirr und Wogenprall :
Zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein !
Wer will des Stromes Hüter sein?

Et toute la compagnie, joignant ses quatre cents gosiers au bourdon du sous-officier, suivit en chœur :

Lieb Vaterland, magst ruhig sein,
Lieb Vaterland, magst ruhig sein :
Fest steht und treu die Wacht am Rhein !

Le chien invisible ululait plus lamentablement dans le lointain, tandis que les pendus allongeaient leurs silhouettes patibulaires dans l'or du soleil levant.

Fest steht und treu die Wacht, die Wacht am Rhein !

Une vingtaine d'hommes, dont le sous-officier Bosch, s'étaient jetés dans les maisons et les exploraient hâtivement. On les voyait en ressortir un à un et rejoindre leurs groupes avec des mines déconfites : il n'y avait plus rien, tout avait été vidé, nettoyé. Pendant ce temps, le feldwebel Schlapps était allé flairer de plus près les pendus. Il les examinait jovialement. Arrêté sous la femme, il la fit balancer d'une claque sur les mollets et, aux grands rires de la compagnie, esquissa du bras sous ses jupes un geste obscène.

Nous quittâmes ce lieu macabre le pas plus léger, les yeux curieux d'assister à d'autres spectacles. Très allumés par ce début, nous marchions allègrement au travers d'une contrée

dévastée et qui semblait désertique. De droite et de gauche, sur les flancs des vallonnements jaunes, les meules carbonisées crayonnaient des taches noires. De distance en distance, une métairie décharnait sa carcasse, un hameau charbonnait ses décombres, une auberge pillée amoncelait ses tessons et ses fûts éventrés. Nous passâmes une voie ferrée, que réparaient hâtivement des soldats du génie faisant trimer à grands coups de bottes, de triques, de crosses et de fouets une centaine de malheureux paysans belges complètement harassés. La canonnade se poursuivait, ininterrompue, au sud-ouest.

Quelques kilomètres plus tard, des ordres coururent le long de la brigade. On nous fit quitter la route, où continuait à poudroyer l'artillerie, pour nous jeter en colonne large à travers champs. Nous foulâmes des chaumes et des jardins, nous sautâmes des fossés, nous bousculâmes des haies. Des lièvres éperdus détalaient devant nous, le cul sautillant, et des compagnies de perdrix s'enlevaient à notre approche. Les ondulations succédaient aux ondulations et nous en franchissions les vastes plissements. D'une dernière croupe, nous surgîmes à la lisière d'une plaine immense qui s'inclinait en longue dégradation vers une ligne grise légèrement scintillante. D'innombrables troupes parsemaient ou sillonnaient en tous sens cet espace soudainement déployé.

— La Meuse ! fit Schimmel, qui marchait près de mon groupe à la droite de la section. La Meuse ! prononça-t-il en tirant son épée et en désignant de sa pointe la ligne qui clignotait à l'horizon.

— La Meuse !... répétèrent des voix.

Sous le soleil ruisselant, les bataillons inondaient la plaine de leurs mouvements vermiculaires. Les uns disparaissaient dans les lointains et se roulaient avec la poussière dorée ; d'autres entremêlaient leurs reptations, se frôlaient, se joignaient, se séparaient, changeaient de forme selon leurs ordres de marche ; de longs serpentements de train ou d'artillerie, faisant progresser leurs anneaux, marquaient les routes ; une division au repos étalait un large grouillement gris ; à droite, du côté de la Hollande, dont elles paraissaient emprunter la frontière toute proche, des forces de cavalerie coulaient comme une armée de cloportes. Un énorme bruissement montait de cette inondation visqueuse, emplissant de sa verbération con-

tinue les interstices de la canonnade. Des fumées situaient, par places, des villages achevant de se consumer et l'on voyait, jusqu'au delà de la Meuse, leurs flocons noirs ou violets se suspendre dans l'atmosphère étincelante.

Un commandement au sifflet nous jeta par le flanc en colonne de compagnie. Nous disparûmes entre des blés non coupés. Quand nous en sortîmes, nous aperçûmes à peu de distance un petit tertre couronné d'une douzaine d'officiers d'état-major devant lesquels des troupes défilaient. Ils étaient groupés autour d'un cheval noir qui supportait un général de haut grade. Ce personnage attira aussitôt tous nos regards. A mesure que nous avancions, nous en discernions la taille replète, la figure pleine et dure, le nez droit sur la moustache courte, les épaules carrées sous les torsades à quatre étoiles. A sa gauche, la hampe fichée au sol, flottait un fanion carré rouge à damier noir et blanc.

— Von Kluck ! murmura Schimmel, bombant le torse et le sabre au bras.

Un tremblement sacré me parcourut. Les capitaines crièrent :

— *Zum Defilieren... Paradeschritt... Marsch !*

Nos milliers de jambes se projetèrent à angle droit, mécaniquement, d'un seul élan. On entendit le sol sonner fortement sous les coups cadencés de nos semelles.

— *Achtung !... Augen rechts !*

Toutes les têtes se tournèrent du même mouvement raide vers le cheval noir.

Et nous passâmes comme sous une lame de rasoir devant le regard d'acier du général-colonel von Kluck, tandis que le général-major von Morlach, qui s'était porté à sa droite au galop de son rouan, lui nommait respectueusement les bataillons.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Raymonde Machard : *Tu enfanteras*, Flammarion, 3.5o. — Henri Bachelin : *Le Village*, Flammarion, 3.5o. — Pierre Benoit : *L'Atlantide*, Albin Michel, 3.5o. — Léon Werth : *Clavel, soldat*, Albin Michel, 3.5o. — Alexandre Arnoux : *Le Cabaret*, A. Fayard, 3.5o. — Georges Casella : *Les deux routes*, Flammarion, 3.5o. — Charles Géniaux : *La famille Messal*, Flammarion, 3.5o. — Gaston Chérau : *Le Monstre*, Flammarion, 3.5o. — Elie Dautrin : *L'Absent*, Flammarion, 3.5o. — Jean Betheroy : *Les Voix du Forum*, Pierre Lafitte, 3.5o. — Victor Goedorp : *Le Rempart*, Renaissance du livre, 3.5o. — Gustave Guiches : *Le Tremplin*, Renaissance du livre, 3.5o. — Arthur Bernède : *Le Temps des Miracles*, Renaissance du livre, 3.5o. — Jeanne d'Urville : *Les filles de Metz*, Renaissance du livre, 3.5o. — Jeanne Regamey : *Celle qui dormait*, Sansot, 3.5o. — Louis Arraou : *Pomponius*, Plon, 3.5o — Guy de Pourtalès : *Marins d'eau douce*, Société littéraire, 3.5o. — Georgette Leblanc : *Nos chiens*, Fasquelle, s. p.

Tu enfanteras... par Raymonde Machard. C'est là le premier livre d'une femme de lettres qui a voulu écrire le roman de sa maternité ! Elles sont beaucoup, elles sont trop celles qui se mettent corps et âme en scène pour ne nous y démontrer que leurs perfections physiques, psychologiquement parlant ! Quand une femme de lettres nous déclare : j'étais là, telle chose m'advint, on peut être certain qu'aucune ligne de sa personne ne nous sera voilée, et si noir puisse nous apparaître son moral, on ne nous fera pas grâce de la blancheur, naturelle ou factice, de sa physionomie. Raymonde Machard, qui est très belle, a tenu à nous analyser la formation d'une naissance humaine, c'est-à-dire la plus terrible des déformations passagères de la femme, et elle a été jusqu'au bout de ce calvaire, de ce chemin de croix rédempteur, de cette passion... avec une passion consciente, un merveilleux souci de tout dire : « Si l'homme connaissait la femme (la vraie !) il ne lui parlerait pas d'un beau rôle à jouer, dans une comédie sinistre, il n'argumenterait pas à l'aide de statistiques, il ne la forcerait point dans sa féminité par l'instauration de la maternité officielle sous forme de privilèges, de lois, de décrets de toutes sortes, jusqu'à récompenser avec de l'argent celle qui porte en son sein l'espoir de la Patrie. Si l'homme connaissait la femme, il lui parlerait simplement d'amour...» déclare la préface de ce livre. Hélas ! Toute une génération d'écrivains, en parlant d'amour à la femme, a tellement magnifié ou perverti la créature en elle que l'on a complètement oublié de lui parler de la création ! Il fut même une époque où la poésie féminine en ses meilleures œuvres

s'enorgueillissait d'une noble stérilité. Mais la guerre a passé là-dessus et l'odeur des charniers a étouffé l'odeur des roses trop doubles où trop capiteuses.

Raymonde Machard, jeune et forte, n'a pas eu peur de la tâche ingrate qu'elle voulait accomplir. Elle a su ne rien cacher tout en glorifiant l'amour légitime, consacré par l'enfant. Qu'on ne s'y trompe pas : le roman d'une maternité de Raymonde Machard est un roman d'amour et il ne doit pas être considéré comme le héros de l'exception. Beaucoup de femmes ne séparent pas l'amour de la maternité et ne l'estiment que s'il leur offre,en même temps que les joies, toutes les charges du devoir : « Je l'aime plus qu'avant. Ma pensée s'attache à lui comme à un mystère : de son amour peut naître un autre amour. Il est devenu plus grand que l'amant, car à son geste peut s'attacher du divin... » N'est-ce pas attendrissant, cette religion émanant de l'acte le moins divin et cette sagesse tonifiant la folie ? Il y a même un peu plus : si un Dieu possible a pu s'abaisser jusqu'à tenter l'homme par le plaisir pour lui permettre de se continuer, ici la femme relève fièrement le défi et substitue la grandeur du poème à la mesquinerie de la ruse. C'est elle qui déifie la fonction animale : « Il faudrait penser à la faiblesse divine d'une femme enceinte, la prôner au degré d'un culte disparu et, surtout, ne point blesser sa pudeur — ultime survivance de son âme — en regardant son ventre comme une curiosité. » Oui, mais c'est aussi comme une laideur que les hommes, épris ou non, et les femmes jalouses ou simplement railleuses, le regardent. Tout le problème est là, malheureusement, depuis que le monde est monde : ça se voit. Je crois que la femme ne reculerait même pas devant un supplément de douleurs, s'il en était besoin, pour atténuer en quoi que ce fût le grotesque de son image durant l'état intéressant.

Le roman d'une maternité est bien écrit, dans une langue sobre, dont les vibrations passionnées s'arrêtent dès l'apparition de l'image évoquée, laissant souvent toute une psychologie en suspens, vous forçant à découvrir vous-même un monde de sensations neuves.

Peut-être le hardi et frémissant *chemin de croix* de la fin de cette œuvre est-il trop subtil et trop loin de la réalité du martyre normal pour beaucoup de femmes qui liront sa fièvreuse montée jusqu'au calvaire maternel, mais nulle mieux que moi ne peut le pardonner à l'auteur, car je le lui ai reproché avant de comprendre qu'il était, au contraire, à peine le prélude d'un plus effarant supplice, comme la prophétie de nos réelles, de nos uniques souffrances de mère, ô Raymonde Machard! Que sont les douleurs causées par la naissance d'un être en comparaison du désespoir qui peut être causé par sa mort? Sont-ils donc toujours maudits ceux qui osent avec la folle témérité de leur jeune cœur?...

Le Village par Henri Bachelin. L'auteur nous le déclare : « Ceux qui parlent du *village* ne le connaissent pas. » Il est bien certain que Bachelin, lui, parle de ce qu'il connaît et cela se sent... cela se sent comme lorsqu'on traverse, en province, une rue qui est aussi la grande route, encadrée de modestes maisons basses, et qu'on est pris à la gorge par l'odeur de la fumée des feux de bois. Chaque foyer dégage sa modeste chaleur bien naturelle. On y peine, on y entasse ses efforts quotidiens pour y arriver, sans trop se déranger de la ligne droite, au terme du pauvre voyage que les gens simples ont l'habitude de faire sur place. Les parents s'effarent de voir leur échapper les enfants qui veulent gagner plus en s'éloignant de quelques lieues, en allant à la ville, et les vieux, avares naïfs ayant comme la poule caquetant confié le nid de leurs œufs d'or au bon luron du cabaret, sont la proie du mauvais larron. Il n'y a pas d'intrigue, il n'y a pas de drame, si on admet que la violence est seule à engendrer les situations violentes ; mais quelle sagesse que celle de ces existences cachées, péniblement misérables, n'espérant, ne rêvant jamais ! Ils sont tranquillement morts à tout luxe sans être vraiment malheureux. Ils mangent plus de légumes que de viande, boivent plus d'eau que de vin et usent plus de sabots que de bottines, et, surtout, par-dessus tout, ils ne pensent pas aux nouvelles. Ils n'auront jamais l'occasion de se renouveler. Au fond ils ne connaissent ni leur malheur ni leur bonheur, et, s'ils pouvaient choisir, ilsferaient comme la petite Jeannette qui ne voulait pas même aller aux noces de ses enfants de peur de se détourner de ses poules ou de son cochon et qui mourut toute seule sans crier pour n'embêter personne. Est-ce qu'il y aura encore des villages demain, puisque Bachelin, lui qui le sait, dit que c'était ainsi hier ?... On en a déjà tant détruit dans le Nord de la France... et pour le reste du pays la destruction du modeste bas de laine ne jettera-t-elle pas l'homme du village sur les villes pour y demander la protection illusoire des gros salaires ? En tous les cas les villages sont tous plus ou moins bouleversés par l'introduction de l'étranger malveillant ou bienveillant. Les nouvelles y sont arrivées sous la forme des nouveaux habitants de guerre, protecteurs ou assaillants. Peut-être qu'un jour on ouvrira pieusement le livre de Bachelin en se sentant d'avance ému par la curiosité de revoir un *Village,* un vrai village de l'ancienne France de 1913 !

L'Atlantide, par Pierre Benoît. « Demain un jeune homme sera célèbre », nous a déclaré un journal pendant quelque temps, absolument comme il nous aurait annoncé qu'on raserait gratis ! Que voilà donc une étrange façon de prévenir la clientèle et comme c'était inutile, puisque au seul nom de Pierre Benoît tout le monde s'est écrié : Mais nous le connaissions déjà ! On le connaissait par *Kœnigsmark,* peut-être le connaissait-on mal. *L'Atlantide* est seule-

ment son premier roman de son genre d'aventure et il promet. Il convient de savoir un peu de grec pour le lire et d'oublier toute la géographie de son enfance. Sans s'occuper trop de Platon, il faut aussi songer qu'il y a des barbares dans toutes les nations les plus civilisées et des civilisés dans les contrées les plus barbares. Ces officiers qui se tuent pour les beaux yeux d'Antinéa, ces explorateurs rangés en cercle funèbre de statues d'orichalque autour d'une nouvelle Cléopâtre sont des aventuriers que le beau rêve arrête pour l'éternité dans leur course aux gloires banales et aux honneurs traditionnels. En cela voici un roman parfaitement bon à mettre dans toutes les mains. Il vaut mieux traverser un désert pour arriver à l'amour que pour y porter le fer et la flamme chez les pauvres diables de sauvages. L'histoire de l'Hetman de Jitomir est une jolie satire à méditer et la figure du guerrier chrétien qui préfère son ami à l'amour et donne à boire au petit âne pelé en se privant d'eau lui-même est une belle figure. Que j'aime aussi la pauvre mangouste fidèle suivant de son trot menu le lourd vaisseau du désert, sous le soleil implacable, qui doit tuer sa jeune maîtresse. Maintenant Pierre Benoît nous doit de nous faire lire : le fils de l'*Atlantide*, car je suppose que le capitaine Saint-Avit a dû laisser là-bas un souvenir bien vivant de sa folle escapade. Tous ses lecteurs lui demandent la suite au prochain numéro : Demain un jeune homme sera célèbre ? Qui ? Mais le fils d'Antinea !...

Clavel, soldat, par Léon Werth. Gros volume, très gros volume sur la guerre vue par le petit bout de la lorgnette. Et quel homme, quel simple soldat peut se vanter de l'avoir jamais vue dans son ensemble ? Je crois même que les chefs... Mais ceci ne nous regarde point. Clavel part avec des illusions et des idées socialistes. Il est incorporé comme on serait enlisé dans cet océan de boue. Il attend. Il n'espère pas. Il ne voit que l'aventure quotidienne de la soupe froide et de la mort chaude. On ne sait pas où on est, mais on est mal et ça dure... ça dure... sur la dure avec des refrains, des scies, des souffrances qui vont de l'ampoule au talon jusqu'à la blessure putride. Quant à l'ennemi, on le voit où il n'est pas et on le rencontre souvent sans le vouloir ni le voir. Ça n'empêche pas du tout Clavel de demeurer un très bon soldat. Il est tout de même celui qui nous a sauvé et, malgré ses idées fixes de révoltes contre la fatalité, nous lui devons la grande gloire... de ne pas être devenus allemands. A lui, revenu, de nous sauver des politiques bien modernes et des politiciens qui remangeront de la chair humaine à l'occasion des guerres civiles, pas plus drôles que les autres. J'ai confiance dans l'auteur, quoi qu'il puisse dire... parce qu'il écrit bien.

Le Cabaret, par Alexandre Arnoux. Ce cabaret, rendez-vous de la plus noble compagnie où tous les poilus de tous les poils et de

toutes les armes expriment leur opinion dans un langage imagé, fait songer à la tour de Babel. Merveilleux jeu de patience où un écrivain, doué de la plus grande souplesse d'écriture, a réussi à adapter tous les genres de descriptions aux multiples contours du colosse de la guerre, où on y rencontre toutes les aventures de la vie en face de la suprême aventure de la mort. Chacun se raconte et cela fait un petit craquement d'adaptation à la situation générale qui serait peut-être l'effondrement d'un monde sans le cran, l'arête du caractère de chacun. L'artillerie y domine par la solidité de ses arguments en coup de poings, mais chaque fantassin apporte sa malicieuse fantaisie, tandis que les chasseurs font les acrobates. Les troupes de couleur y mettent leur fatalisme oriental et les pépères leurs sagesses de bœufs aux labours. Le cabaret, ce serait vraiment la France de l'avant... jusqu'au jour où tout le pays ne sera plus qu'un immense lieu de plaisir, une tour de Babel et de beuveries, tellement les gens de tous les autres mondes nous voudront voir, et nous... boirons comme l'eau qu'on appelle de vie et qui tue le mieux.

Les Deux Routes, par Georges Casella. Un fils de bonne famille, dont le père, un banquier, se suicide, a été élevé dans la montagne par le guide Joseph Mouttet. Il fit de l'alpinisme pour sa santé. Il en fera maintenant pour gagner sa vie quotidienne. Revenu de Paris écœuré par les conditions étroites d'une existence sans air et sans affection, Jacques Drivert lui préfère la perpétuelle aventure des sommets, de l'altitude suprême. Guide et porteur, il traîne la caravane, l'écheveau humain tressé de cordes et de piolet. C'est pour l'auteur, qui connaît bien les parages du Mont Blanc, l'occasion de nous faire de beaux tableaux de l'aurore sur les glaciers ou du soleil couchant dans les roches masquant des abîmes. La vie parisienne réapparaît en la personne d'une voyageuse, coquette, la femme adultère des salons de là-bas, qui s'éprend du jeune dompteur des neiges éternelles. Une courte idylle, puis la mort du guide Pierre Mouttet vient mettre fin au mauvais rêve pour indiquer à Jacques Drivert le sentier de son véritable devoir durant que les cloches de Chamonix sonnent le tocsin à la veille de la guerre. Roman où il y a de l'air, de beaux points de vues, où la montagne suffirait d'ailleurs à remplacer par ses multiples aspects toute espèce d'intrigues.

La Famille Messal, par Charles Géniaux. Curieuse psychologie d'un grand chirurgien qui est fou, mais que celui qui l'étudie ne veut pas croire fou, malgré toutes les apparences. La femme, les enfants et surtout une jeune fille presque hypnotisée par la gloire de son père sont les tristes victimes des manies féroces de cet homme, mais ne veulent pas consentir à l'avouer. On a quitté Paris, et on est venu s'enterrer dans cette ville du Midi pour fuir la perspicacité des grands collègues du héros, une sombre figure de brute géniale qu'on

aurait certainement enfermée avec fracas et tout le scandale usité en pareille matière. La famille Messal s'enferme, elle, pour lui laisser un semblant de liberté. Dans cette province calme, sans journaliste aux écoutes, il ne sera qu'un original parmi des humbles. Le grand chirurgien, en voulant sauver un enfant, succombe à une piqûre anatomique et on est enfin débarrassé de ce terrible maître. Le livre est intéressant et le mystère l'enveloppe jusqu'à la fin, mais on serait en droit de s'étonner de l'aveuglement du voyeur d'en face qui n'arrive pas à admettre la folie dès les premières scènes dont il est le témoin indiscret. Il y a tout de même une différence entre un génie malade et un génie bien portant.

Le Monstre, par Gaston Chérau. Il s'agit de l'histoire d'un enfant dont le père est aussi celui de sa fille et qui finit par faire un fils à sa mère. C'est un drame noir dans la manière naturaliste qui n'a peut-être bien qu'une excuse, c'est d'être arrivé. Je préfère la *Prison de verre* du même auteur. *Le Monstre* a déjà paru en édition de luxe à 300 exemplaires chez Stock.

L'Absent, par Elie Dautrin. Marville est un homme ordinaire, inquiet et peu vivant. Il a une femme qui le supporte sans l'aimer beaucoup. Elle a plutôt pitié de lui. La guerre arrive et surprend le mari pendant qu'elle déniaise la femme. A chaque permission elle se montre adroite, débrouillarde, changée, embellie par l'activité, la nouvelle dignité qui lui incombe de demeurer seule chef de famille. Un Américain entre chez elle, séduit d'abord l'enfant, le petit Toinet qui voit dans cet homme fort, simple et aimant à jouer avec les petits un camarade très capable de remplacer ce père taciturne, d'ailleurs toujours absent. Et peu à peu la mère oublie à son tour, sa pitié s'efface devant le sentiment envahisseur. La passion lui fait tout oublier, et quand le mari permissionnaire revient à l'improviste, au lieu de faire la vilaine scène du jaloux, il se retire sur la pointe du pied pour s'effacer dans la guerre, aller retrouver sa tranchée où le tombeau est tout creusé pour lui. Ce n'est pas une histoire gaie, mais elle a sa philosophie très particulière et apprend au Français que mourir n'est peut-être pas le plus nécessaire, au moins de la part d'un allié.

Les Voix du forum, par Jean Bertheroy. Ce roman, très *Revue des Deux-Mondes*, est d'une belle tenue patriotique pour notre sœur latine. Une noble Romaine a épousé un comte autrichien, et son fils, qui a les deux âmes de ses parents, est très malheureux. Christina, sa mère, aime un glorieux tribun, Remigio, qu'elle voudrait épouser ; mais les *voix du forum*, c'est-à-dire les cris de sa conscience de grande latine, lui conseillent d'attendre, parce qu'elle n'est pas certaine ni de son bonheur, ni de faire celui des autres... et arrive *la 23e heure!* Dans ce conflit, son fils va sombrer. Il est déjà

plus que sûr qu'ils seront, ces deux amants, des deux côtés de la barricade et voilà que le fils, le disciple, se tue pour ne pas être forcé de tuer, d'un côté ou de l'autre. Alda, la pauvre fiancée, pleure; la mère est à jamais inconsolable et Remigio, le tribun, se réveille de son rêve d'amour. Il n'est plus assez jeune pour forcer la main qu'on lui refuse pour cette pudeur de la douleur que beaucoup de femmes comme il faut ne savent pas vaincre. Ce livre est triste, mais bien amplement drapé comme une statue de l'école sévère.

Le Rempart, par Victor Goedorp. Un étrange cas d'oubli causé par une blessure morale au cerveau. En apprenant la mort de son fils, le docteur Charlet subit un tel choc, qu'il ne perçoit même plus sa douleur. La vision de son malheur s'efface et il continue à vivre dans la guerre en ne se souvenant plus qu'il fut sa victime en la personne de son enfant. Son amnésie est tenue secrète par une femme qui le surveille et lui sert de *rempart* contre la malignité de ses ennemis intimes. Elle le fait envoyer en mission au loin et quand il revient, il se trouve guéri, réveillé de ce long sommeil de l'intelligence, sans dommage pour elle-même, car la blessure s'est fermée peu à peu dans ce naturel anesthésiant.

Le Tremplin, par Gustave Guiches. Fraizal est un gamin révolutionnaire qui a l'instinct de tirer parti de tous les mauvais cas dans lesquels se mettent ses voisins. Il plaide facilement le faux pour ne pas s'occuper beaucoup de la vérité, et, d'abord trahi par une petite femme sans importance, il se sert d'une grande aventurière, la légitime épouse d'un banquier, pour établir solidement sa fortune. Fraizal est le modèle des politiciens débrouillards dont la bonne république française est encombrée. La guerre, cette effroyable purgation, n'a pas encore éliminé ce genre d'humeurs malignes et ce roman d'avant-guerre est encore, plus que jamais, d'actualité ! La politique étant encore plus que jamais *la tueuse*.

Le Temps des Miracles, par Arthur Bernède. Un tribun pacifiste qui perd ses deux fils à la guerre devient un farouche nationaliste et un vieux général, extrêmement culotte de peau, comprend sur la fin de sa vie qu'il n'est pas toujours sain de faire jouer les enfants aux soldats de plomb.

Filles de Metz, par Jeanne d'Urville. De jolis tableaux des bords de la Moselle et de la Seille, de jolis coins de vieille ville et l'histoire de toute la noblesse de cet avant-poste français qui fut toujours au plus fort de la bataille. Une fille qui s'énamoure d'un beau mâle allemand est avertie à temps de sa possible déchéance. Mais le bon sens reprend ses droits, la raison douche l'amour et finit par calmer les ardeurs de l'instinct. Il y a de somptueux décors d'anciennes maisons provinciales qui font plaisir à revoir... après quarante-cinq années d'exil.

Celle qui dormait, par Jeanne Régamey. C'est une histoire de petite fille alsacienne, Violette, élevée par de bonnes grand'mères prudentes qui ont soin d'éloigner les loups de leur bergerie. Tout ce monde paisible vit à l'ombre de la domination prussienne en se souvenant sans trop se révolter, mais en gardant jalousement ses traditions et ses légendes, si bien que lorsqu'on éveillera *celle qui dormait* on la trouvera toute pareille à une fille de France, sans même trop de poussière sur son beau nœud de ruban.

Pomponius, par Louis Arraou. Noblesse du temps de Don Quichotte, ce dernier chevalier se bat contre un taureau pour affirmer son mépris des coutumes barbares de son pays et remplace un vieux cheval, seule chevalerie que l'on puisse applaudir aujourd'hui. A la guerre, ce rude jouteur sauve une infirmière, accrochée à la portière d'un train en marche, devient à la fois mécanicien, chauffeur et infirmier, puis il meurt, victime d'un auto-taxi qui le bouscule dans une rue de Paris durant qu'il rêvait à la lune. Quelques galéjades un peu poussées font de ce roman une aimable satire des mœurs méridionales.

Marins d'eau douce, par Guy de Pourtalès. Lumineuse vision du lac de Genève sur lequel navigue le jeune héritier de la vieille maison située en face des montagnes bleues de la Savoie. La barque, l'*Ibis*, est un paisible bateau où l'on part surtout pour le pays des rêves de vacances. Si on ne va pas loin, on est toujours sûr de la bonne aventure avec de très bons compagnons. Ces récits d'une adolescence enchantée sont pleins de paisibles grâces et sentent la très bonne qualité d'un futur caractère d'homme.

Nos chiens, par Georgette Leblanc. Cet album illustré par l'auteur est le délicieux miroir d'une conscience de maîtresse de maison qui ne veut rien oublier des intimes ayant charmé son repos et le confort de sa vie. Elle a aimé celui qui la repêche du fond d'un étang, celui qui sauta pour elle ou fit le beau, le voleur, l'écornifleur, le chien passant, le chien qui reste, celui qui pille et celui qui rapporte. Cela est écrit d'une plume à la fois légère et spirituellement philosophique, indiquant une fois de plus que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est encore le chien. Mais ce qui plaît à ma philosophie personnelle, c'est que Mme Georgette Leblanc, dessinateur aussi remarquable que judicieux écrivain, puisse avoir tracé le portrait de son mari dans la tête du Golaud ornant la couverture de son livre. Il est frappant !

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio. — On me demande des nouvelles de Pierre Séveral. Il a eu la grippe.

La grippe espagnole ?

Je le crois, car il s'est trouvé fort malade. D'ailleurs, il est très indifférent sur cette question. Espagnole, ou serbe, ou napolitaine, ou japonaise, ou monégasque, peu lui importe ; peut-être l'une ou l'autre de ces nationalités ; peut-être toutes à la fois :

— La Grippe des Nations !

— Hum ! fis-je.

— Pourquoi : Hum !

— C'est que vous avez un air... Vous dites ça comme vous diriez la Société des Nations...

— Mais non ! je vous assure.

— Si fait !

— Les nations veulent tout mettre en commun : pour mieux se soigner (comme, par ailleurs, pour mieux se défendre), elles peuvent bien y mettre aussi la grippe. Ne m'en prêtez pas plus long que je n'en ai dit.

— Ce n'est pas moi, c'est votre air qui en dit plus long.

Il se mit à rire :

— Que voulez-vous ! Certaines pensées que l'on a habituellement finissent, peut-être, par avoir leur masque physiognomonique. Je ne vous le cacherai donc point : une des douceurs de ma convalescence est... l'intérêt avec lequel je suis les premiers avatars d'une Entité en mal d'incarnation.

— Autrement dit, la fondation d'une Société des Nations.

— On a dit aussi une Ligue des Nations. Mais il faut distinguer. Des Ligues de Nations, cela se trouve à tous les carrefours de l'Histoire : Ligue Achéenne, Ligue d'Augsbourg, Ligue Grise, Ligue lombarde, etc., etc... Bien que cette fois-ci le carrefour soit grand comme le monde, une *Ligue* des Nations comporte un caractère défini, pratique. Tandis qu'une *Société* des Nations...

— Ce n'est donc pas la même chose ?

— Qu'il s'en faut ! Une Ligue a un objet bien déterminé, et vous n'avez qu'à jeter les yeux sur celle qui s'est formée, en fait, par la force des choses, durant cette guerre. Que cette Ligue, la Guerre étant finie, cherche maintenant à rester permanente, malgré les difficultés de l'entreprise, rien de mieux, l'Histoire est encore là avec ses exemples. On reste dans la politique, dans l'expérience. On en sort, pour se jeter dans des perspectives composées du plus vague éther, quand, cette Ligue, on veut en faire une « Société » de Nations. Une *Société*, comprenez bien : une civilisation, la civilisation. L'ambition est grande.

— Vous croyez ?

— Oui, car le principe de la civilisation, c'est autre chose que celui d'une Ligue, — du moins à la façon extra-anthropologique

dont nos idéalistes l'entendent. Voyez Léger-Berceur danser ses saltarelles les plus envolées devant l'Arche d'Alliance où s'abrite ce sublime principe que nul n'a jamais vu. Hein ? le « Contrat » ? Oui, vous pouvez vous fouiller ! Et pourtant, voici qu'on veut l'étendre, ce « Contrat », bien au delà de tout ce qu'on a pu jamais rêver. Ah ! il ne fallait pas moins que cette Guerre pour engendrer, par l'excès de ses maux, l'excès de tels rêves !

— Wilson...

— Je vénère en Wilson l'homme qui a pu imposer l'Armistice ; qui a sauvé des milliers et des milliers d'êtres ; l'homme qui a procuré le plus éclatant soulagement aux consciences scandalisées, insultées par le cannibalisme des profiteurs, des embusqués, des immunisés de tout ordre, trouvant que ça n'avait pas assez duré...

— Et les Quatorze Articles ?

—... Quant aux Quatorze Articles, s'ils ont fourni plus ou moins (et plutôt moins que plus) une base doctrinale aux conditions de la Paix, là paraît s'achever leur rôle. Je doute que leur vertu puisse aller jusqu'à engendrer une Société des Nations, ce qui peut s'appeler une Société des Nations ; j'ai grand'peur que, comme code de la Société des Nations, très différente de l'idéal rêvé, qui se fondera en fait (s'il doit s'en fonder aucune), ce Décalogue ne devienne vite une pure chose de style. Wilson est un juriste et un Américain. Il s'exagère, d'une part, le pouvoir du point de vue juridique ; d'autre part, il doit avoir une conception un peu abstraite de l'histoire européenne (autant qu'il l'ait étudiée), et surtout des possibilités politiques actuellement permises à l'Europe. Car l'Europe, ne l'oublions point, n'est pas un quadrillé géométrique d'Etats, comme l'Amérique ; mais un jeu de patience très patiemment chantourné, — patiemment, oh ! oui : *pati*, souffrir, — un puzzle inégalement découpé morceau par morceau le long des siècles... A un autre égard, nous tombions d'accord entre nous, un jour, de ceci que la croyance à la possibilité d'une Société des Nations était, au fond, une croyance *religieuse*. Cela serait très bien, l'instinct religieux étant une chose réelle, une propriété vive de l'âme humaine. Mais cette nouvelle religion, avec ses canons, qui seront des règles juridiques, va-t-elle se fonder comme cela, tout de go, sur décret, conformément à un formulaire arrêté une fois pour toutes ? La religion chrétienne, lorsqu'enfin elle en vint à se trouver fondée, était déjà frémissante de trois siècles de vie obscure. Les religions sont des créations naturelles, patientes, avec leurs racines au cœur immémorial des humbles. Elles ne se fabriquent pas sur commande, par décision subite et théorique. Elles ne sont pas un objet que l'on manufacture à volonté. — D'autre part, je ne nierai point les mérites pratiques du plan Wilson. Cependant,

où sont les moyens, les sanctions ? Je les cherche. Précisément : les religions naissent *désarmées* sous le rapport humain, me dira-t-on. Mais alors si l'évangile wilsonien aussi est *désarmé* à la façon d'une vraie religion, raison de plus pour qu'il ne puisse pas entrer en pratique sur commande : il sera révélé autrement qu'on ne l'imagine, et pas aussi facilement qu'on ne l'imagine ; dans les ténèbres pleines de lointaines étoiles palpitantes, et non sous la factice clarté rationaliste.

— Quant à cette Société des Nations que nous pouvons avoir séance tenante, « sur commande » ?

— Oh ! celle-là, elle sera tout simplement la « Ligue » dont je parlais tout à l'heure... Et..., en un certain sens, une telle Société des Nations peut d'autant plus se faire sur commande, que, — tout en étant très factice, très peu digne de foi quant aux prétentions idéalistes, — elle est, par ailleurs, un produit, une suite véritable de ce qui s'est passé. Oui, elle est dans les possibilités, elle est dans l'ordre... Oui, en un certain sens...

Ici, l'historien Pierre Séveral réfléchit un moment et reprit :

— Savez-vous, Anastase ? Il y a un nom, dans toute cette guerre, qui m'a suggéré certaines songeries : Nieuport.

— Nieuport ???

— Oui, et voici pourquoi. A Nieuport, en 1600, se livra la bataille où le stathouder Maurice de Nassau défit l'Archiduc Albert, souverain des Pays-Bas espagnols. De Maurice de Nassau à Cromwell, de Cromwell à Guillaume d'Orange, et de là jusqu'au XVIIIe siècle (où, même, la politique étrangère de Choiseul, le fameux renversement des Alliances, qui fit de la catholique Autriche notre alliée, se présente, en partie, comme une conséquence des événements du XVIIe siècle), la lutte du Protestantisme et du Catholicisme fut au fond des guerres qui se poursuivirent en Europe. La bataille de Nieuport, en 1600, exprima cette situation. Et à Nieuport, maintenant, je voyais, dans une autre grande querelle, s'entrechoquer d'autres hommes ; et je me demandais ce qu'elle signifiait, cette nouvelle bataille de Nieuport ; et je cherchais à charger d'autres idées ce nom évocateur de « Nieuport »...

— Et que vous a-t-il dit, alors, ce nom doublement historique de Nieuport ?

— ... C'est, du moins, cette *réitération*, à trois siècles de distance, dans un même lieu, d'une bataille, épisode, aujourd'hui comme alors, d'une convulsion générale du monde, c'est, du moins, disais-je, une bonne occasion de songer. Et l'on songe. On songe à cette grande convulsion du monde d'alors ; et puis à cette grande convulsion du monde d'aujourd'hui. Il s'agissait, autrefois, des destinées respectives du principe catholique et du principe protestant. Maintenant,

après les développements, les confusions et les contradictions arrivées depuis, de quoi s'agit-il, en somme ?

— Du triomphe du « Droit ».

— C'est-à-dire de la Force. Et nous fondons une Ligue, ce qu'ils appellent une Société des Nations. Cette Ligue est, sera, une chose telle quelle ; elle sera, ni plus ni moins, ce que comporteront qu'elle soit les conditions, les nécessités, les duretés et les pauvretés de cette heure. C'est l'heure du vainqueur. Le vainqueur a ses besoins, en supposant qu'il soit exempt d'ambition, d'appétits (et il serait par trop suave de le supposer). C'est l'heure du vainqueur ; la *même* heure de toute éternité. Ce serait une grande fadaise et une grande fatuité de nous imaginer que nous avons, aujourd'hui, une heure pour notre usage spécial de « libéraux », d'hommes « éclairés » (fût-ce au radium) ; que l'heure victorieuse d'aujourd'hui, à qui nous voulons prêter des sons angéliques, diffère de tous les tocsins de l'Histoire ! Moi ? mais je l'entends toujours sonner la même, l'heure du vainqueur, depuis que la première hache de silex a brisé la nuque au premier vaincu ! Le meurtre est la loi du monde. Cette Ligue sera donc uniquement ce que la feront les circonstances, les nécessités, c'est-à-dire, sous son decorum d'idéologies, une chose nullement séraphique. Et si elle fait l'ange, elle fera, — non point la bête, oh ! non, on n'y sera nullement bête, — mais l'hypocrite.

— Ah ! vous, vous poussez loin le soin de n'être pas jobard...

— Non : je sais les choses, j'ai vécu, voilà tout... Mais j'avais à dire surtout que les Forces, — comprises sous la catégorie du « Droit », — aujourd'hui manifestées et consacrées par la victoire,... oui, j'avais à dire que ces Forces ne sont point la somme totale, absolue, inaugmentable des Forces de ce monde, des Forces dont se forme la tendance générale du monde. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres, — et qui, celles-là, ne sont point entrées en ligne de compte, sont demeurées muettes.

— Lesquelles ?

— Mais, les Peuples, donc !

— Ah !

— ... Et pourtant, leur position dans le règlement des conflits universels n'est plus aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois.

— Oui, on ne peut plus disposer d'eux comme d'un bétail.

— Il ne s'agit pas, ô Anastase, de ce vieux cliché... A moins qu'il ne s'en agisse que trop. A moins qu'il ne se renouvelle sous d'autres formes, beaucoup plus offensantes et plus tristes... Voyez l'état du monde, de la civilisation. Le Machinisme, qui est — hélas ! hélas ! — le seul Fait advenu dans le genre humain depuis Jésus-Christ, a, du moins, développé l'importance sociale du peuple, ce qui est aussi une manière de résultat chrétien. L'importance sociale du peuple : le

fait à considérer dans la guerre et à l'issue de la guerre, ce n'est pas la Société des Nations (l'idéologique, celle qu'on veut édifier dans les nuages), c'est la situation des Peuples. C'est la fonction des Peuples dans les questions de Guerre et de Paix. Et de Paix. Je crois que, dans tout le monde civilisé, ou soi-disant tel, ces questions, pendant les capitales dernières années, se sont posées de telle manière, et ont été envisagées de telle sorte, qu'elles ont été obscurcies et méconnues au moment le moins fait pour qu'elles le fussent. L'immense crise russe, désormais acquise à l'Histoire, cette crise profonde, d'un aspect sans précédent, ne fait qu'annoncer, d'une manière qu'on n'avait jamais vue, cette méconnaissance. On a beau injurier les Soviets, les Bolchéviks : rien ne pourra empêcher que leur révolution n'ait signalé, avec une clarté et une indiscrétion qui ne laissent rien à désirer, certaines « questions naturelles », à savoir, que la Guerre et la Paix sont, après tout, des choses dans lesquelles l'espèce humaine a voix consultative et délibérative; l'espèce humaine, en sa masse et en son instinct, et en sa direction profonde, elle qui sait son *bien* mieux que ne le savent de MAUVAIS BERGERS! Les relations des bourgeoisies et des prolétariats se sont, du fait de la guerre, éclairées d'une lumière nouvelle. Cependant la question de la Paix ne paraît pas avoir bénéficié de cette lumière nouvelle, bien que M. Wilson ait rappelé au souvenir des Gouvernements l'existence des Peuples. Comment cela est-il arrivé, cette confiscation de la lumière? De bien des façons. Je songe seulement à l'instrument de domination polititique, à l'association d'intérêts, au contrat d'assurance mutuelle, conclu pour l'usage exclusif de certaines castes sociales, que doit être, par la force des choses, cette Ligue, très spéciale d'effet, fondée sous l'appellation métaphysique de « Société des Nations »...

Et comme si le geste, que je fis à ce moment, d'atteindre mon chapeau pour prendre congé, eût brusquement incité mon ami à dévoiler le fond de sa pensée, il me dit à brûle-pourpoint :

— La Société des Nations est un démarcage bourgeois de l'Internationale.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Dr Héricourt : *Les Maladies des sociétés*, Flammarion, 3 fr. 50. — Joseph Barthélemy : *Le Problème de la compétence dans la démocratie*, Alcan, 6 fr. — Edmond Villey : *Les Vices de la Constitution française*, Plon, 3 fr. — M. A. Féraud : *La Femme devant les urnes*, Perrin, 3 fr. — Memento.

Les Maladies des Sociétés qu'étudie le Dr Héricourt ne sont pas des troubles politiques ou sociaux, ce sont de vraies maladies, celles qui « menacent les peuples dans leur qualité et leur quantité et peuvent ainsi compromettre l'avenir des sociétés », c'est-à-dire

la tuberculose, la syphilis, l'alcoolisme et la stérilité. Mais en réalité toute maladie est sociale, ne serait-ce qu'en ceci que les sociétés peuvent se défendre contre elle par des mesures de prophylaxie ou de thérapeutique, et la lutte contre la maladie devrait donc être au premier rang des préoccupations de nos gouvernants (hélas, pas à la veille des élections !) La maladie est plus terrible encore que la guerre; celle-ci, avec son million et demi de cadavres, n'a fait pour nous Français que mille victimes par jour en moyenne ; or, les simples maladies normales en font davantage, près du double, puisque très rares ici-bas sont ceux qui s'éteignent sans cause morbide ; qui sait si la récente épidémie de grippe, à elle seule, n'a pas causé plus de deuils que la grande bataille de quatre mois qui a fini par jeter bas la Bête? Or, parmi ces maladies, celles qu'étudie le docteur Héricourt et qui sont vraiment sociales, puisqu'elles se propagent par la négligence et l'inconduite et pourraient être réduites presque à rien par la sagesse et la prudence, sont parmi les plus nocives : la tuberculose a causé environ 85.000 morts en 1913, et la syphilis semble de plus en plus avoir à son actif une foule de maladies, qui, à première vue, lui paraissent étrangères, y compris la tuberculose elle-même que beaucoup de médecins rattachent à l'hérédo-syphilis, ce qui fait que certains la considèrent comme la principale, peut-être l'unique maladie de l'espèce humaine. Mais ce qui est relativement consolant, c'est que la lutte contre toutes ces maladies peut être scientifiquement organisée (il est d'ailleurs désolant qu'elle ne le soit pas). Contre la syphilis, notamment, qui, depuis la guerre, a pris une extension si désastreuse, on peut agir : persuasion par la crainte en apprenant, dès le collège, dès l'école, à tous les garçons, à toutes les filles le danger qu'ils courent et les moyens d'y obvier, persuasion par l'intérêt en érigeant en délit pénal la contamination intersexuelle, et peut-être (j'ajoute ici à ce que demande l'auteur) en incitant par des primes ou des encouragements divers le malade à se faire soigner, mesures qui permettraient de supprimer la prostitution obligatoire en maisons closes, dont on a vraiment raison de se scandaliser. Contre la tuberculose, il faudrait organiser la lutte contre le taudis, contre la malpropreté publique et privée, rendre obligatoire la déclaration de la maladie, réaliser l'isolement des contagieux, établir des sanatoriums et des dispensaires, tout un ensemble de mesures qui demanderait beaucoup de travail, de zèle et d'argent, mais qui serait certainement efficace. Contre l'alcoolisme (qui n'est pas d'ailleurs, comme on le dit, une cause de tuberculose, peut-être au contraire) il faudrait réglementer les essences, interdire les liqueurs nuisibles sans défendre les bonnes, favoriser les boissons hygiéniques, supprimer le privilège des bouilleurs de cru, diminuer et surveiller les débits de boissons. Contre la stérilité, enfin, qui n'est pas précisément une

maladie, quand elle est volontaire, mais qui est plus dangereuse pour une nation que toutes les maladies, il faudrait organiser la lutte contre les maladies vénériennes, contre les avortements, et le bon combat en faveur des familles nombreuses, toutes questions dont j'ai souvent parlé ici. Toutes ces mesures diverses pourraient avoir raison du multiple fléau. Si la société mettait à lutter contre lui l'âpreté opiniâtre que déploient, par exemple, les partis politiques pour s'assurer la victoire électorale, la longévité augmenterait de moitié, et la vieille chère France ne serait pas menacée, en dépit de son récent et merveilleux héroïsme, de descendre d'ici quelques années au niveau démographique de la Hollande et du Danemark. Mais quand donc nos sénateurs et nos députés seront-ils conduits avant tout par la préoccupation du bien patriotique et humanitaire?

§

Question délicate que **Le Problème de la compétence dans la démocratie** que traite M. Joseph Barthélemy. C'est un article de foi pour les autoritaires d'extrême droite, comme d'ailleurs pour les libertaires d'extrême gauche, que rien de bon ne peut venir de la démocratie, ni de l'élection, son procédé de sélection politique : le règne des élus est forcément le règne des incompétents, auquel il faut substituer celui des techniciens compétents, soit les ouvriers dans la thèse syndicaliste, soit les agents du gouvernement dans la thèse autoritaire. Et tout n'est pas faux, certes, dans cette vue, et les libéraux eux-mêmes ont souvent blâmé *le Culte de l'incompétence*, comme disait le sage Faguet. Seulement il ne faut pas tomber dans ce que j'ai à mon tour appelé le *Fétichisme de la compétence*. Rendons d'abord cette justice à l'Election politique qu'elle ne s'est jamais avisée de vouloir tout envahir et de faire recruter au scrutin les ingénieurs, les artistes et les généraux, tandis que la Compétence technique n'hésite pas à vouloir s'annexer tous les postes gouvernementaux. Sans doute le gouvernement en ce cas ne serait pas absurde, mais ce ne serait pas un gouvernement libre, et la question est de savoir s'il faut faire fi de cette liberté. Toute médaille a son revers, et le revers de la liberté, c'est la non technicité des grands chefs, comme le revers de la compétence, c'est la disparition de la liberté. Or la liberté est un bien si précieux qu'il faut se résigner à quelques inconvénients pour ne pas la perdre. On peut encore dire que la compétence n'est pas aussi absente qu'il semble des personnels représentatifs ; ce n'est pas, sans doute, une compétence très technique comme celle du militaire, du juriste ou de l'industriel, mais c'est une compétence précise néanmoins, celle de l'homme d'Etat, laquelle ne consiste pas seulement en habileté oratoire et rouerie parlementaire, comme chez les simples politiciens, mais implique une vue élevée et synthétique des questions, dont les techni-

ciens sont souvent peu capables. Aussi faut-il pour tous ces motifs conclure en faveur de la liberté, de la démocratie et de l'élection contre tous les pédantismes révolutionnaires ou réactionnaires, et alors s'efforcer de rendre cette libre démocratie aussi techniquement compétente que possible, d'abord par l'éducation civique de la nation et ensuite par la constitution de personnels spécialisés aussi parfaits que possible, mais loyalement subordonnés au personnel politique élu. C'est cette double amélioration que M. Barthélemy étudie en des pages aussi sages que savantes. Tour à tour il précise ce que doit être la compétence des simples citoyens, celle des législateurs, celle des ministres, celle des fonctionnaires ; et sur ce dernier point on pourrait peut-être lui reprocher d'admettre trop facilement d'avance cette compétence ; le nombre des techniciens médiocres est malheureusement trop grand dans les administrations, mais ce problème de l'incompétence des compétents demanderait à lui seul un autre volume et celui-ci était déjà assez copieux et substantiel ; il ne visait d'ailleurs qu'à préciser les rapports du technique et du politique, et ce but l'auteur l'a parfaitement atteint : cela suffit.

§

Innombrables sont les ouvrages qui se préoccupent de la Révision de la Constitution, ce vieux serpent de mer, qui, au temps de ma jeunesse, faisait bouillonner chaque jour les gazettes ; nous avions perdu l'habitude d'en entendre parler, mais la nécessité de réorganiser la France après cette terrible crise le fait reparaître à la surface des eaux politiques. Et de tous ces ouvrages on ne peut pas parler en détail, d'autant qu'ils se répètent tous un peu, mais du moins faut-il mettre à part ceux qui, par le docte agrément de la forme ou par le haut mérite de l'auteur méritent une attention particulière, tel le petit, mais substantiel livre de M. Edmond Villey : **Les Vices de la Constitution française**. M. Edm. Villey, comme on le sait est membre de l'Institut et doyen de faculté de droit ; il est donc tout à fait autorisé pour parler de l'organisation de nos pouvoirs publics. Et ce qu'il en dit est d'une sagesse parfaite. Profondément libéral, il s'oppose à tout pouvoir absolu, même celui qui émanerait du corps électoral et, profondément traditionnaliste dans le bon sens du mot, il se refuse à une servile imitation de la constitution américaine que les Lysis et les Probus voudraient nous imposer. Les réformes qu'il demande sont le plus souvent des améliorations que tout le monde devrait approuver : représentation proportionnelle (que nous allons enfin avoir), recours aux groupements professionnels pour l'élaboration des lois et au Conseil d'Etat pour leur rédaction, transfert à l'autorité judiciaire de la vérification des pouvoirs, assouplissement de l'administration et déconcentration des rouages, etc. Et parfois, sans doute, sur des points très précis, on peut différer

d'avis avec lui, ainsi sur la rééligibilité des députés, que je regarde pour ma part comme très dangereuse, ou sur l'obligation de prendre les ministres hors du Parlement, qu'il vaut mieux laisser facultative, mais, encore une fois, pour les grandes lignes rien de plus sage que son plan général d'amélioration politique.

§

La question du vote des femmes, dont il ne parle pas, est pourtant une de celles qui sont à l'ordre du jour, et Mme Marguerite Augustin Feraud a eu raison de lui consacrer un chaleureux plaidoyer : **La Femme devant les Urnes**. Le droit de suffrage de la femme a toujours pu se soutenir par d'excellents arguments, et du moment que presque tous les pays l'adoptent l'un après l'autre, il serait absurde que la France s'obstinât à le repousser. L'opposition que nous lui avons vu faire jusqu'ici prouve ou bien une timidité vraiment bien niaise, ou plutôt une crainte, mais alors excessive, de l'influence des prêtres. Je suis persuadé que les femmes françaises sauront très bien choisir elles-mêmes leur candidat sans se croire tenues de suivre les indications des maris, des amis ou des confesseurs, et le fait qu'elles choisiront ces candidats pour d'autres raisons que nous n'implique pas forcément qu'elles les choisiront mal. Il y aura toujours entre les sexes politiques cette amusante différence que la femme ne votera jamais pour un homme dont elle ne connaîtra pas la figure, l'attitude et la tenue, tandis que nous autres nous déciderons très bien sur de simples bouts de phrases d'affiches (je ne sais pas si j'ai jamais vu un seul des candidats pour qui j'ai voté) et cela obligera au moins les futurs députés à soigner leur mise. Quant à savoir si l'élu sera meilleur, c'est toute autre chose. Certainement un corps électoral féminin eût voté pour Robespierre contre Danton, tandis qu'un masculin eût voté pour Danton contre Robespierre, mais, vraiment, je ne vois pas très bien la différence entre ces deux hommes de sang et les raisons profondes qu'il y aurait de préférer l'un à l'autre. Disons donc, tout simplement, qu'avec les femmes électrices il y aura chances pour que certaines questions passent au premier rang des programmes et, espérons-le, des réalisations : lutte contre la tuberculose, contre l'alcoolisme, contre la prostitution et les maladies vénériennes, contre le taudis, pour l'amélioration du foyer, de la famille, pour la protection des familles nombreuses, pour le développement de la puériculture et de l'enseignement ménager, pour la diminution des prix de revient et l'augmentation des produits de toutes sortes, pour les sociétés d'habitations à bon marché et les aménagements de cités-jardins, etc. Or, tout cela est autrement important pour le bonheur général et pour le progrès national que les habituelles niaiseries politiciennes dont se délectent tout nos énergumènes d'extrême droite et d'extrême gauche.

MEMENTO. — Charles Briand : *Le Dépeuplement de la France. Son état actuel. Ses remèdes.* Edition Bossard, 2 fr. 40. Excellent petit livre que tout le monde devrait approuver et suivre ; l'auteur est très au courant de la question et propose parfois des améliorations aux projets des spécialistes, à la loi successorale de M. Bokanowski, par exemple. Mais à ce propos pourquoi parle-t-il de l'échec « incontestable » des lois caducaires de l'empereur Auguste ? Son maître, le Dr Bertillon, n'est pas aussi affirmatif. — Gaston Rageot : *La Natalité. Ses lois économiques et psychologiques.* Flammarion, 3 fr.50. Même question, dont on ne se préoccupera jamais assez. L'auteur étudie la question en philosophe et son mot : « Un peu de progrès éloigne de la natalité, beaucoup de progrès y ramène », devrait être médité par ses lecteurs, d'autant qu'il est vrai non seulement du progrès moral auquel il fait allusion, mais du progrès matériel ; les sociétés riches ont toujours été surpeuplées et les populations clairsemées ont toujours été pauvres. — Robert Guillou : *La Française dans ses quatre âges.* Levé, 3 fr. 50. Mêmes préoccupations. Comme le dit M. Etienne Lamy dans la belle préface qu'il a mise à ce livre : « le vide du foyer a attiré l'invasion de la patrie ». Si nous avions eu, Français et Allemands, les mêmes populations respectives en 1914 qu'en 1870, nous n'aurions pas été assaillis par eux. Le livre de M. Guillou est digne de la préface ; il est d'une sagesse souriante qui rappelle Montaigne, et tout ce qu'il dit sur l'enfance, la jeunesse, la maturité et la vieillesse de la femme, ses quatre âges, justifie son vœu qu'on ne puisse pas l'accuser de l'égoïsme et de la tyrannie de certains hommes. — Mme Avril de Sainte-Croix : *L'Education sexuelle,* Alcan, 1 fr. Courte et substantielle brochure préfacée par M. le professeur Pinard, contre la dangereuse ignorance dans laquelle, par un souci mal entendu de pudeur,on tient la jeunesse des deux sexes au sujet de la santé et de la fonction reproductive. Il faudrait en effet que ces matières si importantes forment un chapitre de l'enseignement scolaire ou post-scolaire à la place de tant de niaises inutilités dont on encombre les programmes. — Angelo Patri : *Vers l'Ecole de demain, souvenir d'un maître d'école américain,* Hachette, 3 fr. 50. Puisque je parle d éducation, je note ce livre tout à fait remarquable, et qui montre comment un éducateur digne de ce nom conçoit sa mission : 1° transformer la vie intérieure de l'école ; 2° réformer la préparation des maîtresses (en Amérique ce sont les femmes qui instruisent les enfants) ; 3° individualiser l'école ; 4° remettre l'école au peuple ; 5° modifier notre attitude à l'égard de l'enfant : la foi au progrès c'est la foi à l'enfant. Tout cela est à approuver et serait surtout à réaliser chez nous. Le livre de M. Patri, que son origine latine rapproche de nous, devrait être lu par tous nos instituteurs, et même par tous les pères. — A. Vincent : *Les Instituteurs et la Démocratie.* Nouvelle Librairie nationale, 2 fr. Il y a de bonnes choses à prendre dans ce petit livre, quoique la préoccupation purement politique y soit trop dominante. — Etienne Antonelli : *La Démocratie sociale,* Grasset, 1 fr. L'auteur est connu par son livre sur « les Actions de travail » et sa nouvelle publication annonce la reprise de l'œuvre, interrompue par la guerre,de réconciliation du capital et du travail. Comprendre ainsi la démocratie est mille fois préférable à l'anathématiser d'avance ou à la flagorner non moins niaisement. — Charles Bastide : *Comment les Américains s'enri-*

chissent, Renaissance du livre, 1 fr. 25. Ce livre fait partie d'une précieuse collection *America,* très bien imprimée, illustrée et rédigée. En quelques pages l'auteur dit le nécessaire sur l'industrie, le commerce et le contrôle de l'Etat aux Etats-Unis. La collection comprendra 12 brochures qui, d'après la pagination, seront réunies en volume. — Andrée Viollis : *Lord Northcliffe,* Grasset, 1 fr. Intéressante biographie du grand brasseur de journaux anglais. Le Napoléon de la presse anglaise est autrement sympathique que celui qu'on avait aussi nommé le Napoléon de la presse américaine, le sieur Hearst. — Raphael Georges Lévy : *Qu'est-ce qu'une banque ?* Grasset, 1 fr. Ces petites brochures écrites par des spécialistes sur des sujets spéciaux sont tout à fait précieuses ; en 60 pages avoir tout ce qu'il faut savoir sur les Banques d'émission, d'affaires, de dépôts, de crédit populaire, d'hypothèques, c'est carrément admirable. — Pierre Renaudel : *L'Internationale à Berne,* Grasset, 1 fr. Il paraît que la Conférence de Berne de février 1919 marque une grande date dans l'histoire du mouvement ouvrier et socialiste du monde. L'Internationale y a été reconstituée, sans comprendre les Belges, les Américains, ni les Suisses, mais en comprenant les Allemands, ce qui était la grande affaire. Soit ! Tous nos socialistes germanophiles doivent être satisfaits. Grand bien leur fasse ! — Charles Andler : *Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine,* Bossard, 4 fr. 50. L'auteur a eu pleinement raison de réimprimer le dossier de sa polémique avec Jean Jaurès en 1912-1913. On se rappelle qu'à cette époque, M. Andler, professeur à la Sorbonne, avait mis en garde le parti socialiste, auquel il appartenait, contre l'impérialisme du socialisme allemand et que Jaurès, avec ce mélange d'éloquence, d'ignorance et d'outrecuidance qui le caractérisait, s'était porté fort de la sincérité pacifiste des social-démokrates. Il avait même été bien arrogant envers M. Andier et celui-ci avait pris l'attitude d'un pauvre garçonnet grondé, ce qui nous surprend un peu, nous qui ne sommes pas marxistes. Mais, comme le disait Legien aux Belges, à la veille de l'invasion, la dignité humaine, c'est de l'idéologie bourgeoise ! On peut vraiment à ce propos se demander quelle conduite aurait tenue Jaurès pendant la guerre ; aurait-il été du côté Hervé ou du côté Brizon ? Je crains, hélas, qu'il se fût orienté vers ce dernier ; il avait déjà fait tant et de si fâcheux sacrifices à l'unité du parti et à l'accord avec le socialisme allemand ! Probablement aurait-il été avec M. Renaudel et M. Jean Longuet... Et c'eût été bien triste, car ce n'était pas, au fond, une âme basse. — Bouglé : *Chez les prophètes socialistes,* Alcan, 3 fr. 50. De doctes considérations, écrites avant la guerre, sur Saint-Simon et Karl Marx. Le premier fut un très grand esprit, d'influence uniquement bienfaisante, et dont la mémoire ne fera que grandir, comme celle de Fourier, bizarreries de ces deux hommes à part. Le second fut un agitateur et organisateur d'une puissance étrange, mais sans aucune valeur propre, ni en philosophie, ni en sociologie, ni en économie politique et d'une influence uniquement malfaisante. Ces messieurs de la Sorbonne sont bien bons de lui consacrer des études aussi patientes ; ils pourraient le laisser à l'admiration dévote de son petit-fils, Jean Longuet.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

La semaine de 48 heures. — 2 et 2 font quatre, peut-être, mais certainement 52 semaines de travail sont loin de fournir les 2.496 heures que produit la multiplication de 48 par 52.

Il faut d'abord retrancher des jours de travail les fêtes qui ne tombent pas ou peuvent ne pas tomber un dimanche (on sait d'ailleurs que lorsqu'une de ces fêtes échoit un dimanche, le lendemain est chômé) : jour de l'an, lundi de Pâques, Ascension, lundi de la Pentecôte, 14 juillet, Assomption, Toussaint, Noël. Soit 8 journées de 8 heures.. 64 heures

Il est prudent de prévoir le 1er mai, fête du travail, et le 11 novembre, qui sera commémoré par les nations de l'Entente, 2 jours....................... 16 »

En outre, il y a chômage dans certaines maisons le 2 janvier, le mardi gras, pendant les opérations d'inventaire pour une partie du personnel, ce qui, au point de vue de la moyenne générale que nous cherchons, peut compter pour 2 jours........... 16 »

Les vacances portent sur 12 jours ouvrables (1), soit.. 96 »

Mariages, baptêmes, enterrements, maladies, menus retards, grèves, suspensions possibles du travail lors du passage d'une maison dans une autre, sorties pour affaires chez les officiers ministériels, dans les administrations publiques ou dans tel lieu fermé après les heures d'atelier ou de bureau, témoignage en justice, sessions d'assises (tout le monde est juré), etc., compteront bien, semble-t-il, pour 2 jours par mois, soit 24 jours par an............ 192 »

Enfin il convient de ne pas oublier les « ponts » ; nous n'en évaluerons modestement la moyenne qu'à un jour par an................................ 8 »

La moitié des travailleurs pratiquent déjà la semaine anglaise (la semaine anglaise *française*, après-midi du samedi). Si on admet que la journée du samedi est coupée en 2 parties égales de 4 heures, c'est, sur la totalité des travailleurs, la 1/2 d'une

(1) Ces notes étaient rédigées quand le cahier de revendications du Syndicat général du papier, section de la Librairie, nous est parvenu. Il porte, titre VI : « Congé annuel de 15 jours ouvrables après une année de présence. Plus-value de 1 jour par 5 années de présence. » Pour l'ensemble des travailleurs, il faudrait donc imputer au chapitre Vacances au moins 17 jours *ouvrables*, et non 12. On voit par là combien nos évaluations sont prudentes.

A reporter....	392 heures
1/2 journée, c'est-à-dire 2 heures par semaine. Pour 52 semaines..	104 »
Total............	496 heures
52 semaines de 48 heures formant.............	2.496 heures
Les heures de travail d'un homme pendant une année seront de....................................	2.000 heures

Je viens de dire *homme*. La situation de la femme est différente. Ayant tous les mêmes motifs et obligations que l'homme de chômer, son année de travail serait également de.......... 2.000 heures

Mais les nécessités de repos sont pour elle infiniment plus nombreuses, et, même sans perdre de vue que toute travailleuse n'est pas mère, que celle qui a des enfants n'en a pas tous les ans, la femme est retenue à la maison par maints inconvénients, et il n'est pas excessif d'évaluer à une moyenne de 30 le nombre de ses jours supplémentaires de chômage. Soit.. 240 »

Reste........	1.760 heures

Il est raisonnable de supposer que la main-d'œuvre en France sera féminine pour un quart au moins, et on obtient, en calculant sur 100 travailleurs :

75 hommes faisant 2.000 heures........	150.000 heures
25 femmes faisant 1.760 heures........	44.000 »
Au total..........	194.000 heures

Soit par travailleur 1.940 heures par an, et par semaine 37 heures 18 minutes et quelques secondes.

Donc, la semaine de 48 heures nominales est de 37 heures 18 minutes effectives. Lorsque, demain, la semaine anglaise sera observée par tout le monde, la semaine de travail sera réduite à environ 36 heures, et la journée de 8 heures sera en réalité de 6. Je crois ces évaluations très modérées, et que s'il était possible de connaître exactement le nombre total d'heures de travail données au cours d'une année par le nombre total des travailleurs, en dehors, bien entendu, des heures supplémentaires, on n'obtiendrait pas 36 heures par semaine pour l'unité. Terminons sur cette vérité d'expérience que le rendement de la main-d'œuvre féminime, qui compte ici timidement pour 25 %, n'est pas égal à celui de la main-d'œuvre masculine : le rendement général en est affaibli d'autant.

ALFRED VALLETTE.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Je ne crois pas être grand prophète en disant qu'à l'heure où paraîtront ces lignes les Américains se seront adjugé les meilleures places dans les diverses épreuves des jeux interalliés. Et, quoique relativement intéressé à la question, cet échec sera loin de me contrister. D'abord nous aurons des excuses. Il ne faut pas oublier que, parmi les 1.500.000 morts laissés sur les champs de bataille et cueillis parmi les Français les plus vigoureux il y avait sans doute pas mal de nos meilleurs sportsmen et pas mal de futurs cracks. Et puis, quand nous avons accepté de prendre part à ces compétitions, nous étions encore engagés dans la guerre jusqu'au cou, et, vraiment, le temps accordé était trop court pour nous permettre de nous libérer de cette étreinte, de nous ressaisir et de prendre toutes dispositions utiles pour désigner et entraîner nos représentants. Il est très facile de critiquer nos organisateurs civils et militaires, mais il faut comparer les résultats obtenus à l'effort demandé.

Donc, je consens bien à suivre ces « olympiades » d'un œil intéressé, mais je me refuse d'avance à souscrire aux conclusions qui vont en être tirées. Mes conclusions, je préfère les tirer d'avance. Tout d'abord sans méconnaître la valeur de l'influence exercée en France par l'importation des jeux anglais et américains et aussi de leurs principes d'hygiène, je voudrais bien que cette influence ne se transformât point en un engouement excessif pour ces jeux et uniquement pour ces jeux, car cet engouement risquerait d'être passager et d'ailleurs serait peu productif au point de vue du but que nous poursuivons.

J'ai eu l'occasion, dans mon dernier article, de dire qu'il y avait actuellement, en France un courant d'opinion très sérieux en faveur de la culture physique. L'influence de la guerre n'est pas étrangère à ce mouvement. L'opinion publique est mobile. Elle peut avoir demain d'autres engouements. Il ne faut pas nous contenter de la suivre, mais chercher à la diriger, à la rectifier, si besoin est, et profiter de cet enthousiasme pour asseoir solidement les bases de l'œuvre que nous poursuivons et qui est en résumé : l'éducation physique obligatoire pour tous — et à tous les âges — surtout pour les faibles, avec adaptation aux divers métiers, professions ou fonctions spéciales, de façon à faire des hommes bien équilibrés et armés dans la lutte pour la vie.

Il ne s'agit donc pas — et je ne saurais trop insister sur ce point — de trier parmi nos jeunes gens ceux qui nous paraissent les mieux doués pour tel ou tel sport, de les retirer de la vie courante pour les entraîner, en faire des professionnels ne rêvant que battre les records, ne produisant rien et vivant aux dépens de la Société.

Le docteur Bellin du Coteau, un maître en matière d'éducation

physique et qui mène dans l'*Echo des Sports*, avec énergie et surtout avec une parfaite indépendance le bon combat, écrit : « Le sport, si j'en crois les communiqués des journaux, est en passe de détrôner le music-hall à la mode, voire même le cinéma. » Fort bien, mais en sport il ne suffit pas d'être spectateur, il faut être d'abord exécutant, et il nous importe peu qu'il y ait beaucoup de public, si ce public n'est pas décidé à pratiquer lui-même les jeux ou sports auxquels il vient d'applaudir.

Ainsi donc il ne s'agit nullement, à l'heure actuelle, d'accroître le chiffre des professionnels et d'augmenter le nombre des cirques. Il s'agit de mettre à la disposition de *tous* nos enfants, de *tous* nos jeunes gens, de *tous* nos adultes, des terrains de jeux et des sports organisés, où ils pourront, sous la direction de professeurs de culture physique avertis, pratiquer la méthode nationale d'éducation physique.

Il va de soi que les installations hydrothérapiques sont comprises dans la création de nos stades et que l'enfant apprendra à se doucher et se frictionner en même temps qu'il apprend à « suer méthodiquement ». Et sur le fronton de ces stades nous ferons inscrire en lettres d'or la devise de l'Ecole Française : Santé, beauté, adresse, virilité.

Je me permets, pour mieux préciser ma pensée, de conter ici une petite anecdote :

Le 14 mars dernier, j'étais convié par la directrice d'une Ecole normale d'institutrices à une séance de jeux américains dirigés par une jeune institutrice française, détachée d'abord à la mission américaine pour son instruction et chargée ensuite de la culture physique des petites filles de l'Ecole annexe. Je profitai de l'occasion qui m'était offerte pour faire suivre cette séance d'une démonstration de nos méthodes enfantines exécutée par les mêmes enfants et dirigée par mes moniteurs. Je ne vous cache pas que les personnalités américaines présentes ne nous ménagèrent pas leurs compliments et j'entendis une dirigeante de notre enseignement primaire dire en aparté : « Nous allons toujours prendre chez les autres même quand nous avons beaucoup mieux chez nous. »

Et je conclus tout de suite. Souhaitons que nos pouvoirs publics se hâtent de nous donner la culture physique obligatoire avec les moyens pour la faire pratiquer d'une façon méthodique. Souhaitons aussi que les dirigeants de l'opinion sachent orienter l'engouement actuel et le fixer sur une méthode vraiment française et productive d'énergie.

RENÉ BESSE.

VOYAGES

André Bellessort : *Le Nouveau Japon*, Perrin, 3 fr. 50. — François de Tessan : *Par les Chemins Japonais*, Plon, 4 fr. 50. — André Fontainas : *Paysages et*

souvenirs de Belgique, G. Crès, 3 fr.— A.-D. Rebreyrend: *Les Amours marocaines*, La Maison française d'Art et d'Edition, 16, rue de l'Odéon, 2 fr. 50.

Le Nouveau Japon de M. André Bellessort, qui a séjourné plusieurs fois dans le pays et le connaît abondamment, se trouve compléter de précédents ouvrages et donne sa physionomie au moment où se déclancha la grande guerre d'Europe. Des villes comme Tokyo, — l'ancien Yeddo — se trouvent d'ailleurs beaucoup moins modifiées qu'on ne pourrait le craindre, et beaucoup de ses coins, de ses aspects familiers se présentent à ceux qui reviennent. Mais, à ce propos, peut-on dire qu'il a noté un trait juste concernant les impressions de voyage : « Si amoureux que nous soyons de changement, nous n'aimons pas qu'on modifie les représentations que nous nous sommes faites des choses ; et lorsque nous retournons aux endroits dont nous avons installé l'image en nous et que nous constatons qu'elle ne s'accorde plus avec la réalité, nous regrettons jusqu'aux traits qui nous avaient déplu. » — Le nouveau Japon fournit d'ailleurs de curieux spectacles comme les funérailles de l'Impératrice, où apparaît l'alliance de la vieille culture asiatique et de notre civilisation d'Europe, alors que la mort du maréchal Nogi, dont on nous raconte d'abord l'existence curieuse et qui s'ouvrit le ventre, selon les vieux rites, à la mort du dernier Empereur, marque l'emprise du passé avec le geste d'un des derniers Samuraï. — La suite du récit donne encore d'intéressantes indications sur le bouddhisme japonais, maintenant en discrédit, et sur le shintoïsme, en passe de devenir la religion nationale sous les espèces du *Bushido*, — résultat qui a pu surprendre, mais fort peu en somme ceux qui ont pu constater qu'au Japon l'esprit critique n'est pas très développé. — La suite du récit montre cependant la transformation du pays dans ses plaisirs, encore un mélange de nouveau et d'ancien qui pourra sembler bizarre : des restaurants à la mode, cafés, bars à l'européenne; des comptoirs et des escabeaux vissés comme en Amérique, et des pancartes qui portent les noms de *Benedittino*, *Anisetto*, *Cremedecacao;* un temple et des ruelles obscures, le nouveau quartier des prostituées, — l'ancien, le *Yoshiwara*, dont on a pu regretter le caractère spécial, ayant été détruit par un incendie. — Dans le quartier d'Asakusa, sur lequel M. A. Bellessort a écrit de délicieuses pages, se trouvent encore les théâtres et les cinémas, à côté de salles où l'on fait des récitations de poèmes ou d'aventures.— Plus curieuses ou même bizarres sont les adaptations de pièces françaises, qu'on est assez surpris de rencontrer là-bas : *le Cid*, de Corneille, *l'Iphigénie*, de Racine, — où Agamemnon s'apprête lui aussi à s'ouvrir le ventre ; — *le Luthier de Crémone*, de François Coppée, qu'on s'est efforcé de rapprocher des idées et des sentiments de la population. — Mais si l'on trouve dans le volume

des choses singulières sur l'importation en Extrême-Orient de pièces européennes, d'autres sont curieuses aussi sur le vieux théâtre japonais, sur la littérature nouvelle qui s'est efforcée d'imiter la nôtre et paraît plutôt insipide. Les écrivains anglais, russes, français sont très lus d'ailleurs et même démarqués dans le pays, toutefois que l'apport de la littérature européenne, des idées qu'elle se trouve remuer, ait souvent des résultats inattendus et curieux.

M. André Bellessort nous parle ensuite longuement de cet étrange personnage que fut Lafcadio Hearn, naturalisé Japonais, qui s'était marié et mourut au Japon, laissant sur le pays des ouvrages curieux. — C'est ensuite la question sociale qu'il se trouve étudier ; mais il arrive alors à conclure que le pays s'est beaucoup moins modifié qu'on ne pouvait le craindre. Le socialisme y est resté stationnaire comme le féminisme, qui n'a guère produit que quelques modifications dans le costume : les femmes ont mis des bottines et le *hakama* ou pantalon d'homme, transformé en jupe fendue sur le côté. Derrière la façade de la vieille civilisation il y a en somme peu de changements ; on retrouve au Japon « les mêmes plaisirs, le même sentiment artistique, le même tour d'imagination, le même goût des riens ingénieux qu'autrefois ». Et tout cela « dans une nature ravissante, des flots où s'allongent et se rengorgent des îles sombres et nacrées ; des vallons lumineux comme des coquillages de mer, des lacs si transparents que le nuage se mire dans leur lit de sable et y caresse les grandes herbes penchées ; sur les hauteurs des cimetières pétillant de gaieté, et parfois un château-fort aux tourelles blanches, aux cascades de toits fantasques, s'élançant d'un soubassement de roc ». — Le récit s'occupe encore de différentes choses, — de Kyoto, la vieille ville, et des poésies japonaises ; des bonzes ou prêtres bouddhiques ; d'un daïmio moderne, qui est un grand industriel ; d'un voyage dans l'île d'Awaji ; d'une secte shintoïste qu'on appelle le *Tenrikyo ;* — de la Corée enfin, autrefois l'éducatrice du Japon, devenue vassale de la Chine et dont le « Soleil Levant a fini par faire une de ses colonies ». C'est là qu'il apprend la déclaration de guerre de l'Allemagne, et il termine son livre en parlant du rôle joué par le Japon dans le conflit actuel. — Ce qu'il vise en somme, dit-il très bien, c'est l'hégémonie en Extrême-Orient. De ce côté il veut être le maître, — et l'a bien fait voir. Mais chez lui, avec la prospérité industrielle se développe la question ouvrière, — qui devient un lourd problème, mais n'indique nullement, pense-t-il pouvoir conclure, que le pays ait jamais pensé à se mettre en république. — En appendice, M. André Bellessort a donné encore des « pages japonaises », où l'on trouve à côté de *l'histoire des Quarante-sept Ronins*, déjà connue, des notes sur le suicide japonais et, comme échantillon de la littérature nouvelle, un conte de M. Hakucho, *le*

Premier Voyage,— récit d'un réalisme minutieux, plein de curieux et jolis détails.

De M. François de Tessan, on peut indiquer encore un volume sur la même région : **Par les chemins japonais**, des *Essais sur le vieux et le jeune Japon*, qui sont antérieurs à la guerre et mis au point avec les derniers événements, leur portée politique et économique, les faits qui résultent de l'intervention japonaise. — Nippon ou Soleil Levant, le pays est laborieux à se laisser pénétrer et comprendre dans son intimité, malgré que les relations avec nous soient devenues courantes. Le charme du Japon ne se goûte que progressivement d'ailleurs, et bien des choses nous y surprennent encore,— à commencer par l'habitude de donner un nouveau nom aux morts, fait qui est constaté à propos du trépas de l'empereur Mutsu-Hito et nous déroute d'autant plus que dans nos idées d'occidentaux « le mort n'a plus besoin de rien ». — La relation de M. François de Tessan nous parle ensuite du nouvel Empereur, puis des transformations sociales du pays et des « étapes de la grande guerre, — soit de l'intervention japonaise en Chine, que l'un d'eux appréciait en ces termes : Nous espérons que la collaboration japonaise estimée à sa valeur nous assurera une position convenable à la conférence de la paix ». — On nous parle ensuite de la diète et du parlementarisme, — en nous prévenant qu'on va bientôt élever « un véritable temple de la parole pour les *honorables* japonais » ; du dernier des grands Samuraï à propos du suicide de Nogi ; de l'armée japonaise ; de la jeunesse intellectuelle ; des journaux et des publicistes ; de la politesse et de l'étiquette, qui ont une importance capitale au Japon, de même que le goût du peuple en général pour les sites curieux ou remarquables,—sentiment qui met le paysan japonais en général bien au-dessus du nôtre. Enfin ce sont des promenades à Tokio, dans les rues, à la foire d'Asakusa, parmi la population des poissonniers, chez les marchands de poupées, ou pour assister aux funérailles d'un tailleur de bambous. Le volume parle ensuite de l'Ecole des Beaux-Arts et des Salons, des femmes selon le concept ancien et le nouveau, des geisha, du monastère de Hommonji, donne des impressions de théâtres avec les *nô*, forme primitive du drame populaire, les *yose*, — séances où l'on raconte des poèmes, — les marionnettes, des aspects d'Osaka, de Kyoto la Sainte, des sanctuaires d'Isé, et termine avec une excursion dans le Hokkaido et un chapitre sur les Aïnos, – la population primitive qui est en voie de disparaître comme les Peaux-Rouges d'Amérique, les indigènes d'Australie et de Nouvelle Zélande.

§

Chez Georges Crès, André Fontainas a publié des **Paysages et souvenirs de Belgique**, un petit volume où il promène sa

rêverie, où il se rappelle les heures passées comme les affections anciennes, les campagnes autrefois parcourues, les flâneries, les rêves qu'emporte le temps implacable. C'est Semmerzacke, sur l'Escaut, puis le bourg de Nazareth et bientôt Audenarde — qui garde « son guerrier d'or » au faîte du plus délicieux des Hôtels de Ville de la région,et dont il rappelle la grande église de Sainte-Walburge ainsi que Notre-Dame de Pamèle, au delà de la rivière, dont les eaux baignent de vieilles bicoques pittoresques. Plus loin, il parle de Boom et du Rupel; de Salzinnes, faubourg de Namur, qu'il gagnait par la forêt de Soignes pour descendre chez un oncle où fréquentaient des ecclésiastiques ; de ses promenades du côté de Wépion, Jambes, la côte d'Erpent, les rochers des Grands Malades. Ailleurs c'est Marcinelle, « jouxte Charleroi », où il retrouvait le père et les frères Destrie, et à propos desquels on voit défiler les noms familiers du mouvement artistique et littéraire contemporain : Rodenbach, Eekhoud, Albert Giraud ; où l'on parle d'Huysmans, de Camille Lemonnier, dont il donne plus loin un portrait sympathique ; de Verlaine, comme de Leconte de Lisle et de Banville. — Cependant d'autres souvenirs viennent rappeler des promenades à l'Abbaye d'Aulne, à Walcourt ; et ce sont des guinguettes, des vignes, des coins fleuris, des bois ombreux. De Châtelet à Marchiennes s'étendent des successions de hauts-fourneaux, de charbonnages, de verreries, de laminoirs en feu. Mais il est plus agréable de se rappeler le bois de la Cambre, aux portes de Bruxelles, d'évoquer Spa, Blankenbergue, Ostende, l'abbaye d'Orval, les grottes de Han, — même Mons et l'austère Sainte-Waudru, — où cependant une visite des charbonnages lui est restée comme un cauchemar ; puis c'est Anvers, Bruges, Gand, Damme, Furnes, Liège, Malines, qui est un de ses derniers souvenirs, trois semaines avant l'invasion, — avec sa cathédrale aux cadrans d'or, ses vieilles maisons, les coins charmants que baignent la Dyle... André Fontainas se rappelle toujours avec émotion les promenades et sites de sa jeunesse et aurait voulu mieux connaître encore son pays, cette terre de Belgique qu'il aime et où il revenait toujours, et dont tant de lieux, — Dinant, Louvain, Termonde, Ypres,— ont été saccagés, massacrés par la guerre, — et où se retrouveront longtemps encore, sans doute, les traces mésodorantes de l'occupation allemande.

M. A.-D. Rebreyend publie encore un curieux petit volume, **Les Amours Marocaines**, qui apporte de précieux détails sur les usages et la population. La base de la société arabe diffère de la nôtre, explique M. A.-D. Rebreyend ; la famille ne s'y divise pas comme chez nous, mais subsiste avec le culte du foyer, qui réunit toute la parenté sous un même toit. A la mort du père, c'est le fils aîné qui prend les intérêts de la maison, ou le mari de la fille aînée

s'il n'y a pas de descendants masculins. L'Arabe, qui ne peut posséder que quatre femmes légitimes, prend autant de concubines qu'il lui plaît et leurs enfants auront les mêmes droits que les enfants légitimes. L'auteur passe ensuite en revue les coutumes du mariage musulman ; indique le rôle de la « ngueffa » ou intermédiaire, — j'allais dire l'entremetteuse — et les difficultés qu'éprouve en général le futur mari pour voir sa femme avant les noces. Dès les fiançailles, les familles entrent en relations, cherchent à se renseigner l'une sur l'autre. Les femmes des deux côtés accompagnent au bain la fiancée où elles peuvent l'examiner à loisir. Cependant les promis trouvent presque toujours le moyen de se donner des rendez-vous, avec nombre de précautions, comme il est facile à comprendre, — et qui, le plus souvent, se passent sans accroc. Une convention est enfin rédigée, par laquelle le père s'engage à donner sa fille contre une somme dite, à la munir de vêtements, meubles, bijoux pour une valeur égale. Il y a ensuite une sorte de cérémonie religieuse, où les parents se réunissent devant le tombeau d'un saint plus ou moins célèbre, — à Fez, c'est celui de Mouley Idriss, — et lui demandent sa protection pour les futurs époux. Des fêtes sont ensuite données des deux côtés, puis c'est le mariage, avec repas matinal, musique, chœurs, danses, etc. On installe la fiancée, maquillée, parée comme une châsse sur une sorte de trône où elle reçoit, entourée de filles d'honneur, les présents de chacun. Chez le fiancé se déroule une scène analogue. Les invités cependant arrivent, les uns après les autres et sans qu'il y ait d'heure convenue, et, sitôt présents, on apporte des victuailles. La fête se poursuit très tard et vers trois heures du matin seulement les parents et les amis du jeune homme vont chercher sa femme. L'acte inévitable se consomme alors derrière des rideaux et sur un échafaudage de matelas ; puis le mari fait passer un « témoignage visible » de l'union qui vient de s'accomplir, — « une chemise ou un pantalon qui en portent les marques » et qui se trouvera conservé précieusement ensuite dans le coffre aux souvenirs. Ce sont alors des cris, des manifestations de joie dans toute la maison. Mais la mariée ne descend pas de son estrade ; l'heureux époux vient l'y retrouver, et cette petite fête, paraît-il, dure jusqu'à sept jours. — J'ai passé sur nombre de détails et circonstances, qu'on trouvera dans le volume ; mais M. A.-D. Rebreyend fournit de curieuses indications sur le truquage possible dans le cas de virginité douteuse ou absente, ainsi que sur les « philtres » employés pour renouveler la vigueur du mari, surtout lorsqu'il a déjà plusieurs femmes, — et dont certains ne se montrent guère appétissants, je prie qu'on veuille le croire. — L'esclavage qui existe encore en Afrique fournit du reste aux Marocains nombre de concubines ; mais l'auteur indique que nombre de musulmanes, contre l'opinion généralement reçue, jouissent, outre la considération, d'une

certaine liberté. Il ne serait pas très certain même que la condition de la femme, dans les pays d'Islam, soit si déplorable qu'on ne le pense généralement. La Marocaine trouverait assez facilement, toujours est-il, le moyen de tromper son mari. L'enfer, presque toujours, c'est la vie du harem, qui est en somme la prison des femmes, et où les querelles sont incessantes. — Cette étude, pour finir, nous parle des amours illégitimes dont la fin est souvent tragique, et de la prostitution à laquelle arrivent trop fréquemment les femmes répudiées. Aussi donne-t-il le curieux tableau de certains quartiers des villes du pays, où sont parquées les malheureuses devenues une sorte de bétail humain, « dont la location arrive à coûter jusqu'à 5 fr. par jour » (1) — En terre d'Afrique il y a encore la question d'homosexualité, mais sur laquelle glisse l'auteur, — qui s'est contenté, discrètement, de quelques allusions. Toutefois il termine par une anecdote qui vaut d'être indiquée : Un notable fari, — marié, père de famille, — avait pour jeune ami un garçon qui se trouvait peu satisfait de cette situation et voulut un jour prendre femme. Notre homme, qui tenait à son vice, eut vite trouvé une combinaison. Il maria sa fille à l'éphèbe et put ainsi continuer son petit commerce. Les choses se passèrent en famille, ce qui est toujours préférable.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

L'Assassinat du Tsar, tragédie (Le Gaulois, 15 juillet). — *Lettre inédite de George Sand à Félix Pyat* (l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, 30 avril).

M. René d'Aral nous fait, dans **le Gaulois**, d'après des documents officiels, le récit tragique de l'assassinat du Tsar et de la famille impériale. Jusqu'ici le mystère qui continuait d'envelopper le drame tendait à favoriser la légende que le Tsar n'était pas mort et qu'il attendait, tel un nouveau Dimitri, dans un monastère de l'Oural, l'heure libératrice marquée par le Destin.

Mais, expose M. d'Aral, dès qu'Ekaterinemburg fut tombée au pouvoir des troupes sibériennes, le général Grichine Almazoff, qui les commandait, s'empressa, d'après les instructions qu'il avait reçues de l'amiral Koltchak, de constituer une commission d'enquête, sous la présidence du professeur Dille, de l'Université d'Omsk, avec mission de faire la complète lumière sur les crimes. Elle visita la maison tragique, interrogea des habitants, des soldats, retrouva enfin Tchemodouroff, le vieux valet de chambre du Tsar, seul survivant du crime...

Voici d'après ce rapport, que M. d'Aral n'est pas autorisé à reproduire *in extenso*, la reconstitution de ce drame qui dépasse en horreur tragique nos plus tragiques épisodes de 93.

Lorsqu'ils furent amenés de Tobolsk à Ekaterinenbourg, au début du mois de juillet, l'Empereur et sa famille furent aussitôt internés dans la villa de l'ingénieur Ipatieff. La maison, située au centre de la ville, était vaste, sombre et entourée d'un double enclos. Un détachement de gardes rouges en défendait les approches : un autre était chargé de la garde des portes ; un troisième, placé dans la cour, surveillait les fenêtres.

Pendant la journée, la famille impériale était, à certaines heures, autorisée à se promener dans la cour et à circuler dans les diverses pièces de l'habitation ; mais, dès que venait le soir, elle était enfermée dans une petite chambre obscure, ayant pour unique mobilier un lit en bois et une voiturette d'infirme, construite tout exprès à Tobolsk pour le Grand-Duc héritier qui, depuis plusieurs mois, était incapable de marcher et dépérissait à vue d'œil.

L'Impératrice, souffrante elle aussi, occupait le lit ; le Tsar et ses quatre filles : les grandes duchesses Olga, Tatiana, Marie et Anastasie, s'étendaient par terre, sur une botte de paille qu'on ne renouvelait jamais. Dans un cabinet voisin, la baronne de Bouxhoevden, demoiselle d'honneur ; le vénérable professeur Botkine, médecin de la cour, la comtesse Hendrikoff, le prince Dolgorouky, M. Tatischeff et le valet de chambre Tchemodouroff qui, tous les sept, avaient volontairement suivi les augustes martyrs, devaient se contenter, eux aussi, d'une installation plus que rudimentaire. A défaut des draps et des couvertures, qui leur avaient été retirés, tous dormaient vêtus.

Traités avec une grossièreté cynique par des soldats continuellement ivres, ils étaient, chaque nuit, brutalement réveillés à plusieurs reprises et minutieusement fouillés ; s'ils ne se levaient pas assez rapidement, s'ils ne répondaient pas assez clairement aux questions qui leur étaient posées, ils étaient injuriés et souvent frappés à coups de poing et à coups de crosse ; les larmes de l'enfant impérial ne parvenaient point à désarmer ces brutes.

Dans la soirée du 18 juillet, le soviet local se réunissait d'urgence : il venait d'apprendre que les troupes tchéco-slovaques se dirigeaient à marches forcées sur la ville ; toute résistance était inutile. Déjà les bolcheviki, se sentant perdus, accusaient les autorités d'avoir été achetées par les Tchéco-Slovaques et d'agir d'accord avec le Tsar. L'émeute grondait dans la rue. Pris de panique, le soviet estima qu'il fallait apaiser les esprits, prouver sa loyauté. Que faire ? Parbleu, fusiller la famille impériale ! C'est le commissaire de la justice Yourovsky qui a trouvé la solution. Il s'offre à exécuter l'arrêt. On le félicite ; la garnison l'acclame. Sans perdre un instant, il se précipite à la villa Ipatieff, annonce la nouvelle aux détachements de garde, enfonce la porte, gravit l'escalier, salué par des hourras enthousiastes et féroces.

Le bruit a réveillé les condamnés. L'Empereur a compris. Il a appelé l'Impératrice ; ils se sont mis à genoux pour prier. Saisies de terreur, les jeunes princesses ont bondi de leurs grabats de paille et se sont blotties près de leur mère. Nicolas II a soulevé de sa voiturette le petit grand-duc Alexis, qui grelotte de fièvre, et l'a pris dans ses bras. La baronne de Bouxhoevden a pu s'échapper du cabinet où elle était enfermée et s'est jetée devant sa souveraine pour la protéger : le vieux Tchemodouroff pleure... Tel est le spectacle qui s'offre aux regards de Yourovsky et de ses com-

plices lorsqu'ils surgissent sur le seuil de la chambre impériale. Nullement ému, insolent et gouailleur, il interpelle le Tsar :

— Eh bien, il paraît que vous étiez déjà préparés ?

Calme et grave, l'Empereur répond :

— Je suis prêt.

— Pas seulement toi, canaille, réplique le commissaire, mais toute ta couvée devra te suivre.

Puis, se retournant vers ses soldats :

— Allez, chassez-moi tous ces gens-là ; pas de cérémonies avec eux : à la cave !

A ce moment, Botkine, le prince Dolgorouky, la comtesse Hendrikoff et M. Tatischeff, qui avaient été emmenés de la pièce voisine, les rejoignent.

— Vous aussi ? demande l'Empereur à Botkine.

Le vieux professeur tressaille et ne répond pas.

Tout le monde descend à la cave, vaste pièce qu'éclairent faiblement les lanternes à main portées par les soldats. Il est exactement deux heures et demie du matin.

Les détails déjà publiés sur le massacre sont à peu près exacts. « Nous les avons fusillés séparément à tour de rôle, racontèrent le lendemain les bourreaux aux habitants d'Ekaterinenbourg. L'Impératrice d'abord, puis ses filles, enfin l'Empereur et l'héritier. »

Voici les renseignements complémentaires recueillis par les enquêteurs : craignant que les balles de leurs fusils ne fissent ricochet sur les parois trop rapprochées de la cave, les régicides abattirent leurs victimes à coups de revolver et à bout portant ; ils visèrent de préférence entre les yeux ou aux tempes. Les souverains furent tués sur le coup : l'Impératrice tomba la première ; l'Empereur fut couché en joue pendant quelques instants : il tenait serré contre sa poitrine son fils évanoui, dont les petits bras lui enveloppaient le cou et dont la tête était appuyée sur son épaule. Par un raffinement de cruauté, les massacreurs tuèrent d'abord le père, puis, après avoir détaché l'enfant de son corps, l'achevèrent d'une balle dans la tête. L'exécution des grandes-duchesses, du professeur Botkine et des autres condamnés suivit aussitôt. Seule la grande-duchesse Tatiana résista plus longtemps : atteinte d'abord de dix balles, et comme elle n'expirait pas, l'un des soldats lui fendit le crâne à coups de crosse de revolver.

Lorsqu'ils eurent terminé leur sinistre besogne, les régicides se retirèrent. Ainsi qu'on l'a raconté, on transporta les corps dans une fondrière de sable, hors de la ville, où ils furent brûlés. Le bûcher flamba toute la journée ; le soir, il ne restait plus sur son emplacement qu'un petit tas de cendres, d'ossements calcinés, qui furent dispersés au vent.

Au cours de ses investigations minutieuses, le professeur Dille réussit néanmoins à retrouver des lambeaux de vêtements brûlés, des agrafes, des boutons de métal ayant appartenu à l'uniforme de l'Empereur et du grand-duc héritier ; enfin un magnifique diamant que la grande-duchesse Olga portait toujours et qu'elle avait cousu dans la doublure de sa robe.

M. René d'Aral ajoute à ce récit impressionnant, qui garde toute la sobriété du rapport officiel que le professeur Dille retrouva un

cahier de notes dans lequel le Tsar consignait ses secrètes pensées. Il s'y montre d'un mysticisme un peu puéril, mais touchant. Il n'avait pas perdu l'espoir de reconquérir sa couronne et ne se doutait certainement point « qu'un martyre plus cruel encore que celui de Louis XVI lui était réservé ».

§

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux publie cette lettre inédite de George Sand à Félix Pyat :

Il y a bien longtemps que je vous connais. Du temps que Jules me contait ses chagrins, il me disait aussi que ce qui le retenait à la vie c'était son ami. Il ne m'a jamais demandé la permission de vous mettre dans nos affaires. Je n'ai jamais songé à la lui donner, c'était tout simple. C'était convenu sans qu'il fût besoin d'en parler. Vous avez partagé sa joie et sa peine, vous vous êtes offert pour nous secourir quand vous avez vu le malheur sur nous.

Nous aurions accepté avec reconnaissance. Aujourd'hui je réclame avec une idée de bonheur cette amitié qu'il me faut encore, et qui commence sous de riants auspices. Vous me la promettez donc ? C'est à Jules que je la dois jusqu'à présent, comme tout ce que je lui dois de bonheur, depuis son amour jusqu'à l'amitié d'Alphonse, et la vôtre viendra par-dessus tout cela ! Je ne crains qu'une chose, c'est d'avoir trop de félicités à la fois, après avoir eu de si longues années d'isolement et de douleur, c'est d'en mourir, comme ces gens altérés qui boivent la mort en même temps que l'eau de la source tant désirée. Vous me mettez dans tous vos projets, n'est-ce pas ? Je le veux, ainsi je ferai tout ce que je pourrai ; mon cœur, ma tête et ma plume sont tout ce que j'apporte dans la communauté. Les deux derniers sont de pauvres ressources, mais nous en avons tant d'autres ! Je serai d'ailleurs le secrétaire de la compagnie, Alphonse en sera le trésorier. Pauvre gaulois ! il aura bien du temps de reste pour s'ennuyer ! Alors nous lui ferons souffler le feu et moucher la chandelle, et dans l'occasion souffleter nos adversaires, si nous avons le bonheur d'en trouver. Je vous arrive avec un ouvrage auquel il ne manque plus que peu de chose, c'est le commencement et la fin. Je sais bien que les commencements sont supprimés par la mode et qu'on peut s'en passer, mais les catastrophes sont indispensables et il faut absolument tuer cinq ou six personnes à la fin. Je vous chargerai de cela ; vous qui faites *assez joliment* le drame, à ce qu'on dit, vous devez avoir la main exercée pour le poignard. Chacun son état, moi je n'ai encore tué que des mouches et des papillons et il m'en coûte de verser du sang humain. En attendant que je m'aguérisse (*sic*), causez de moi au coin du feu, je vous en prie. Moi, je n'ai personne à qui conter mes espérances et mes projets, mais quand je me dis que je suis là-bas entre vous, je prends confiance; seulement n'écoutez pas trop tout ce qu'ils vous disent de moi. Je leur pardonne bien de battre la campagne, l'amour et l'amitié sont aveugles et j'accepte d'eux sans modestie des louanges enthousiastes que je ne mérite guère, mais qui me font plaisir parce qu'elles me prouvent combien ils m'aiment. Quand vous m'aimerez aussi, vous pourrez me trouver parfaite, je serai assez *bonne enfant* pour entendre tout

cela sans me fâcher, mais jusque-là votre admiration me fait peur, parce qu'elle ne s'appuie encore que sur la foi d'autrui. Vous ne me trouverez pas belle, quoi qu'on vous en ait dit, mais cela m'est égal,pourvu que mon âme ne vous semble pas au-dessous de ce que vous en attendez, c'est tout ce que je veux.

Vive Dieu ! quelles claques nous donnerons à votre drame ! que n'ai-je les mains du gaulois à mettre à vos pieds ! Mais demandez-lui si je ne donne pas de jolis soufflets pour des soufflets d'amateur ? malheur donc aux imbéciles qui ne seront pas de notre avis ! A l'année prochaine ! une vie d'affection, d'espérances et de bonheur.

AUR.

Lorsqu'elle écrit : « Vous ne me trouverez pas belle, quoi qu'on vous en ait dit, mais cela m'est égal, pourvu que mon âme ne vous semble pas au-dessus de ce que vous en attendez, c'est tout ce que je veux... »; on sourit de sa modestie.

R. DE BURY.

ARCHITECTURE

L'Art monumental au Salon. — Après une longue période de guerre, le Salon, qui entre-bâillait ses portes l'an dernier, a essayé cette fois d'une manifestation plus importante. *Société des Artistes Français* et *Société Nationale des Beaux-Arts* réunies ont réoccupé en partie le Grand-Palais, — d'ailleurs avec un nombre limité d'exposants, et qui dansent à l'aise, dans le hall de sculpture aussi bien que dans les salles de l'étage. Mais s'il n'y a pas ici les incongruités de l'art yougo-slave, qu'on peut admirer en face, et qui a inventé jusqu'à la satire et la dérision du Christ, — un Christ décharné, contorsionné, hideux, — haut d'au moins trois mètres et qui fait penser à quelque satanique caricature (1), — les deux Salons sont avantagés, comme il fallait s'y attendre, de multiples incongruités aux intentions patriotiques, — déclamatoires et gesticulantes, — qui n'ont rien à voir avec le sentiment lui-même et en constituent plutôt la parodie : niaiseries de café-concert, sentimentalisme pleurnichard et gestes de basse imagerie dont nous sommes heureux de n'avoir pas à donner le détail. — On peut y ajouter, du reste, les projets mirifiques, — qu'on devait bien attendre, — de monuments commémoratifs, échafaudages d'architectures, entassement de colonnades, de pyramides, de coupoles, d'escaliers, — de portiques commémoratifs, — certains agrémentés de pots à feu, et devant lesquels on a

(1) Il est bon d'ajouter qu'il n'y a même pas là une invention, — si saugrenue soit-elle, — mais le « souvenir » de certaines représentations primitives de l'école romane. — A l'époque romane, toutefois, l'art se cherche laborieusement ; ses hardiesses parfois malheureuses sont des tentatives. On faisait de l'à-peu près, ne pouvant faire mieux. — Aussi bien, c'est probablement la grande raison de ceux qui voudraient nous faire admirer les pseudo-merveilles de « l'art nouveau ».

toujours l'idée que l'exposant s'est tapé la tête, battu les flancs, pour s'écrier enfin : Qu'est-ce que je pourrais bien ajouter encore pour épater la galerie ? — Parmi les inventions de ce genre, on peut remarquer un monument intitulé, *le Parvis ;* un autre au maire de Senlis qu'assassinèrent les Boches ; la porte triomphale de M. Goubert ; le *Proclamatoire* de M. Vorin ; le *monument du Poilu*, etc... Il suffit de mentionner ensuite, à côté de ces inventions mirobolantes, quelques envois comme ceux d'une reconstruction d'habitation rurale, — se rattachant à la série qu'on exposait l'an passé ; certaines planches du concours d'habitations à bon marché, — qui nous promettent de bien beaux jours ; — un palais des sports, qui arrive presque à la hideur du Casino de Nice ; enfin la chapelle du Grand Séminaire de Rouen dont les planches architecturales sont de M. André Boyer, et une « église pour chef-lieu de canton », en ciment armé et briques creuses, pour laquelle s'est dépensé M. Placide Thomas.

§

Comme on pouvait s'y attendre, nombre d'envois concernant les villes et les monuments détruits ou ravagés par la guerre allemande, et la *cathédrale de Reims* d'abord avec l'envoi de M. Ponty, dans la section des Artistes Français, qui fournit du reste la plus grande partie de cette exposition. Plus loin, c'est une eau-forte de M. Jamal montrant l'incendie de la cathédrale ; ailleurs on pourra voir dans quel état s'est trouvé le grand portail de l'église après la dévastation, tandis que d'autres eaux-fortes de M. Bouroux ont représenté l'aspect de la Salle Royale à l'évêché avec les mutilations de la basilique comme décor. A cet envoi M. Bouroux ajoute des édifices, des bicoques que déchiquetèrent les bombardements dans les localités du front (*la grand'place d'Abbeville* (1), *l'église de Dammarie* (Aisne), etc... Ce sont ensuite des croquis de guerre sur *Verdun* en 1915, — deux des portes de la ville, le décor de la rivière avec les tours, en perspective, de la cathédrale ; les restes de *l'Hôtel de ville d'Arras*, massacré par l'artillerie, eau-forte de M. Edouard Léon, à côté de la désolation de la *Grand'Place d'Ypres*, de M. Fleury, et d'une vue intérieure de l'église, trouée par les projectiles de *la Croix-sur-Meuse*, par M. Romand. — Se rattachant à cette série on peut indiquer encore une planche de M. E. Thomas, montrant l'intérieur de l'*église Saint-Gervais*, à Paris, avec l'énorme trou dans la voûte que produisit la bombe allemande qui l'atteignit le Vendredi-Saint.

(1) Sur Abbeville j'indiquerai encore, dans la galerie de peinture, un tableau de M. E. Buffin montrant un autre côté de la place qu'occupe le monument de l'amiral Courbet, avec les toitures, les façades précieuses des vieilles maisons effondrées ou arrachées par les obus, — témoignage d'autant plus précieux que le bombardement d'Abbeville, sans doute par avions, avait été jusqu'ici passé sous silence.

J'arrive, aux Artistes Français, devant l'intéressante exposition de M. Deverin, dont les aquarelles nombreuses concernent les monuments historiques de l'ouest de la France C'est le *château de la Roche-du-Maine; l'église et le château de Mortemer*, — localité près de laquelle se trouve encore la tour de Cogniac (XIIe siècle); le *château d'Harcourt à Chauvigny*, un des cinq que possède le lieu, car on y trouve également le château de Gouzon; le château baronnial, qui appartenait aux évêques de Poitiers; le château de Mauléon et la tour de Flins, en plus de l'église Notre-Dame, de l'église Saint-Pierre, d'une ancienne commanderie du XVe siècle et d'une petite église Saint-Martial dont on a fait une grange. Enfin, du même côté, dans la Vienne, c'est *l'église de la Roche-Posay*, édifice des XIVe et XVe siècles, au clocher roman, qui subsiste à côté des fossés et remparts du lieu, et d'un donjon carré remontant au XIIe siècle. De *Melle*, dans les Deux-Sèvres, c'est *l'église Saint-Pierre* (XIIe siècle) et l'intérieur de *l'église Saint-Hilaire*, qui date des XIe et XIIe; le *pont de Vernay* à *Airvault*, construction qui remonte au XIe siècle, et près duquel se trouve encore une curieuse *église Saint-Pierre*, dont une des planches de M. Deverin donne le narthex, et les restes d'un château. A côté, on trouve encore la *Grande Fontaine de Fontenay-le-Comte*, localité qui possède deux églises, Notre-Dame et Saint-Jean, la dernière qui figure dans ces relevés, ainsi que les vestiges d'un château; l'hôtel de la Rochefoucault, une fontaine de la Renaissance, des maisons à arcades (XVIe siècle) sur le marché aux Porches, nombre d'anciens hôtels encore et de maisons curieuses, dont certaines sont portées, le long de la Vendée par des perches et surplombent la rivière. A côté c'est *l'église de Benet*, monument du XVe siècle, mais qui possède une délicieuse façade romane; les ruines de l'ancienne abbatiale, puis *cathédrale de Maillezais*, autrefois fortifiée et qui garde encore des bribes de ses mâchicoulis; dans les Deux-Sèvres, la *collégiale* célèbre de *Saint-Jouin-de-Marnes*, dont le transept sud et le chœur se trouvèrent fortifiés au XIVe siècle, et dont le croisillon offre toujours sa décoration de mâchicoulis et de créneaux sous la toiture; enfin la *chapelle et le château de Thouars*, endroit où l'on trouve encore les églises Saint-Laon, où vint reposer la reine Marguerite d'Ecosse, femme de Louis XI, et Saint-Médard, qui comporte des parties romanes et d'autres ogivales (XVe siècle), et où l'on peut remarquer également des tours et portes, les ruines d'une chapelle des Cordeliers, etc. En Vendée, c'est encore le cloître de *Nieuil-sur-l'Autize*, ancienne abbaye (XIe siècle), qui garde sa salle capitulaire et un réfectoire ogival ruiné; les ruines ou *vieux château de l'île d'Yeu*, bâti du XIe au XIIIe siècle; la *Psalette de Nantes*, que nous avons vue dans un triste état, il y a quelques années, lors des restaura-

tions qui se trouvaient bien plutôt une reconstruction à peu près complète. Dans les Deux-Sèvres, c'est encore *l'église d'Auge ;* la *lanterne des Morts de Pers*; la *porte Saint-Jacques-de-Parthenay*, curieuse petite ville qui possède en outre les restes de vieilles fortifications d'un château, la porte de la citadelle, diverses églises et chapelles : Saint-Laurent, Sainte-Croix, les ruines romanes de Notre-Dame-de-la-Couldre ; l'église des Cordeliers qui sert de gendarmerie ; Saint-Jacques et Saint-Jean, dont on a fait des greniers ; la chapelle de l'Aumônerie (XIIe siècle), devenue la dépendance d'une auberge ; une autre chapelle du XIe siècle dans le faubourg Saint-Paul, etc. Il faut ajouter *l'église de l'Abbaye de Celles*; dans la Loire-Inférieure, *l'église Saint-Aubin* et la *porte Saint-Michel-de-Guérande*; le *château de Goulaine*, la *chapelle de Bethléem* à *Saint-Jacques-de-Boiseau*, et un coin de *Chateaubriant* avec l'angle du château vieux et, en arrière, le château neuf, dont on aperçoit un pan de décor du côté de Saint-Jean-de-Béré. L'envoi de M. Deverin, sur lequel nous avons cru devoir nous arrêter longuement, est surtout consciencieux. Il a été chargé de relever les monuments d'une des régions les plus intéressantes de la France avec ses églises romanes d'une physionomie spéciale, dont le type est donné par Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, ses nombreux restes féodaux qui nous reportent surtout aux guerres anglaises des XIVe et XVe siècles, et plusieurs de ses aquarelles, comme celles qui concernent Saint-Jouin-de-Marnes, le pont d'Airvault, le château de Goulaine se trouvent particulièrement remarquables.

§

A côté de cette série et des actualités de la guerre, j'indiquerai encore diverses aquarelles, des dessins, croquis se rapportant à l'architecture pittoresque et qui constituaient autrefois un des attraits du Salon d'architecture. En l'absence des grandes machines d'études, des reconstitutions, qui attendront des temps meilleurs, on y trouvera toujours le plaisir de revoir d'anciens édifices, de vieilles rues, des coins épargnés par la civilisation utilitaire dont les ravages se poursuivent. Ce sont les pittoresques bicoques de *Lisieux*, de J.-C. Çointel, que nous avons présentées naguère ici même, et dont on revoit toujours avec plaisir les curieux crayons ; c'est la *cathédrale normande de Seez*, par M. A. Jannin ; ailleurs la *Monnaie de Caen* et les *Halles de Dives*, — à côté desquelles il est juste également de mentionner les aquarelles de Bretagne qu'apporte M. C. Carlier, — des coins de *Lannion, de Trégastel*, — voisinant d'ailleurs avec une *rue de Sienne*, ainsi que de jolis coins de *Guingamp*, de *Château-Gontier* exposés par M. Jean Lauth. Plus loin on peut voir le porche du *Château de Sainte-Suzanne*, qu'apporte M. Gaston Ernest ; une aquarelle de *Saint-Rambaut-sur-Loire*, par M. Eug.

Freynet; d'autres surtout remarquables de M. G. Michel, *la Porte des Sous-Murs à Langres, l'Impasse des Clairons* dans le vieil Amiens, la curieuse *rue du Grenier à Sel, à la Charité-sur-Loire* et la *rue du Grand-Cloître*, encore à *Langres ;* un joli dessin rehaussé de M. Didier Pouget sur *Uzerche* et montrant les tours du château. On peut mentionner enfin la *rue Saint-Aignan à Angers*, par M. Gaultier ; des coins de *Dordrecht*, en Hollande, eaux-fortes de M. Zevort, et une jolie aquarelle de M. Guillemonot sur la *rue Saint-Julien-le-Pauvre*, avec la perspective de Notre-Dame de Paris.

Le Salon de 1919, comme le précédent, est un Salon d'attente ; mais on y retrouve déjà nombre des anciens exposants, épargnés par la mobilisation ou restés en dehors des tueries de la guerre, et l'on y pourra faire en somme quelques promenades intéressantes.

CHARLES MERKI.

LETTRES SCANDINAVES

Reidar Œksnevad : *Fransk livsvisdom, Les Moralistes français*, Steenske forlag Kristiania. — Helge Rode : *Krig og Aand, La guerre et l'esprit*, Gyldendal, Copenhague.

M. Reidar Œksnevad est lecteur norvégien à la Sorbonne. Il vient de publier, en traduction norvégienne, une anthologie des **moralistes français**, ce qui lui paraît « plus utile que de traduire Paul Bourget ou Henry Bordeaux ». Certes, et il est en cela d'accord avec Joubert, d'après qui ce qu'il y a de fâcheux dans les livres nouveaux est qu'ils nous empêchent de lire les anciens. Ceci est trop souvent vrai, et il est probable que, pour la plupart des lecteurs norvégiens, le petit volume de M. Œksnevad sera entièrement nouveau, ou presque. On n'y connaît sans doute, en dehors de Pascal, que les noms de nos moralistes, et pas même tous. Et cependant ils constituent un chapitre très important de la littérature française, non seulement parce qu'il se trouve parmi eux quelques-uns de nos plus grands écrivains, mais aussi parce que, si profondément différents qu'ils soient entre eux, ils sont, dans leur ensemble, les représentants par excellence de certains traits essentiels du caractère français : sens psychologique, esprit de finesse ironique, goût des formules précises. C'est pourquoi les moralistes, comme l'observe M. Œksnevad, tiennent naturellement, dans la littérature française, une place beaucoup plus grande que dans aucune autre, et c'est aussi, semble-t-il, ce qui lui a donné l'idée de cette anthologie : ayant trouvé en eux l'expression de ce qu'il avait observé parmi le peuple au milieu duquel il vit depuis un certain nombre d'années, il les a chargés, en quelque sorte, de présenter au public norvégien le résultat de ses observations. Cette idée directrice est ce qui fait l'unité du livre, malgré la diversité des auteurs.

Car ils sont divers par la forme, aussi bien que par la variété des tendances de leurs esprits. Les chapitres de Montaigne ne sont pas des « pensées », celles de Pascal sont des notes prises en vue d'une œuvre étendue. Même La Bruyère et Vauvenargues ne concentrent pas constamment leur pensée en quelques lignes. Il n'y a que La Rochefoucauld qui se soit fait un jeu de la réduire toujours en maximes. M. Œksnevad, en choisissant des extraits qui n'excèdent jamais une douzaine de lignes, risque de donner une idée fausse en suggérant trop l'idée que cette condensation extrême est la caractéristique d'un genre littéraire, le genre des « moralistes », ce qui s'appliquerait mal, en particulier, à son auteur favori, Montaigne. En réalité, il n'y a pas de tel genre littéraire, et c'est bien par une certaine qualité de l'observation de la nature humaine que les « moralistes » peuvent être rapprochés. Aussi pourrait-on faire entrer dans l'anthologie tous les écrivains de théâtre ou de romans chez qui la même qualité se retrouve.

Il faut louer M. Reidar Œksnevad pour l'heureux choix de ses pensées, et, autant que je puis en juger, pour sa traduction : il a su conserver la précision en un style qui reste naturel et simple. Il est seulement regrettable qu'il n'ait pas précédé son travail d'une plus ample préface.

§

M. Helge Rode, poète lyrique, auteur dramatique, ne s'est jamais occupé de politique. Si la guerre a occupé son esprit, nécessairement, il ne s'est aucunement senti enclin à étudier les faits dans leur détail. Sa culture était nationale d'abord, comospolite ensuite, ce qui signifie, pour une part, germanique, mais sans que l'influence allemande fût prédominante. Il avait le goût de l'universel, des grandes idées générales, auxquelles il sait donner une expression lyrique. Si, parfois, il devient minutieux, c'est dans l'analyse psychologique, pourvu qu'elle lui fournisse un symbole et un moyen de développer ses idées. On peut dire que le livre que lui a inspiré la guerre, intitulé **La guerre et l'esprit** est « neutraliste », en ce sens qu'il n'y prend pas parti entre les deux groupes de belligérants, mais il se place à de telles hauteurs qu'il n'avait pas, en effet, à prendre parti ou du moins que cette nécessité ne s'imposait pas à lui d'une manière aussi étroite qu'aux écrivains qui ont considéré les faits sous un aspect plus historique. L'ouvrage de M. Helge Rode est un essai philosophique sur « l'esprit de guerre » en général, et s'il est vrai que le fait de subir l'entraînement belliqueux n'est pas, moralement, de même nature, au moins à l'origine, suivant que la guerre est agressive ou défensive, il n'en est pas moins certain que l'esprit de guerre a de nombreux traits communs aux deux cas. C'est ce qui procure à l'auteur « la satisfaction de pouvoir considérer la guerre

non pas simplement comme lutte, conflit et haine, mais comme une *affaire commune* ».

C'est pour lui une « satisfaction ». Ce mot indique tout de même une volonté de neutralisme un peu préconçue, et qui risque d'être source d'erreurs, parfois assez difficiles à déceler. En voici un spécimen simple :

Les nationalités sont en opposition tranchée les unes vis-à-vis des autres, tandis que le nationalisme, considéré dans les différents pays comme phénomène spirituel, montrera peut-être qu'il a dans les âmes une racine commune. Un nationaliste français et un nationaliste allemand sont des adversaires naturels ; mais,au fond, ils sont d'accord, et amis par la pensée, ils combattent un ennemi commun : l'internationalisme.

Tout au contraire, l'internationalisme, c'est-à-dire le respect du droit de toutes les nationalités, fait partie intégrante du nationalisme, tel qu'il est le plus généralement conçu en France, et il s'oppose ainsi, dans le domaine spirituel même, au nationalisme allemand, tel, du moins, qu'il s'est manifesté dans cette guerre. C'est même là ce qui fait que cette guerre a été plus qu'un conflit entre deux peuples mus par un même sentiment, qui aurait été, en un sens, une « affaire commune ». Elle a été aussi, et surtout, un conflit entre des conceptions opposées. M. Helge Rode a donc négligé, dans l'ordre même des considérations philosophiques, tout un aspect essentiel. S'il en avait tenu compte, il aurait traité, — une fois de plus, mais à sa manière, — le problème des origines de la guerre et il aurait sans doute aperçu, dans l'esprit de guerre des belligérants, plus de différences qu'il n'a voulu en montrer.

Il est vrai que ces différences ont été parfois bien masquées, et que le pacifisme d'avant la guerre, même lorsqu'il était le plus sincère, s'associait étrangement à des doctrines belliqueuses ou brutales. Le darwinisme, par exemple, tel qu'il s'est vulgarisé, a empreint dans les esprits l'idée d'un monde plus brutal encore que la réalité, et a « stimulé en nous l'esprit de lutte et d'agression ». Le naturalisme aussi comportait une sorte de mépris de la vie humaine. Qu'importe qu'un auteur ait la haine de la guerre, si la doctrine qu'il répand diminue à nos yeux la valeur de l'homme ?

Un chapitre est consacré à M. Georg Brandes, comme exemple typique d'un pacifiste peu fait pour pacifier. Il croit à la sottise humaine, et il croit que toute foi est la plus grande de toutes les sottises : cela le qualifie mal pour être un prophète de la paix, et son mépris de l'homme se concilie mal avec la grande piété qui devrait inspirer l'horreur de la guerre. Il est pacifiste, pourtant : il devait même participer, en automne 1914, à un Congrès de la paix, à Vienne, où l'invitaient des pacifistes éminents, parmi lesquels se trouvait le comte Berchtold. Mais quel étrange pacifiste! Il se moque

des efforts pour établir la paix : « Donc, à partir de l'année prochaine, l'humanité aura complètement changé de nature. Son immense sottise sera devenue calme raison, son effroyable sauvagerie, douce et paisible bienveillance. » Et puis, la guerre est affreuse, mais qui sait si, dans l'état de barbarie où nous sommes, il n'en sortirait pas du bien ? D'ailleurs, en opposition à la sauvagerie dont il se plaint, Brandès ne conçoit guère qu'une douceur passive, qui ne lui plairait pas davantage. Ce qui lui manque le plus, en somme, ce qui lui manque complètement, c'est la paix. « Il n'y a pas un atome de paix dans tout son organisme. »

On voit la théorie : le pacifisme n'était rien de plus qu'une idée, il n'avait pas pénétré dans les sentiments et les instincts. Tandis que religion, philosophie, socialisme étaient pacifiques en idée, ils s'accommodaient fort bien avec l'esprit belliqueux. Le socialisme (d'Etat), en particulier, avec sa discipline transformant la société en machinisme, se prête merveilleusement à développer le militarisme, et cela explique que l'enthousiasme guerrier ait été le plus fort en Allemagne, qui était la partie du monde la plus machinisée. A ce sujet, je note la réflexion suivante :

Malgré tout, je ne mésestime pas les efforts des socialistes allemands en faveur de la paix. Même leur projet, qui a échoué, d'empêcher la guerre par la cessation du travail était, du moins, plus raisonnable que la confiance du public cultivé dans la sécurité de la paix.

Il est naturel que M. Helge Rode connaisse mal l'histoire des partis socialistes, et ce n'est pas, en particulier, le journal du parti socialiste danois qui pouvait le renseigner. Le projet d'empêcher la guerre par la grève générale avait été proposé aux congrès internationaux par les partis anglais et français, et surtout afin d'obliger le parti allemand à prendre des engagements en vue d'une action effective, et non purement verbale, contre la guerre. Or, le parti allemand s'y est refusé. Le moment venu, il a délibérément consenti à la guerre, en faisant semblant de croire qu'elle était défensive.

Cependant, que ce soit pour l'agression ou pour la défense, les peuples belligérants se présentent comme des unités organiques, dans lesquelles semblent disparaître les intérêts personnels et familiaux. Comment se forme cette solidarité, cette conscience collective ? C'est ce qu'étudie M. Helge Rode dans la seconde partie de son ouvrage. Cette partie est pleine d'aperçus ingénieux, et son sentiment très vif des horreurs de la guerre ne l'empêche pas d'examiner les phénomènes de la guerre avec une curiosité parfois presque sympathique. Ainsi le chirurgien peut admirer une belle plaie, que d'ailleurs il soigne avec une pitié très humaine. Cela vaut mieux que de dire : c'est affreux, et de s'en aller. Pour M. Helge Rode, le sentiment collectif le plus puissant est le sentiment national, et comme ce senti-

ment ne prend conscience de lui-même que par opposition, c'est dans la guerre qu'il trouve l'occasion suprême de se manifester.

Ceci ne présage pas qu'il sera facile d'établir un régime de paix durable. Cependant M. Helge Rode, sans trop y compter, n'en désespère pas. Il raisonne par analogie :

> Lorsque l'on fonde un trust, c'est, en partie, l'effet d'une fusion volontaire, et, en partie, de la supériorité d'une des parties contractantes. Un état de guerre est le point de départ ; mais il en résulte une telle accumulation de puissance que la guerre cesse et sera désormais évitée.

Espérons que la Société des Nations sera un trust bienfaisant.

P.-G. LA CHESNAIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Gaston Gravier : *Les Frontières historiques de la Serbie*, Armand Colin, 4 fr. — D. Draghicesco : *La Bessarabie et le droit des peuples*, Félix Alcan, 0,90. — O. Zafrali : *La Roumanie transdanubienne (la Dobroudja)*, Ernest Leroux, 3 fr. — G. Minonesco : *Le Problème du Banat*, Ernest Leroux, 1 fr. 50. — William Ernest Hocking : *Morale and its Enemies*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar 50. — Hershey Sneath : *Religion and the War*, New Haven, Yale University Press, 1 dollar. — Maurice Low : *Woodrow Wilson* ; Boston, Little Brown, 2 dollars. — Raleigh C. Minor : *A Republic of Nations* ; New-York, Oxford University Press, 2 dollars 50. — Maurice Clark, Walton Hamilton et Harold Moulton : *Readings in the Economics of War* ; Chicago, Chicago University Press, 3 dollard, — Charles Seymour : *The Diplomatic Background of the War*, New Haven, Yale University Press, 2 dollars.

M. Gaston Gravier avait écrit avant la guerre son livre sur **Les Frontières historiques de la Serbie**. Il fut tué près de la sucrerie de Souchez, à Ablain-Saint-Nazaire (12 juin 1915), et son travail a été publié avec quelques paroles d'avertissement par M. Emile Haumont. — C'est en somme l'historique des transformations et de l'évolution du pays au cours du temps pour arriver à la période actuelle, où il devait jouer le rôle extraordinaire que nous connaissons. Mais lorsque M. Gaston Gravier a écrit son livre, les préoccupations étaient quelque peu différentes de celles d'aujourd'hui, et ce qu'il raconte ce sont les étapes de la Serbie médiévale et de la Serbie actuelle, en indiquant les causes naturelles et durables qui les avaient tracées sur la carte, et qu'on put suivre au cours du temps. Le but de cette étude, dit au reste l'introduction, n'est pas d'écrire l'histoire de la Serbie moderne, mais de considérer cette histoire d'un point de vue spécial. Elle tient, tout aussi bien, dans des alternatives d'avance et de recul dans la vallée Morava-Vardar. Ce volume donne ensuite une longue description du pays, qu'il étudie d'abord dans l'antiquité et au moyen âge, avec cette constatation qu'il resta dominé par le partage romain du IVe siècle. Toute la région formée par la Dalmatie, la Croatie, l'Herzégovine s'oriente d'ailleurs vers l'Ouest. La Bosnie de l'Est, avec le pays de la Drina, reste

tiraillée entre deux directions contraires, et la Serbie seule se tourne vers l'Orient. On mentionne son peuple, toujours est-il, dès le IXe siècle (822) et l'on peut suivre depuis le XIe l'histoire du pays. La route de l'Ouest étant déjà barrée par les Hongrois et les Allemands, l'expansion se fit dans la direction contraire, où attirait d'ailleurs le prestige de Salonique et de Constantinople, tant que la capitale se trouva établie à Skoplj. Au siècle suivant, la descente continue vers le sud, et l'Empire se trouve proclamé à Sérés en 1345, comprenant la Rascie ou Serbie et la Romania ou Grèce. — Mais bientôt ce fut l'invasion turque. Si le pays resta constitué, figure même approximativement sur les vieilles cartes, ce n'était plus qu'une province ottomane, et ce fut du pachalik de Belgrade que partit le mouvement d'émancipation, — pachalik qui se trouvait aux confins de deux mondes, de deux civilisations, — chrétienne et musulmane.

Ce qu'on peut d'ailleurs remarquer dans ces pays d'Orient, c'est le déplacement continuel des populations, — par exemple sur les deux rives du Danube et en dépit de l'obstacle que constituaient les eaux du fleuve. L'auteur a déjà indiqué que le pachalik de Belgrade fut le berceau de la Serbie moderne. La conformation du pays était favorable à une guerre de partisans, et le chemin de la Morava permettait le contact avec l'Europe. Il faut ajouter que de ce côté la race se maintint plus pure, garda sa religion. Mais l'idée de l'indépendance serbe, de la reconstitution de son vieil état historique ne se développa que graduellement à partir du 1806. Après l'émancipation du pachalik de Belgrade, avec Kara-Georges, ce fut le soulèvement des terres voisines et l'appel aux peuples de même race occupant le Monténégro, la Dalmatie et l'Herzégovine. Les intrigues russes, autrichiennes, turques, continuèrent cependant. L'Autriche ne tenait pas à voir se développer la Serbie, ayant des sujets de même race et qui ne rêvaient que de leur émancipation. Ce qu'elle dut dépenser de courage et d'obstination pour arriver à ses fins, conquérir son indépendance est ici longuement rapporté et se trouve un bel exemple de ce que peut un peuple énergique. Ses premières limites furent celles du Pachalik de Belgrade ; mais la vieille conception du royaume serbe subsistait, concernait toujours le territoire qui l'avait constitué. Tout le travail du peuple et de ses dirigeants jusqu'à 1833 fut d'arriver à la réunion de ce qu'on appelait « les six districts ». Las de négocier enfin, le roi Milos les occupa et mit la Porte Ottomane en présence du fait accompli. La Serbie, qui avait longtemps réclamé ces « six districts », était incapable du reste d'en indiquer sur la carte les limites exactes ; on dut même avouer que la carte n'existait pas, ou se trouvait si rudimentaire qu'il fallut aller reconnaître le terrain. Mais le document enfin constitué servit aux négociations qui finirent par admettre le bien

fondé des revendications serbes. Le pays n'eut satisfaction qu'en 1833 par suite des lenteurs et de la mauvaise volonté des Turcs, et encore les provinces cédées restèrent nominalement sous leur suzeraineté. Toutefois les ministres du Sultan s'étaient inclinés devant le fait accompli et la Serbie avait passé d'un demi-million à 700.000 habitants. Il y eut ensuite une période de sommeil; mais dès 1859 on projetait la réunion, aux vieilles provinces, du Monténégro, de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Dalmatie, de la Bulgarie, de la Croatie, de la Slavonie et des confins militaires, réunion qui s'est en partie réalisée dernièrement. D'ailleurs les mêmes causes continuaient d'agir : insécurité des régions voisines, agressions multipliées aux frontières, désir des populations de s'unir à l'Etat serbe. Le pays, en somme, voulait non seulement être indépendant, mais s'agrandir en absorbant la population et les terres des provinces voisines. On peut noter encore que la menace autrichienne se dessine dès lors, et surtout depuis 1877. Avec l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1875, le roi Milan avait intrigué pour avoir la charge, par le gouvernement turc, d'une mission pacificatrice chez ces peuples également serbes et proposait au Sultan d'ériger avec les trois Etats de même race un rempart devant les ambitions autrichiennes. La porte de l'ouest lui était encore accessible à ce moment; mais quand l'Autriche eut absorbé la Bosnie et l'Herzégovine, la Serbie dut s'orienter définitivement vers le sud. Il y eut ensuite la guerre de 1875-1878, mais où les Serbes n'obtinrent, malgré tout leur effort, militaire et diplomatique, que des rectifications de frontière, l'empire russe ayant préféré favoriser à leurs dépens l'établissement de l'État bulgare. Prise entre la sphère des intérêts autrichiens d'une part et les intérêts russes de l'autre, la Serbie devait descendre avec ses rivières vers la Macédoine. De province ottomane, tributaire des sultans, elle était arrivée graduellement à l'indépendance. Les événements de 1912-1913 lui procurèrent un nouvel accroissement de territoire et la conduisirent à 60 kilomètres de Salonique. — Il faut d'ailleurs indiquer que les Serbes, dans leurs accroissements successifs, ont toujours considéré que devaient leur revenir les territoires où reposent leurs morts. Mais ce peuple vivace, et qui a graduellement constitué sa nationalité, faisait obstacle aux grands projets de l'Allemagne, et ce fut l'agression de son alliée l'Autriche qui déclancha le grand conflit dont nous avons souffert. — En terminant, l'auteur, qui écrivait avant la guerre, se demandait si la Serbie se trouvait au bout de son expansion. Les événements de la période actuelle, on le sait, ont pris soin de lui répondre.

En terminant, je ferai remarquer toutefois qu'avec une étude de ce genre, et qui nécessite continuellement de recourir à la carte, le volume actuel se trouve assez mal partagé. Il insère trois cartes anciennes,

plutôt rudimentaires, et qui sont surtout des curiosités, ainsi que quatre cartons donnant l'état du pays à différentes époques de son histoire. L'éditeur aurait été bien inspiré s'il avait inséré en plus une carte actuelle, à échelle suffisante pour qu'on ne soit pas forcé de recourir à de lourds atlas, — ce dont bien des lecteurs, on peut le croire, ne prendront guère souci.

La Bessarabie et le droit des peuples est une *esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique* de M. D. Draghicesco, qui se trouve publiée à l'occasion des pourparlers de paix et comme document de la question roumaine. La Bessarabie, dont il fut beaucoup question à l'époque de l'expédition de Crimée, c'est le pays qui s'étend au nord des bouches du Danube, en bordure de la mer Noire, et dont la plus grande partie s'enfonce entre Pruth et Dniester. La population y est surtout roumaine avec une forte proportion de Cosaques, des Allemands vers la mer, des Russes au nord de la province et formant encore plusieurs enclaves. Il y a là, en somme, un prolongement de la Roumanie, une partie détachée de son territoire ; origine, langue, mœurs, religion, tout y est roumain. Mais la Bessarabie et la Moldavie se trouvèrent séparées lors de la guerre russo-turque de 1817. La Bessarabie resta aux Moscovites jusqu'en 1856 où elle fut rétrocédée en grande partie à la Moldavie. Puis en 1876, les Russes l'occupèrent de nouveau et en gardèrent la souveraineté. — La dernière révolution la libéra. L'Ukraine avait proclamé son indépendance et la Bessarabie qu'elle séparait de la Russie devint autonome. Elle ne demandait qu'à se joindre à la Roumanie et cette union fut enfin proclamée d'enthousiasme à Jassy (avril 1918), toutefois qu'il y ait eu des protestations de la Russie, de la Hongrie, de la Bulgarie et même de l'Allemagne. — La publication de M. D. Draghicesco donne un historique de la question, parle des institutions de la Bessarabie sous la domination russe, — qui ne paraît nullement regrettée, — des droits du peuple d'après la statistique, de l'Eglise et de l'Ecole, des richesses de la province et de la production agricole. — On y a joint une carte des pays, donnant les territoires des races qui l'habitent.

La Roumanie transdanubienne (la Dobroudja), *esquisse historique, ethnographique et économique* de M. O. Tafrali, est encore une publication pour les besoins de la cause. La Dobroudja s'étend au-dessous du Danube et en bordure de la mer Noire, et se trouve en somme un prolongement de la Bessarabie. M. O. Tafrali a donné une description curieuse du pays, de la zone maritime et fluviale que constitue l'embouchure du Danube, des lagunes du littoral comme de la région montagneuse du nord-est. Dans le sud, le pays n'est qu'une steppe, une étendue plane, sans rivières ni arbres, — un plateau dont les rivières ont été absorbées, tant que pour

avoir de l'eau il faut installer des puits descendant à une grande profondeur. — On sait que des colonies grecques s'établirent dans le pays au VIIe et au VIe siècles avant notre ère. Les fouilles (1) y ont fait retrouver des vestiges de temples à Istros, à huit mètres sous le sol. Mais les colonies n'occupaient guère que le littoral : à l'intérieur dominaient toujours des tribus Scythes ou Thraces. Le pays, — où avait été exilé Ovide, — fut enfin occupé par les Romains (an. 72); mais la période des guerres n'était pas close. La civilisation gagnait peu à peu cependant avec la paix romaine, car les recherches ont mis au jour de nombreux bourgs et même des cités remontant à cette période, qui fut véritablement une époque de civilisation. Près d'Adam-Clissi, au sud-ouest de Constanza, ce sont ainsi les restes de la *Civitas Tropœensium*, — remparts, basiliques : un édifice élevé aux légionnaires tombés pour la défense du sol, et le monument des victoires remportées sous Trajan. Bientôt ce fut l'ère des invasions barbares, la ruée des Goths, des Sarmates. Constantin avait fait restaurer la Civitas Tropœensium, dont on releva les murailles et les monuments. Mais au VIe siècle apparurent les tribus slaves, contre lesquelles dut batailler Justinien. Après lui, ce furent les Avares ; la civilisation chrétienne s'organisait pourtant dans les provinces du Danube, et dès le IIIe siècle, la Petite Scythie ou Dobroudja comptait trois évêchés. Plusieurs basiliques de cette époque ont été retrouvées. Mais au VIIe siècle apparurent les Bulgares, qui finirent par se constituer un royaume après de multiples pillages et dévastations, puis les Varègues, les Petchènegres, les Coumanes. — On suit ainsi l'histoire de la région et des pays voisins jusqu'à l'avènement de l'Empire latin de Constantinople, puis la restauration grecque de 1261. Plus tard, ce fut la conquête ottomane et la lutte des principautés danubiennes contre les sultans, enfin les guerres russes et les événements de l'époque moderne. Mais la Dobroudja était devenue un désert et se trouva très longtemps en état d'infériorité, tant que les Roumains qui en héritèrent après la guerre balkanique de 1878 eurent bien à faire pour la remettre en valeur. — Ce long historique est suivi de considérations ethnographiques sur les diverses populations du pays, qui subsistent des invasions du passé : Roumains, Kazes, Kurdes, Gagouzes, — descendants de l'ancienne population grecque, — Bulgares, Turcs, Tartares, Russes, etc., on y a compté jusqu'à vingt-cinq nationalités différentes. Un dernier chapitre fait l'éloge de l'administration roumaine en Dobroudja, et à ce propos décrit les ponts gigantesques qui franchissent le Danube, l'organisation du port de Constanza où l'on embarque le pétrole et les céréales qui sont la principale exportation du pays. — Une

(1) On peut noter que les fouilles ont été continuées pendant l'occupation de la Dobroudja, au cours des événements actuels.

carte enfin est jointe à ce volume, établissant avec la nouvelle frontière de 1913, — pour les besoins de la cause, — que la population actuelle y est surtout roumaine et turque.

Pour en finir avec cette série, je présenterai encore une brochure de M. G. Mironesco sur **le Problème du Banat**, que revendiquent actuellement Roumains, Serbes et Tchéco-Slovaques. Le Banat, c'est l'ancien marquisat de Temesvar, et qui semble bien avoir dans sa population une très forte majorité de Roumains. Le pays s'est constitué en Etat indépendant, après des péripéties diverses, et a proclamé enfin sa réunion à la Roumanie. Les Serbes cependant protestent, prétendent y avoir des droits. Mais l'auteur établit, d'après la densité de la population, que, même dans le comitat de Torontal, à l'ouest du Banat, et dans les arrondissements les plus favorisés, ils ne constituent que le tiers de la population. Les Serbes réclament le pays, surtout au point de vue stratégique, afin d'avoir une couverture pour Belgrade et la vallée de la Morava. C'est encore une affaire où l'on aura bien du mal, en somme, à contenter tout le monde, et nous en revenons toujours au même point : les territoires d'Orient sont revendiqués par divers peuples, qui ont tous des droits à faire valoir, et les uns et les autres des raisons excellentes. Il est à peu près impossible de les mettre d'accord.

CHARLES MERKI.

§

Le Dr William E. Hocking est professeur de philosophie à l'université de Harvard et son dernier livre, **Morale and its Enemies**, est une étude du côté psychologique et moral de la guerre. L'idée dominante de ce travail se trouve exprimée dans la dédicace, — « aux jeunes officiers de l'armée expéditionnaire américaine qui, étant, pour ainsi dire, les constructeurs principaux du moral de ce grand corps, feront beaucoup pour former le moral de la nation américaine dans les années à venir ». Pendant plusieurs mois, en 1918, M. Hocking s'est occupé des cours d'enseignement dans les camps militaires aux Etats-Unis ; aussi beaucoup des observations et conclusions qui se trouvent dans ce livre sont-elles basées sur ses propres expériences, ce qui leur donne plus de force et d'autorité. Au cours de ces pages, Barbusse est cité plus d'une fois et la France revient souvent sous la plume du sympathique auteur.

Un autre professeur américain de philosophie, M. Hershey Sneath, a publié, avec la collaboration des professeurs de l'école des religions de l'université de Yale, un livre écrit sur des donnée assez semblables à celui du professeur Hocking. Dans la préface de **Religion and the War**, le Dr Sneath dit : « Les intérêts de la religion sont autant liés à la guerre que les intérêts sociaux et politiques, et les questions morales et spirituelles qui s'y rattachent sont immen-

ses » ; nombre de ces problèmes sont examinés dans ce volume par des savants intelligents et des spécialistes éclairés. On y parle de l'activité de Y. M. C. A. en France, pendant la guerre. Le Professeur Tweedy dit que « quarante-quatre des anciens élèves de notre école des religions sont actuellement en khaki ». Cet ouvrage est un frappant témoin de l'effort des Etats-Unis dans la guerre et du rôle important joué par le clergé américain en éveillant l'opinion publique transatlantique.

Un autre côté de cet effort, le côté politique, est bien présenté dans **Woodrow Wilson, an Interpretation**, livre admirable d'un journaliste anglais de talent, correspondant, à Washington, du *Morning Post* de Londres. M. Maurice Low, une des meilleures autorités sur les affaires américaines, a mis dans la composition de ce volume toutes ses qualités d'écrivain et toute sa largeur d'esprit. Parlant de son ouvrage, M. Low dit :

Je n'ai essayé d'écrire ni une histoire, ni la biographie de Woodrow Wilson ; ce que j'ai cherché à faire est d'interpréter le caractère et les motifs du Président, tels que je les trouve reflétés dans ses discours, ses écrits et ses actes politiques.

Ce volume est peut-être le mieux fait de tout ce que l'on a écrit sur l'hôte actuel de la Maison Blanche. On ferait bien de traduire et publier en France le dernier chapitre qui donne, dans une vingtaine de pages, la meilleure appréciation que j'ai vue sur le président dont la personnalité est actuellement si discutée des deux côtés de l'Atlantique.

Dans **A Republic of Nations** le Professeur Raleigh Minor, de la faculté de droit de l'Université de Virginie, traite une question très chère au Président Wilson, celle de la Société des Nations. Son livre a paru la veille de la réunion de la conférence de la paix, au moment où l'opinion publique, en France, n'était pas tout à fait favorable à cette idée. Ainsi s'expliquent ces lignes d'une lettre que M. Minor m'a écrite au mois de décembre dernier :

Il est impossible d'imaginer la France restant en dehors d'une telle association. Sans l'appui et la coopération d'un pays auquel la civilisation du monde est tellement redevable, une société des nations ferait faillite dès sa naissance et dégénérerait en une simple alliance formée pour des buts purement matériels et égoïstes. La France occupe actuellement une position dominante dans l'affection et l'admiration des autres pays. Elle a tout souffert pour nous préserver des agressions des pirates. Par son agonie et par sa sueur sanglante, par sa croix et sa passion, nous l'implorons de ne pas rejeter à la légère cette occasion de donner sa voix décisive pour une paix permanente.

Dans cette même lettre, le Dr Minor donne ce résumé de son pro-

jet, dont son livre est le développement détaillé et où se rencontrent plusieurs des dispositions qui se trouvent dans le pacte actuel :

Mon projet prévoit la formation d'un groupement fédératif international dans lequel entreront les nations sur une base juste et équitable, avec des sauvegardes et des freins suffisants pour protéger les libertés et l'indépendance de chaque État des agressions d'une majorité des autres États. Avec de tels pouvoirs sur la guerre et le commerce international étant règlementé par le gouvernement fédéral, les États seront à l'abri d'une attaque extérieure aussi bien que d'une compétition déloyale entre eux. Avec le consentement des États constituants d'abandonner leurs droits d'armements illimités, leurs restrictions sur le commerce international, leurs acquisitions de territoires et toute tendance de malveillance envers les citoyens des autres pays, en un mot, la mise en vigueur de mon projet assurerait des relations amicales entre nations.

Toute cette question économique est traitée en détail dans un gros volume intitulé **Readings in the Economics of War**, préparé par les Professeurs Maurice Clark et Walton Hamilton, de l'Université de Chicago, et le Professeur Harold Moulton du Collège Amherst. Le but du livre est d'interpréter les aspects économiques de la guerre et d'esquisser sa signification pour l'organisation future de la société industrielle. Comme le dit le Professeur Shadwel dans le « Foreword » du volume : « Quand on étudiera cette guerre dans sa vraie perspective, on trouvera ses côtés sociaux et économiques aussi remarquables que ses faits militaires ; ils pourraient bien être même instructifs. » En un mot, ce livre traite de trois sujets principaux, — le fond économique de la guerre, la réorganisation économique demandée comme résultat d'un conflit mondial et les questions économiques nées de la réorganisation du système à la fin des hostilités.

Ce que le dernier livre fait pour les aspects économiques de la guerre, le volume du professeur Charles Seymour, **The Diplomatic Background of the War**, le fait pour le côté diplomatique et purement historique. Ce livre a eu un grand succès de librairie en Amérique où il atteint sa huitième édition. C'est « un effort pour démontrer que le grand désastre était un résultat inévitable de la réaction des événements, l'un sur l'autre, depuis les quarante-cinq dernières années ». Et voici les conclusions du Professeur Seymour :

C'est parce que la primauté politique sur le continent a paru être la base essentielle de l'empire mondial de l'Allemagne qu'elle se décida à faire la loi à l'Europe en 1914, ou par la diplomatie ou par la guerre.

THÉODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Général Berthaut : « *L'Erreur* » *de 1914*, in-16, van Ost. — *De la Marne à la*

mer du Nord, in-16, Van Oest. — Général Zurlinden : *La Guerre de libération*, 2 vol. in-16, Hachette. — R. Puaux : *Foch*, in-16, Payot. — Com. A. Grasset : *Préceptes et Jugements du Maréchal Foch*, in-16, Berger-Levrault. — Ch. François Saint-Maur : *Le Capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison*, in-16, Bloud. — Pasteur Vallery Radot : *Pour la Terre de France par la douleur et la mort*, Plon, 3.50.— G. Becker : *Après la Bataille*, Berger-Levrault, 2 fr. — Capitaine Joachim Merlant : *Souvenirs des premiers temps de guerre*, Berger-Levrault, 1 fr. 25. — A. Lugan : *Les Problèmes internationaux et le Congrès de la Paix*, Bossard, 3 fr. 50. — Maurice Legendre : *La Paix prochaine et la Mission des Alliés*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Lucien Corpechot : *Lettres sur la jeune Italie*, 1 fr. 25.

Le général Berthaut répond aux critiques qui ont été formulées sur les errements du G. Q. G., pendant le mois d'août 1914. Il intitule sa réponse **L'« Erreur » de 1914**. Ce titre serait ironique. L'ironie paraîtra peut-être un peu lourde en un sujet aussi grave. C'est, disons-le de suite, le seul point choquant de ce livre, d'ailleurs plein de science, d'idées et de bonnes intentions. Il fait l'effet, en tête de cette étude, d'un pompon mis de travers. Ainsi, la période des polémiques est ouverte. Le G. Berthaut traite cependant son sujet avec une extrême modération ; il ne fait la guerre qu'aux idées, aux théories, aux vues systématiques. Il évite les personnalités ; nous ne ferons pas autrement que lui. Nous souhaitons, si les polémiques doivent continuer, comme il est probable, qu'elles demeurent dans le ton où s'est maintenu le G. Berthaut. Pour cet officier général il n'y avait pas mieux à faire en août 1914 que de prescrire la concentration de nos armées face à l'Est. Ce qui fut fait. Seule, cette solution permettait de parer aux trois éventualités, qui pouvaient se présenter : agression par la Belgique, attaque brusquée de notre frontière de l'est, mouvement débordant par la Suisse. On lui accorde bien volontiers d'avoir raison sur ce point. Il insiste sur la distinction qu'il convient d'établir entre la mobilisation des armées et leur concentration : ce sont deux opérations successives. On lui rend encore hommage sur ce point capital. Les routes d'invasion, les places fortes qui les barraient n'ont pas la même valeur que du temps de Vauban. Ce sont des conceptions vieillottes dont on ne peut plus faire état. Soit, admettons. Cependant, des troupes avec leurs impedimenta continueront, comme du temps de Vauban, à mieux s'écouler dans un pays de plaine qu'à travers des défilés montagneux. Il montre aisément l'ineptie de la solution qui a été présentée, dit-il, consistant à distribuer nos armées en cordon tout le long de nos frontières, dans le but d'être assuré de ne pas laisser filtrer l'adversaire sur le territoire national. Malheureusement le G. Berthaut est le seul à avoir parlé jusqu'ici d'une telle solution, sans doute pour se donner la satisfaction d'y répondre victorieusement. Je m'excuse, si je me trompe, mais je n'ai pas souvenir qu'aucun auteur ait avancé une pareille énormité. Il dé-

montre, avec un égal succès, que le réseau de nos places fortes, si nombreuses qu'elles puissent être, aurait été impuissant à contenir l'invasion.

On lui rend pleine justice à ce propos. Il établit, enfin, sans contestation possible, que toutes nos armées, se fussent-elles appuyées à un système de places fortes, distribuées le long de nos frontières, seraient restées incapables de contenir l'adversaire, résolu à passer outre. Cela est moins évident ; il n'y a que des cas d'espèce, et non une vérité dogmatique. Je suis tout à fait avec M. le G. Berthaut, lorsque, voulant montrer tout ce qu'on a accordé un peu généreusement au système du G. Serré de Rivière il nous dit :

On a prêté au G. de Rivière le projet de canaliser les attaques allemandes en disposant à l'avance des couloirs par lesquels l'ennemi devrait s'engager. C'eût été une malice cousue de fil blanc et un peu puérile. Les Allemands ont donné, par plaisanterie, le nom de *la souricière* à l'espace compris entre Toul et Epinal, espace dénommé souvent la trouée de Charmes. En réalité, il n'y avait pas plus de trouée que de souricière. Cette partie d'Epinal à Toul est au contraire très forte défensivement.

On ne peut être encore que complètement avec lui lorsqu'il écrit ce qui suit :

Etre partout et défendre tout, c'est le moyen certain d'être battu, même par une armée ennemie inférieure en nombre ; c'est le moyen certain de perdre la partie et avec elle tout ce territoire qu'on a prétendu sauvegarder. C'est ce que nous appelons *la conception bourgeoise* de la guerre, celle des esprits, si intelligents et distingués qu'ils soient, qui ont la prétention de connaître l'art de la guerre, sans jamais l'avoir appris nulle part et à aucun moment

Soit, on ne peut mieux dire. Mais comment qualifier, dès lors, le dispositif de nos corps d'armée, égrenés, entre le 10 et le 20 août, de Belfort à la Sambre ? Cela ne peut-il pas s'appeler un cordon ? Et que penser de nos attaques divergentes, en Alsace, en Lorraine, sur le front des Ardennes, sur la Sambre ? Est-ce là de la guerre ou de la cuisine bourgeoise ? Un officier a rapporté dans cette revue l'opinion du regretté G. Colin sur les directives du G. Q. G., à ce moment. Suivant cet officier, le G. Colin se serait exprimé ainsi :

Il faudrait, pour trouver quelque chose d'approchant dans l'Histoire militaire, remonter aux Instructions de Mack en 1805. Encore ces dernières leur étaient-elles supérieures ! (1).

M. le G. Berthaut discourt longuement sur la probabilité d'un mouvement débordant par la Suisse et forçant notre barrière du Jura. Il nous montre ce mouvement, triomphant de tous les obstacles de terrain et débouchant en quelques jours sur les derrières de nos

(1) *Mercure* du 16 novembre 1918, p. 232.

armées, dans le cas où celles-ci auraient été portées sur la frontière belge. Ici, je dois faire un aveu. J'avais pensé, un instant, moi-même, pour m'expliquer l'obstination du G. Q. G. à ne pas croire à la menace qui se préparait par la Belgique, qu'on avait pu songer à Vitry-le-François que cette menace n'était qu'une feinte. « Du moment, se disait-on, qu'ils font mine d'envahir la Belgique, c'est qu'ils vont attaquer par la Suisse. » J'ajoute que je n'ai pas osé m'arrêter longtemps à cette supposition ; un reste de respect m'en a retenu. Mais si, vraiment, à la date du 15 août, l'invasion par la Belgique n'apparaissait pas plus probable que le mouvement débordant par la Suisse, si M. le G. Berthaut nous l'affirme, je m'incline devant sa haute compétence. Je le ferai d'autant plus volontiers que je me trouve encore complètement avec lui dans les appréciations qu'il porte sur nos opérations en Alsace, en Lorraine et sur la Sambre. Cependant, je ne puis m'accorder avec lui lorsqu'il avance que la seule solution militaire qui s'imposait à ce moment était le repli de nos armées, avant tout engagement, sur la ligne Verdun-Paris. Pourquoi pas derrière la ligne de la Loire ? Pourquoi pas jusqu'au Canigou ? Enfin, le G. Berthaut prend très heureusement la défense du fameux décret du 28 octobre 1913, si universellement raillé, et dont le principal auteur a été injustement traité comme un bouc émissaire. Je me trouve une fois encore tout à fait en communauté d'idée avec lui, puisque j'ai eu l'honneur, bien avant lui, de défendre ici-même l'esprit qui a inspiré nos règlements de 1913. Et je crois qu'au moment où je le faisais, il n'y aurait pas eu une voix pour m'approuver. En somme, M. le G. Berthaut a écrit un livre fort habile, intéressant en plus d'un côté, parfois très remarquable. Il a hautement raison dans toutes les parties de son exposé théorique. Mais « la guerre, a dit Napoléon, est un art très simple et tout d'exécution ». Et c'est dans notre jugement sur l'exécution, qui nous a coûté tant d'angoisses et qui nous laisse encore en présence d'énigmes indéchiffrables, que nous nous séparons de M. le Général Berthaut.

Le même écrivain militaire publie un résumé des opérations, qui eurent pour théâtre, de 1914 à 1918, tout le terrain compris entre la Marne et l'Yser : **De la Marne à la mer du Nord**. Cet exposé est vraiment original. Ancien chef du service géographique de l'Armée, l'auteur s'y révèle topographe tout à fait distingué. L'étude des différents secteurs de cette partie du front, la description détaillée du terrain sont des parties tout à fait remarquables de ce petit ouvrage. Elles facilitent l'intelligence des opérations, en montrant d'une façon constante les rapports existant entre ces dernières et la configuration du sol. Les croquis qui l'accompagnent sont d'une extrême clarté. Nous ne retiendrons de cette étude que les

lignes suivantes, au sujet du repli des armées allemandes en mars 1917, sur le front nord-est :

Les Allemands ont dit que leur repli avait été volontaire, et c'est la vérité en ce sens qu'ils ont eu le choix du moment de la retraite. Sur divers segments de leur front, ils ont pu se retirer sans être inquiétés. Les rapports de nos aviateurs annonçaient leur départ, et les états-majors ne voulaient pas y croire... c'est parce que, trop souvent, nos adversaires ont été laissés libres de déménager à leur aise qu'ils ont pu détruire radicalement les localités occupées.

Le général Berthaut fait cette constatation en 1919. Qu'il me soit permis de rappeler qu'au lendemain même des événements, en mai 1917, j'écrivais les lignes suivantes, après avoir annoncé le repli allemand dès octobre 1916 (prédiction qui fut échoppée par la censure) :

Les armées allemandes ont réussi à effectuer ce vaste mouvement de repli, sur une profondeur d'environ 50 km., sans être inquiétées que très tardivement.

Et j'indiquais que ce mouvement était commencé depuis deux mois, sans que nous ayons tenté de le troubler en rien (1).

M. le général Zurlinden écrit, en avertissement, dans **La Guerre de Libération**, en deux volumes, qu'il ne saurait être question pour le moment d'écrire une relation définitive des événements. Nous sommes encore trop près de ceux-ci. Malgré cette réflexion, pleine de sagesse, il n'a pu se retenir de rédiger un guide pour que le lecteur ne s'égarât point « au milieu du dédale sublime de ces actions superbes de vaillance qui, etc. » Nous en restons reconnaissants à ce vétéran, plein d'expérience, qui associe dans le même tribut d'éloges M. Poincaré, le général Joffre, le maréchal Foch et M. Hanotaux, qu'il compare à Thucydide. On donnera utilement ces deux volumes aux distributions de prix, à la fin de l'année scolaire.

M. R. Puaux nous avait donné, il y a quelque temps, une excellente brochure sur le maréchal **Foch**, où se trouvait très clairement résumée sa doctrine de guerre. Voici un ouvrage plus important de M. le Com. A. Grasset, **Préceptes et Jugements du Maréchal Foch**, qui permettra de mieux pénétrer la personnalité du maréchal. Ce sont des extraits de ses œuvres, dont les rubriques, pour faciliter les recherches, se trouvent classées dans l'ordre alphabétique. Ces extraits sont précédés d'une étude sur la vie militaire du maréchal, et en particulier sur son rôle pendant la guerre; cette étude est jusqu'ici la contribution la plus nourrie que nous ayons à ce sujet.

M. Ch. François Saint-Maur écrit un pieux panégyrique sur **le**

(1) *Mercure* du 16 mai 1917.

Capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison, qui fut tué le 10 mai 1917, au cours d'un combat aérien. Ce jeune officier, mort dans « la fraîcheur de sa vie » — il avait 28 ans, — écrivait le 10 septembre 1914, au lendemain de la Marne : « Sur les champs de bataille où nous attendons un ennemi qui ne vient pas, je lis Pascal ou Descartes. » Si nous citons ce trait, c'est pour le jeu des contrastes. Combien de ceux qui avaient coutume de lire Pascal ou Descartes, pendant la paix, cessèrent de lire l'un et l'autre pendant la guerre : leur curiosité intellectuelle et leur sensibilité s'alimentaient suffisamment aux réalités du combat. Plus tard, ce jeune officier employait ses loisirs, en Picardie, à lire *la Somme* de saint Thomas, dix-huit volumes in-4 qu'un abbé réussit à lui faire passer malgré la crise des transports. On se demande comment une guerre aussi intensive pouvait ménager de tels loisirs à un officier aussi ardent. Mais le mystère est au fond des choses.

JEAN NOREL.

§

De M. Pasteur Vallery-Radot je signalerai un volume curieux : **Pour la terre de France par la douleur et la mort** (*la Colline de Lorette*), dont la publication avait été retardée par ordre, et qui est une suite d'impressions, de réflexions et notes cursives, à propos du conflit actuel et principalement les faits de guerre des années 1914-1915. Le récit, pris d'un poste de secours, commence avec la retraite de l'Est, et c'est le désarroi, la débandade, avec l'horreur des blessures, l'atrocité de cette guerre où l'on a perfectionné les moyens de destruction, — où la guenille humaine est écharpée, déchiquetée par des engins dont les effets sont de plus en plus meurtriers. Il finit par raconter la bataille du côté de Sompuis, et d'abord l'aspect du village bombardé.

Des ruines, des amas fumants. Les quelques maisons qui ne sont pas effondrées sous les obus ou le feu étaient pillées, saccagées. Devant une ferme un paysan était étendu, mort, la face contre terre, les bras écartés : autour de lui gisaient des vaches et des chevaux crevés; des poutres achevaient encore de se consumer... Les champs étaient couverts de cadavres français et allemands. Au milieu des corps inertes on apercevait des hommes qui, comme des naufragés, élevaient les bras comme pour implorer des secours. On approchait et l'on voyait un pauvre être qui se roidissait contre la mort; qui voulait se lever, marcher, et qui retombait. Plusieurs, au moment où nous les couchions sur les brancards, expirèrent. Parmi les blessés et les morts il y avait des cadavres de chevaux étendus sur le flanc, le ventre déjà gonflé, les pattes dressées et écartées; et des armes, des vêtements, du sang; des caissons, des voitures brisées par les obus ou renversées sur le sol, attachées à des chevaux qui se débattaient encore... de la plaine s'élevait une odeur de charogne...

La poursuite de l'ennemi s'arrêta du côté de Suippe, alors que les

nôtres comptaient pousser jusqu'en Allemagne. Les troupes sont ensuite transportées dans le nord, où elle débarquent près d'Estaires, et ce que l'auteur raconte longuement ensuite ce sont les combats de Notre-Dame-de-Lorette ; le souterrain d'Aix-Noulette où se trouve le poste d'Arcours ; l'aspect du champ de bataille « là-haut » ; puis la vie sur le front, dans les tranchées, la fureur des combats d'Ablain, des bois de Noulette ; la plaine de Lens, — où les mineurs continuent à travailler, où les usines fument et besognent. Il raconte des scènes de l'ambulance, des idées et sensations de l'être qui reste capable de réfléchir, de sentir encore malgré l'horreur des massacres et des bombardements, l'atrocité des mutilations, l'aspect hideux des plaies. — En septembre 1915, c'est enfin l'assaut général, et M. Pasteur Vallery-Radot raconte les combats de la colline de Lorette, qui domine tout ce paysage, et la tentative de percée du front allemand, — dont les résultats, malgré tout, furent médiocres. Derechef c'est l'obsession des blessures horribles, des morts, toujours et partout. La vie dans les tranchées reprend ensuite, avec le froid et la boue. L'offensive n'a donné que des résultats médiocres, et il faut encore attendre, recommencer la lutte pas à pas, jour après jour, en attendant l'occasion meilleure.

Malgré le ton parfois lyrique de ce récit, des notes consignées, le livre de M. Pasteur Vallery-Radot respire plutôt la tristesse, s'il s'achève avec des paroles d'espoir, de confiance dans le succès final. On comprend qu'il ait été réservé par la censure et donné seulement dans une période où, — les résultats acquis, — les batailles des premiers mois de la guerre, les combats atroces de Notre-Dame-de-Lorette, comme ceux de l'Yser et de Verdun, puis la seconde bataille de la Marne, apparaissent déjà comme des faits du passé.

CHARLES MERKI.

§

Le colonel G. Becker, breveté d'état-major, avait publié avant la guerre deux volumes sur *la Bataille*. Dans une brochure intitulée **Après la Bataille**, il esquisse une confrontation de ses *idées d'avant-guerre* avec les *événements de guerre*. Les doctrines militaires et les plans des Allemands y sont maltraités comme chez tous ceux qui désirent faire l'apologie des doctrines et des plans de notre état-major. Comme il faut tout de même expliquer près de quatre années d'insuccès, on se résigne à quelques aveux. « La France [*lisez* l'état-major général] a fait un faux calcul militaire. Elle a tablé sur une vingtaine de corps d'armée fonçant sur elle en première ligne. C'est plus de trente corps d'armée qui lui tombent sur les bras. Elle n'a pas apprécié à sa juste valeur la masse débordante qui passe par la Belgique. » Après cet aveu, le colonel Becker écrit de très bonne foi cette phrase : « Le corps de bataille français vit

sur le renseignement... Le corps de bataille allemand sacrifie le renseignement à l'hypothèse. » Or, *tous* les renseignements parvenus à l'état-major général avant le 20 août 1914 annonçaient la concentration des forces allemandes sur la Moselle, la Meuse et au delà de la Meuse, et cet état-major attaque en Alsace où il n'y avait que trois brigades de réserve et de landwehr.

Le colonel Becker reconnaît aussi que les mitrailleuses, les canons lourds et les nombreux avions armés de mitrailleuses de l'ennemi nous ont « au début de la campagne fait subir leur loi » et que notre cavalerie et notre infanterie, « follement audacieuses », sont allées jusqu'à « l'excès dans l'esprit offensif », oubliant « la saine doctrine de l'Ecole de guerre : couverture et liaison, nullement exclusive du courage et du cran ». Il faudrait pourtant reconnaître que ceux qui ont prêché « l'esprit offensif » étaient justement des professeurs de l'Ecole de guerre. Sauf Bonnal à la fin de sa carrière, aucun d'eux n'a jamais donné de conseils de prudence.

ÉMILE LALOY.

§

Le capitaine Joachim Merlant, qui dans le civil est, je crois, professeur de faculté de lettres, a eu raison de consacrer quelques pages à ses **Souvenirs des premiers temps de guerre**. Les semaines d'août et septembre 1914 ont été brûlantes tour à tour d'enthousiasme, d'angoisse et de joie triomphale; heureux ceux qui ont pu les vivre dans le tourbillon splendide des événements! et aussi leur survivre, car. hélas! nombreux sont ceux qui alors ou depuis ne purent pas savourer en entier les fruits de leur vaillance. Le capitaine Merlant et ses hommes n'ont pas d'ailleurs assisté à la bataille de la Marne : c'étaient de bons pépères, territoriaux du Midi, qui n'ont vu le feu qu'un peu plus tard dans l'Argonne, et qui d'ailleurs s'y sont très bien comportés. Je ne sais plus quel politicien de l'arrière avait à cette époque, et tout en maintenant à l'abri sa précieuse personne, prétendu que tel de nos échecs, Morhange, sauf erreur, était dû au fléchissement des contingents toulonnais. La vérité est que tous les Français ont fait héroïquement leur devoir, et que les régiments de Provence ou de Languedoc ont à leur actif d'aussi beaux faits d'armes que ceux de Bretagne ou de Lorraine. Cela d'ailleurs a été de tout temps ainsi, et soit les cadets de Gascogne, soit les Cévenols de la fameuse 32e demi-brigade n'avaient pas volé leur réputation. Les croquis que le capitaine Merlant fait de ses braves territoriaux du *Miejour* les rendent tout à fait sympathiques. Sans doute, au lieu de *shrapnells*, ils prononçaient *escarpinels*, mais avaient-ils si tort que ça? Remy de Gourmont, dans son *Esthétique de la langue*, a loué avec raison cette manière de naturaliser les vocables métèques. « Zou, les escarpinels! » on peut bien articu-

ler ainsi quand on ne flanche pas à leur sifflement. Et quel dommage à ce propos que l'interjection : zou! si expressive et si fréquente en dialectes romans n'ait pas passé en français! Mais notre langue est toujours la gueuse fière dont parlait Godeau, et les vrais bons prosateurs, même d'art, n'osent pas donner l'exemple de l'annexionisme camouflé tant en lexique qu'en syntaxe; c'est fâcheux, car ce serait rendre bien service à la vieille mère patrie. Montaigne ne me donnerait pas tort ici.

Maintenant que la paix est à peu près signée, on relit avec intérêt les livres comme celui de M. Lugan qui, à la veille même de l'arrivée des plénipotentiaires allemands (avril 1919), étudiait **Les Problèmes internationaux et le Congrès de la Paix**. Ces problèmes étaient vraiment formidables et innombrables, et on comprend un peu que l'on ait mis six mois à les résoudre en gros. Avec beaucoup de méthode l'auteur les énumère les uns après les autres, les « grands problèmes » d'abord, ceux qui résultent de l'effondrement de l'Autriche-Hongrie, de la Turquie et de la Russie, ensuite « les problèmes secondaires », et on est un peu surpris de trouver dans cette catégorie celui d'Alsace-Lorraine qui pour nous est primordial, et qui l'est en réalité comme preuve décisive de la défaite de l'Allemagne, sans quoi ni l'Autriche-Hongrie, ni la Turquie, ni la Russie ne se seraient effondrées. D'ailleurs M. Lugan, qui est prêtre, je crois, a le bon goût de mettre également au rang des problèmes secondaires celui du Saint Siège, dont il propose la solution d'après une lettre de l'évêque de Verdun du 16 novembre 1918 : un tout petit État souverain comprenant le quartier transtéverin de Rome, le port d'Ostie et une route joignant les deux, avec « une population d'une vingtaine de mille âmes qui vivrait sous le joug suave du Saint Père ». (J'ai idée que ce joug, même suave, ferait faire la grimace aux intéressés, et qu'il suffirait de donner au Saint Père, qui est déjà souverain véritable dans son palais, des garanties lui permettant d'aller et de venir librement et de s'embarquer à son gré n'importe où, comme le président du Conseil fédéral suisse peut aller prendre le paquebot aussi bien à Marseille qu'à Anvers.) Et après les problèmes du présent, tant grands que secondaires, l'auteur étudie ceux de l'avenir, non moins difficiles, si ce n'est plus, d'après le programme wilsonien. M. Lugan ne nie pas les difficultés qui s'opposent à ce que cet idéal soit aisément réalisable, mais il a confiance dans sa réalisation et il a raison de croire que celle-ci est subordonnée à la bonne foi, à la bonne volonté et à la bonne humeur de tous, ainsi qu'à un accord économique international et à une tolérance religieuse réciproque. On peut d'ailleurs lui accorder, ce par quoi il termine ce substantiel travail, que le pape devrait avoir une place dans cette Société des Nations, sinon « une place de choix »,

cette expression étant dangereuse, du moins une place normale, et à laquelle il semble bien avoir droit, puisqu'il est, je viens de le dire, souverain de ses palais et jardins du Vatican ; mais pour être tout à fait dans la règle, il faudrait alors créer une nationalité vaticane et reconnaître un peuple de quelques dizaines de têtes qui ne serait ni italien, ni n'importe quoi. Cela pourrait paraître bien artificiel, mais si l'on se contentait d'admettre dans la Société des Nations le Pape comme représentant de force morale, ce serait ouvrir la porte à beaucoup d'ambitions, car comment y refuserait-on une place à tous les chefs d'autres confessions religieuses et d'autres association internationales?

Le livre de M. Maurice Legendre, **la Paix prochaine et la Mission des Alliés**, écrit dans le même esprit, mais antérieurement, insiste sur le caractère moralisateur que doit avoir la victoire, et sur l'aspect de Revanche de la Morale que prend en général cette guerre. Toute l'histoire est à reviser, dit-il, dans une formule très juste, et c'est parce que la grande guerre a vu surgir inéluctables les conséquences des vieux crimes qu'on croyait amortis dans le passé, qu'on peut comprendre que Bismarck, Catherine, Frédéric II ont été de piètres politiques tout comme Louis XI et Jean sans Peur (l'auteur dit Jean sans Terre par un lapsus) et que le type du piètre politique a été ce César Borgia, devant qui tous les grands et petits Machiavels se sont prosternés d'admiration. Cette vue est très juste, et je suis de ceux qui regardent en effet Louis XI comme un de nos rois les plus maladroits, en dépit de ses roueries, et la tournure d'esprit annexionniste et subjuguante qui persiste chez quelques retardataires de chez nous comme la plus immorale et d'ailleurs la plus inintelligente qui soit. Il faut bien espérer que nous en avons fini avec ces sottes vanités d'ancien régime et que nous verrons s'instaurer enfin un temps de liberté, d'égalité et de fraternité internationales, complétant pour la Société des Nations l'œuvre accomplie par la Révolution pour la société de France. L'auteur consacre à cette vue des pages tout à fait remarquables et qui font pendant au livre prophétique qu'il avait écrit en 1913 : *La Guerre prochaine et la Mission de la France*. Ce qu'il dit du Portugal notamment est tout à fait à approuver. Ce petit peuple, qui, d'une façon si spontanée, si enthousiaste, s'est résigné à tous les sacrifices d'hommes et d'argent pour prendre part à une croisade où il n'était pas directement intéressé, a donné, bien avant les Etats-Unis, le plus bel exemple d'héroïsme, un exemple que l'Espagne doit maintenant regretter avec amertume de n'avoir pas suivi ; nulle nation ne mérite d'être mise plus haut dans l'échelle des valeurs morales. Et ce que M. Legendre dit, quoique très catholique, de « l'essai malheureux » de Benoît XV est non moins juste ; c'est « ce qui pouvait

rester de prestige politique » à la papauté qui sort à peu près inexistant de « ce triste épisode ». L'influence néfaste de Léon XIII, ce vieux renard médiocre, a porté ses fruits avec Benoît XV, et nous voyons combien toutes les maigres habiletés de ces deux souverains pontifes sont lamentables comparées aux beaux mouvements d'âme de leurs prédécesseurs respectifs, Pie X mourant de douleur à la déclaration de guerre, Pie IX lançant ses invectives enflammées contre la Prusse de 1870. Au nombre des bienfaits moraux de cette grande guerre il faudra mettre la disparition de cet autre ancien régime, celui de l'Eglise politique. Comme le dit l'auteur, la ruine d'un Etat catholique à la façon autrichienne est un bénéfice net pour le catholicisme, et les contre-coups de cette révolution psychologique même sur notre vie intérieure nationale peuvent être considérables.

Les **Lettres sur la jeune Italie** de M. Lucien Corpechot pourraient servir d'illustration à la philosophie politique de M. Legendre. Ces lettres sont datées de juillet-octobre 1916. L'Italie avait depuis près d'un an pris noblement parti pour le Droit, et l'auteur a bien rendu la vague de bel enthousiasme qui continuait à rouler sur ce fraternel pays. Dès le premier jour il avait vibré à notre unisson et l'anecdote que rapporte M. Corpechot des Italiens de Rome s'écriant à la nouvelle de la Marne : *Nous* sommes vainqueurs ! est tout à fait émouvante. Jamais nous n'oublierons la belle sympathie ardente que nous a montrée l'Italie dès ces premiers jours de la guerre. Les Allemands croyaient bien pourtant se l'être liée pour toujours par les mille liens dont ils savaient si bien se servir, politiques, économiques, scientifiques, et M. Corpechot donne quelque part de curieux détails sur la façon dont ils embrigadaient au profit de leur pangermanisme toute l'élite de la jeunesse universitaire d'Italie. Mais, comme il le dit aussi, « leurs leçons d'impérialisme devaient porter leurs fruits, mais non ceux qu'ils en attendaient. » — Le mot impérialisme est toutefois fâcheux, et peut-être à ce propos est-ce cette longue emprise méthodique, opiniâtre, de l'âme allemande sur l'âme italienne qui explique la vivacité persistante de cet esprit annexionniste et conquérant que nous avons pu voir ces temps derniers. En imaginant partout des dangers pour leur sécurité nationale et en exigeant des garanties militaires et des occupations de pays étrangers, les Italiens font fausse route à tous les points de vue, à celui du droit des nationalités voisines comme à celui des pays qu'ils voudraient occuper, comme à celui de leur propre avenir. Ils ont intérêt à vivre en relations cordiales avec les Esclavons comme avec les Arnautes, comme avec les Pallikares ; la Méditerranée, même l'Adriatique, est assez grande pour le libre développement de tous ses riverains, et ce berceau de la vieille civilisation gréco-latine doit donner

l'exemple de la justice et de la paix. Les gens de Fiume, et peut-être même de Trieste, auraient d'ailleurs de leur côté intérêt à jouir d'un statut libre qui ferait de leur ville le débouché de tout l'hinterland danubien ; Fiume, et peut-être aussi Trieste, perdra à devenir un port excentrique de l'Italie, comme Savone ou Gênes perdrait à devenir un port excentrique de la France au lieu d'être le débouché naturel de l'hinterland lombardo-piémontais ; quant à l'argument tiré de la population italienne de Fiume, et peut-être même de Trieste, il n'est pas rigoureusement probant, car à ce compte l'Italie pourrait demander l'annexion de Marseille et de New-York où ses enfants ont la majorité dans certains vieux quartiers. Tout ceci paraîtra bien sec et bien niais aux lecteurs enthousiastes des furibonderies dannunzioesques, mais, en parlant ainsi, je suis sûr de n'obéir à aucun sentiment hostile à l'Italie ; il n'y a pas de nation pour qui nous sentions, surtout les Français du midi comme moi, plus de sympathie profonde et sincère, et c'est par vrai sentiment de fraternité et de reconnaissance et d'admiration que nous voudrions que la grande Italie éliminât les derniers vibrions d'esprit boche que lui avait méphistophéliquement inoculés, pendant quarante ans, l'Allemagne bismarckienne.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LES CONTRE-PROPOSITIONS. — Si les conditions de paix de l'Entente, remises aux plénipotentiaires allemands le 7 mai, à Versailles, ont provoqué, chez nos ennemis, des flots de colère et d'indignation, l'opinion d'outre-Rhin a été absolument terrifiée, quand elle a su ce que l'Empire républicain était prêt à accepter. Il faut constater que ses nerfs sont mis à une rude épreuve. Pendant trois semaines, on n'a cessé de lui répéter que l'Allemagne ne signerait pas, que l'armistice du 11 novembre équivalait à un contrat qui engageait les deux parties et dont les stipulations devaient limiter les exigences des adversaires. Des hommes d'Etat de toutes nuances criaient à l'injustice et à la spoliation, tandis que, sur tout le territoire, les réunions de protestation contre la « paix de violence » exaspéraient le sentiment patriotique des masses. En outre, le comte Brockdorff-Rantzau rédigait note sur note, dans le seul dessein de saper les clauses fondamentales du traité. Il poussait même l'impudence jusqu'à reprocher aux Alliés de mettre à la charge de l'Allemagne de « prétendues responsabilités dans les origines de la guerre ». Le ton comminatoire de ces notes faisait l'effet d'un baume sur l'orgueil blessé des Allemands et tel était l'aveuglement et l'ignorance

de ces gens-là qu'ils commençaient de nouveau à croire sérieusement qu'ils n'avaient pas été battus.

Et voilà que, le mardi 27, deux jours avant de les faire connaître au président de la Conférence, M. de Brockdorff communiquait aux journaux allemands le résumé de ses contre-propositions ! Bon gré, malgré, il fallut bien déchanter. Si la délégation allemande se refusait encore à accepter les conditions des Alliés, ses concessions étaient cependant de telle nature que la situation véritable de l'Allemagne y était brusquement mise en lumière. Non seulement elle se résignait à se soumettre aux restrictions des armements que lui imposaient ses vainqueurs, mais elle fixait elle-même le chiffre de 100 milliards d'indemnité qu'elle était prête à verser. Cent milliards de marks en or, cela représente, au taux actuel, plus de 300 milliards de marks, et les masses allemandes, même les plus récalcitrantes à accepter l'irrémédiable, ont aussitôt compris que ce qui les révoltait le plus dans le traité, l'atteinte à leurs intérêts matériels, formait la base même de la tractation proposée par leurs plénipotentiaires à Versailles. Décidément, c'en était fini de crâner ! Aussi, les principaux journaux ne manquèrent-ils pas, dans leurs articles de fond, de se faire l'écho de cet état de découragement. La *Gazette de Francfort* du 29 mai intitule le sien : « Le sacrifice allemand ».

Jamais, y lit-on, jamais aucun peuple ne s'est montré prêt à prendre sur lui quelque chose d'aussi formidable ; jamais le vaincu n'a fait au vainqueur des offres aussi terribles, simplement pour obtenir de lui le seul bien de la paix. L'Allemagne est prête à se désarmer complétement. Elle est prête à donner place à la libre disposition des nationalités étrangères qui vivaient jusqu'à présent sur son territoire, dans une mesure qui permet de se demander si le droit de disposer de lui-même est encore sauvegardé pour le peuple allemand. Elle veut enfin prendre sur elle des charges économiques et financières d'une étendue telle que la folie des chiffres créée par la guerre n'apparaît plus que comme un jeu de l'imagination. Comment vivrons-nous si ces propositions allemandes sont acceptées ? Nous ne le savons pas...

Le *Vorwaerts* n'est pas moins pessimiste :

Le texte des propositions de paix allemandes dont la publication complète est prochaine, écrit-il le 28, sera lu d'un cœur douloureux par chacun en Allemagne. On peut se figurer les conditions d'existence qui naîtront, quand cette proposition aura force de loi par traité, et le travail gigantesque et presque démesuré qui attend le peuple allemand, s'il veut en exécuter strictement les clauses. La réglementation des questions territoriales, d'après le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, qu'on ne peut qu'approuver au point de vue socialiste, conduit également à une diminution de la population et par là à un amoindrissement de ses facultés de production. Ce qui nous restera de cette population s'engage à payer, pour les réparations, cent milliards, vingt fois plus que l'indemnité de guerre de 1871.

L'organe de M. Scheidemann ajoute que « le gouvernement allemand est allé jusqu'aux limites extrêmes du possible et de l'exécutable ». Il fait appel à la « raison » des représentants de l'Entente et souligne cette circonstance que l'acceptation du désarmement exclut toute idée de revanche.

Résumant l'impression produite dans la capitale allemande par la publication des contre-propositions, le correspondant berlinois de la *Gazette de Francfort* télégraphie le 28 :

Tout le sérieux de notre situation et la gravité de notre effondrement politique et militaire doivent se révéler à chaque Allemand par les contre-propositions de notre gouvernement. Ce que la guerre a détruit en pays ennemis il faut que nous le reconstruisions avec du travail allemand et de l'argent allemand ; à cet effet le gouvernement allemand est prêt à prendre à sa charge une dette de 100 milliards, en faveur de l'Entente, en particulier de la France et de la Belgique.

Si la presse ministérielle s'efforce surtout de faire ressortir l'esprit politique dont s'est inspiré le gouvernement dans la rédaction de ses propositions, en essayant de décider les représentants de l'Entente à s'engager dans la voie des négociations, les journaux conservateurs, qui n'ont plus rien à ménager, font une vive opposition aux clauses proposées par M. de Brockdorff et fulminent contre les dispositions « démocratiques » du contre-projet. La *Deutsche Zeitung* parle de « suicide » et les *Berliner Neueste Nachrichten* s'écrient : « incroyable, mais vrai », en ajoutant que le gouvernement a signé la condamnation à mort du peuple allemand. « Nous ne pouvons que répéter, déclare la *Deutsche Tages-Zeitung*, que les propositions allemandes vont beaucoup trop loin, surtout en ce qui concerne l'offre de cent milliards en or. »

Dans la *Gazette de la Croix*, l'ancien ministre du Trésor, M. Helfferich, prend vivement à partie son successeur actuel, M. Dernburg. Il se demande comment il est possible que des gens, que Dieu dans sa colère laisse gouverner aujourd'hui le peuple allemand, aient pu en venir à cette idée d'une indemnité aussi considérable. Son raisonnement est tellement monstrueux qu'il mérite d'être reproduit ici textuellement :

Nous devons rétablir la Belgique et le territoire occupé du nord de la France. La fortune totale de la Belgique s'élevait, avant la guerre, à cinquante milliards ; la fortune totale de la France à environ trois cents milliards et le territoire occupé par nous valait environ trente milliards. Une estimation large prévoit qu'un quart de la fortune de ces territoires a été détruit. Nous devrions donc payer seulement une indemnité de vingt milliards de francs ou seize milliards de marks en or. Mais notre gouvernement offre comme indemnité un maximum de cent milliards en or.

La guerre et la révolution ont largement amoindri la productivité de

l'Allemagne. M. Dernburg ne voit-il pas que nos ennemis, sous la fausse bannière de réparations et par cet offre de cent milliards, deviendront les maîtres et les propriétaires non seulement de notre fortune publique, chemins de fer, ports, domaines, forêts, mines, mais encore de toutes nos fortunes privées, fabriques, usines, ateliers, propriétés foncières de la ville et de la campagne?

C'est la fin de tout progrès social et cultural. Le gouvernement signe pour son propre peuple une lettre d'esclavage et un arrêt de mort, tandis que le peuple allemand, fatigué de la guerre et des combats intérieurs, dort jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour son réveil.

Ces arguments sont sans valeur, si on leur oppose la réalité des faits. Pour indemniser de leurs pertes les habitants des départements envahis par les Allemands la France devra verser, en argent liquide, un nombre considérable de milliards qui dépassera de beaucoup les évaluations les plus optimistes. Et, en regard de ce passif formidable, les versements effectifs de l'Allemagne, échelonnés sur trente ou cinquante ans, ou même davantage, apparaîtront comme tout à fait insignifiants. En face de la France ruinée nos ennemis conservent toutes leurs possibilités de développement, avec leurs usines intactes, leur production agricole à peine diminuée. Ils perdront à vrai dire des territoires dont les produits sont indispensables à l'équilibre de leur économie nationale, mais rien ne les empêchera de les importer et de conclure avec les nouveaux Etats, nés sur sa frontière est, des traités de commerce, dont l'application ne diminuera en aucune façon leur activité. L'Allemagne, malgré ses charges, si elle veut se donner la peine de travailler de nouveau comme avant la guerre (et c'est là en somme toute la question), redeviendra pour ses rivaux un concurrent redoutable. La France, par contre, dans l'ensemble des nations combattantes, sera celle dont l'équilibre matériel sera la plus difficile à rétablir. Pendant plusieurs générations la guerre pèsera encore lourdement sur ses épaules. Or, ce terrible fléau, c'est l'Allemagne qui l'a déchaîné et, malgré toutes les arguties des publicistes d'outre-Rhin, notre bon sens ne cessera de nous répéter que c'est elle qui doit payer.

Le détail des clauses du traité de paix est d'un intérêt médiocre, quand on en a dégagé les traits principaux, dont le résumé officiel a fait l'exposé. Une certaine presse a voulu se faire chez nous une popularité facile en affirmant que le texte complet des préliminaires avait été volontairement soustrait à la curiosité du public. On est même allé jusqu'à prétendre que la presse allemande donnait le texte *in extenso*. C'est là une pure légende. Plusieurs journaux ont, en effet, reproduit quelques articles qu'ils jugeaient particulièrement intéressants pour leurs lecteurs, de même que plusieurs clauses, comme celle par exemple de la livraison des machines agricoles et du bétail,

ont été publiées chez nous. Mais ces publications, qu'elles soient d'ordre purement technique, ou qu'elles précisent les modalités d'application, sont sans aucun intérêt pour le grand public.

M. Paul Block qui, dans le groupe des journalistes allemands de Versailles, joue le rôle de chef de chœur, a donc été de mauvaise foi quand il a écrit, au *Berliner Tageblatt* du 22 mai, que « les grandes masses du peuple, dans les pays victorieux, ne connaissent pas le contenu du projet ». S'il ne les connaît pas, c'est qu'il ne se donne pas la peine de les lire. Le gouvernement allemand a du reste été aussi discret que les gouvernements alliés. Il n'a livré à la publicité, par la voie des journaux, qu'un résumé des contre-propositions du comte Brockdorff-Rantzau. Et le public allemand ne s'y est pas trompé. Il a compris aussitôt que le gouvernement allemand offrait cent milliards à l'Entente et cette indication lui a suffi pour se rendre compte d'un seul coup à quel point l'Allemagne était par terre.

Elle essaye cependant encore de sauver la face. Elle charge ses historiens les plus réputés, les professeurs Hans Delbrück et Max Weber, aidés du comte de Montgelas, de rédiger un mémoire tendant à démontrer que l'Empire n'est pour rien dans les causes de la guerre et que seule la Russie porte la responsabilité des hostilités. Pendant ce temps, quelques-unes de ses personnalités de premier plan adressent des lettres ouvertes aux hommes politiques de l'Entente, pour leur demander d'atténuer les dispositions du traité. M. Conrad Haussmann, démocrate de l'Allemagne du Sud, prétend accabler M. Clemenceau de sa lourde ironie par un long papier, daté de Stuttgart, 24 mai, et qu'il a aussitôt livré aux agences qui se sont contentées d'en donner des extraits. Dans la *Zukunft* du 31 mai, M. Harden s'adresse également au président de la Conférence, pour lui expliquer que l'Allemagne est devenue parfaitement inoffensive :

L'Amérique, dit-il, a fait des affaires d'or pendant la guerre ; l'Angleterre a déjà retrouvé l'équilibre de son budget ; l'Allemagne a tourné à fond la vis de ses contributions ; quant à la France, elle est écrasée sous le poids des dettes de guerre. Tandis qu'en Allemagne on trompait le peuple par de faux bulletins de victoire, on s'efforçait en France de soutenir l'esprit de la population en lui faisant croire que l'Allemagne paierait tout : « Mais l'Allemagne ne peut pas payer. » *Assurément, elle a encore soixante millions d'habitants, et elle en aura presque soixante-dix lorsque l'Autriche allemande lui sera rattachée ; ses machines ne sont pas détruites, n'ont pas été volées, comme celles du Nord de la France ; son territoire industriel et son outillage sont intacts. Et c'est pour cela que la France victorieuse craint l'Allemagne vaincue.*

Quant à M. Th. Wolff, il s'en prend à M. André Tardieu (*Berliner Tageblatt*, 26 mai) parce que, dit-il, « il connaît l'Allemagne »... Mais c'est précisément parce que les Alliés connaissent l'Allemagne,

ou plutôt parce qu'ils ont appris à la connaître pendant près de cinq ans de guerre, qu'ils ne lui demandent pas autre chose que des réparations et des garanties. Il importe peu de savoir, dans la tractation actuelle, ce que deviendra l'avenir du germanisme. L'Allemagne était intéressante dans la constellation des idées européennes, alors qu'il n'y avait pas d'Allemagne, alors que l'Allemagne était une simple expression géographique. Maintenant son essor économique qui, depuis un demi-siècle, avait remplacé son essor intellectuel, ne nous intéressera plus que dans la mesure où elle pourra payer.

HENRI ALBERT.

Espagne.

LE TOPIQUE DE LA « RÉGÉNÉRATION SOCIALE ». — Le 4 mars 1905, « Azorín » — qui n'était encore qu'un « humoriste original » — partait de Madrid pour la Manche, prié par *El Imparcial* d'y reconstituer l'itinéraire de D. Quichotte. Son premier article, décrivant *la partida*, apparaissait, ce jour même dans la feuille des Gasset. Le dernier de la série, intitulé : *La exaltación española*, est dans le numéro du 25 mars. Dans l'intervalle, *El Imparcial* avait écrit (11 mars 1905) :

Séville, Malaga, Cadix ! N'est-il pas vrai que ces noms seuls, par l'étrange cristallisation d'un concept faux, en sont venus à être comme un symbole de toute allégresse, comme la négation de l'humaine douleur ? Et cependant, c'est en contemplant leurs arides campagnes, leurs immenses domaines solitaires, sans culture ; c'est en écoutant les clameurs de leurs ouvriers agricoles qui émigrent, entassés dans les navires ; celles, aussi, de ceux condamnés à périr sur le sol natal, que l'on pourrait appliquer aux trois provinces jumelles la triste, l'ironique exclamation que Blasco Ibáñez met sur les lèvres d'un des personnages de son dernier livre (1), en face du spectacle des champs dépeuplés de Jerez comme de celui des multitudes affamées : *He aquí la alegre Andalucía !* (*Voici la joyeuse Andalousie !*)

Azorín entendit-il, lui aussi, l'exclamation ironique ? Toujours est-il qu'après avoir décrit la route du Chevalier de la Triste Figure, il se mit à dépeindre le visage de l'Andalousie Tragique. Nous avons pieusement conservé ces articles de l'*Imparcial*, que nous lisions alors à Hambourg, et, en les exhumant aujourd'hui, croyons, en démontrant ensuite qu'ils sont toujours d'actualité, contribuer à mettre en lumière l'inanité de ce topique de la « régénération sociale », telle que la proclament les tenants du régime monarchiste, dont M. José Martínez Ruíz — rappelé par ses amis La Cierva et Maura au poste de sous-secrétaire d'Etat à l'Instruction Publique — n'est pas l'un des moindres, bien qu'il lui arrive de faire le libéral au détriment de M. Victor Giraud (mais il s'agit, alors, de la France !) (2).

(1) *La Bodega*.
(2) Voir son article sur deux publications de cet écrivain conservateur dans *la Vanguardia* barcelonaise du mardi 29 mai 1917 : *la Francia Inmortal*. Rappelons

M. José Martínez Ruíz ne prévoyait, certes, pas, lorsqu'il envoyait, en avril 1905, à l'*Imparcial* ces chroniques sur *La Andalucia Trágica*, qu'il confirmerait, à presque quinze ans de distance, les tristes constats de « Fabián Vidal » dans *El Sol!* Ce délicat sceptique se souvient, peut-être, de ce qu'écrivait de lui « Gustavo » dans *España Nueva* du jeudi 28 mai 1908 : — « Azorín » tient son éthique en partie double, comme le premier épicier venu. José Martínez en personnalise un aspect : ce qui lui permet d'être député, dépourvu du don de la parole. « Azorín » caractérise l'autre ; et cela lui concède tous les honneurs inhérents au journalisme, alors qu'il rédige toute sorte de joyeuses rosseries sur la politique... » A l'époque où il se décida à retracer la misère effroyable des plèbes de son pays — il naquit en 1876 en Alicante et fut élevé par des religieux de Yecla, en Murcie, — il commençait à évoluer vers « l'ordre », dans le sens qu'a si nettement précisé Pedro Mata, en quelques phrases décisives d'un article paru dans l'*ABC* du 26 novembre 1912. Accaparé, dès ses lointains essais de 1905, par nos conservateurs — voir l'article que lui dédiait feu Boris de Tannenberg dans la *Renaissance Latine* du 15 janvier 1905, p. 174-176, le peu qu'on connaît de lui chez nous est dû surtout à des publications conservatrices : le *Correspondant*, qui a donné des extraits de son pèlerinage : *Sur les pas de D. Quichotte* (25 mars et 10 avril 1914), et le *Comité de Propagande catholique à l'Etranger*, qui a fait traduire, en 1918, quelques articles de lui pour un volume qu'un collaborateur réactionnaire du *Salut Public* lyonnais, M. Démians-d'Archimbaud, a eu le bon goût de trouver, et de dire dans son journal, — n° du 22 juillet 1918, — écrit en un français peu soigné et peu élégant. Au surplus, M. Francis de Miomandre a donné sur lui une notice un peu sommaire, introduisant quelques essais de traduction, au n° 2 d'*Hispania*, 1918, pp. 115-118 (voir aussi pp. 143-149 et *ibid.*, n° 4, pp. 289-303 (1). Voyons donc ce que l'*Azorín* social découvrit, au printemps de 1905, en Andalousie.

que *El Liberal*, du mardi 2 juin 1908, a appelé M. Maura « un faux *D. Quichotte*, dont « Azorín » est « l'Avellaneda », dans son leader : *Contra el Terrorismo*, et que Rafael Garcia, dans la *Dinastía* gaditaine (30 mai 1908), avait assez bien précisé les fins secrètes de l' « évolution » de ce charmant esprit — qui, dans la *bibliographie* donnée à la fin d'une ncte autobiographique insérée en 1906 au volume 1 de *Los Contemporáneos* d'A González-Blanco, s'était déjà bien gardé d'indiquer les plus savoureuses références sur son compte.

(1) Parmi les traducteurs d'*Azorín* dans *Hispania* — la belle Revue trimestrielle de l'*Institut d'Etudes Hispaniques de l'Université de Paris* — figure M. Jean Cassou, qui tient, dans cet organe très vivant et bien informé, la rubrique : *Revue des Revues*. Nous permettra-t-il, à ce titre, de lui signaler que le « *mystérieux hispanisant....., très bien renseigné* », qui a écrit le « *remarquable article* » du *Mercure* du 1er août 1918 — qu'il analyse dans *Hispania*, 1918, pp. 372-373 — est le même que celui qui publia, dans *l'Europe Nouvelle* des 31 août, 14 septembre, 5 octobre 1918, puis dans la *Revue des Nations Latines* du 16 octobre 1918, la série d'études sur les *collaborateurs du Kaiser en Espagne*, et que cet hispanisant n'est autre que l'auteur même de la présente chronique.

Au commencement d'avril, il est à Lebrija (5, IV, o5 : *En Lebrija*). Lebrija, sur la ligne de Séville à Cadix, à 8 kilomètres du Guadalquivir, au milieu d'une campagne délicieuse, lui inspire quelques esquisses aux fines touches, où une spontanéité parcimonieuse s'avère, à l'analyse, fruit de l'étude, combinant Taine, Montaigne, Baudelaire, Anatole France et peut-être Carlyle, et d'autres encore, — comme, par exemple, feu R. de Gourmont, — pour le plus grand délice des Homais espagnols et le plus grand dam de jeunes snobs littérateurs. Après un repas copieux à l'unique *fonda* du lieu, M. José Martínez Ruíz raisonne ainsi :

La foule paysanne n'est pas méchante : elle a faim, simplement... *C'est pitié* — me disent les propriétaires — *de voir comme ces bons travailleurs entrent chez nous et nous disent qu'ils ne peuvent manger, que leurs femmes et leurs enfants ont faim...* Il y aurait, lecteur, un moyen de conjurer promptement le conflit. Mais il est nécessaire de ne point oublier que nous sommes en Espagne.

Et M. José Martínez Ruiz achève son article par une adjuration aux politiciens. Deux jours avant (3, IV, o5 : *En Sevilla*), il s'était livré à une débauche véritable de panégyriques des paysages et de l'ambiance andalous, ne trouvant que laconiques dédains pour *las quimeras y los ensueños hórridos de los pueblos del Norte* (*les chimères et les rêves horribles des peuples du Nord*). Il ne lui a fallu faire que 70 kilomètres pour s'apercevoir que l'Andalousie n'était pas tout entière dans Séville et qu'il y avait des ouvriers à Lebrija (7, IV, o5) : *Los obreros de Lebrija*. Et voici ce que, de la bouche d'un d'entre eux, il apprend :

« Aujourd'hui, nous n'avons pas de salaire. Nous autres, travailleurs de Lebrija, nous sommes répartis entre les propriétaires et les propriétaires paient quotidiennement à chaque journalier 60 centimes. Vous ne supposez pas qu'avec ces 60 centimes nous puissions vivre. Nous achetons du pain. Nous le faisons cuire dans l'eau. C'est notre nourriture. » — « Oui, — fais-je observer, — il est impossible de continuer de la sorte. Il vous faut un salaire. Quel salaire gagnez-vous, en temps normal, à Lebrija ? » — « En temps normal, — réplique Pepe Luis, — nous gagnons 75 centimes et un pain de trois livres. » — « En outre, — ajoute Pedro, — on nous donne une demi-*panilla* d'huile et un peu de vinaigre. » — « Combien vaut une *panilla* ? » demandai-je de nouveau. — « Une *panilla*, — dit Pedro, — c'est la centième partie d'une *arroba*. » — « Combien de livres fait ici l'*arroba* ? » — « Ici, l'*arroba* a 25 livres (1). » — « Parfaitement — dis-je, — parfaitement ; mais avec 75 centimes, une miche de pain, une demi-*panilla* d'huile et un peu de vinaigre, je crois que l'on ne saurait vivre. » — « Et réfléchissez, — ajoute Pedro, — qu'on ne nous donne pas ce salaire

(1) La demi- « *panilla* » ne se payait, alors, pas plus de 0 fr. 10. Le pain valait 0 fr. 30 le kilog. Dans *l'Imparcial* du 17 avril 1905, M. José Martínez Ruiz a montré les conséquences de ce régime alimentaire sur les laboureurs andalous et leurs familles (*Los sostenes de la patria*).

toute l'année ; bienheureux peut s'estimer celui qui, sur douze mois, en travaille six ! »

« Azorín » qui, à ses débuts à Madrid, en 1897, écrivait dans l'organe républicain et anticlérical *El País*, a la bonté de calculer que c'est —exactement — 2 francs et 49 centimes qu'il faudrait que Pedro gagnât, chaque jour, pour vivre, lui et les siens. Et il est d'avis, également, que le problème agraire a besoin d'une fondamentale solution et que, non seulement une nouvelle répartition des terres s'impose, mais encore l'institution d'un système gouvernemental de crédit agricole, qui supprimerait cette effroyable usure des prêts à 25 pour 100, en vertu de quoi, pour qu'un terrien obtienne un crédit de 25 francs, il lui faut une garantie hypothécaire d'au moins 500 ! Et derechef, « Azorín » menace les politiciens :

Les braves laboureurs de Lebrija en ont désormais assez. Les laboureurs de l'Andalousie tout entière en ont désormais assez. Les laboureurs, les ouvriers, les commerçants, les industriels de toute l'Espagne en ont désormais assez. Nous en avons désormais assez, nous qui manions la plume pour réclamer un peu de sincérité, de bonne foi, d'amour, de réflexion aux hommes qui nous gouvernent. Qu'arrivera-t-il après cette fatigue ? N'est-ce point là une interrogation formidable ?

Lecteur ami, — dirons-nous à notre tour, parodiant la manière d' « Azorín », — songe que ces lignes remontent à presque quinze années en arrière. Et, dans cette pensée, prends avec nous les dernières chroniques andalouses que, dans *El Sol* — le plus grand organe de la presse madrilène, — publie « Fabián Vidal ». Sans doute, ignores-tu qui est « Fabián Vidal ». Sache donc que ce pseudonyme est celui de D. Enrique Fajardo, l'homme qui, avec le plus de clair bon sens et aussi de compétence technique, a, dans les colonnes de la *Correspondencia de España*, défendu les Alliés au cours de la guerre. Ce travail de quatre années, recueilli dans le volume : *Crónicas de la gran guerra*, est de ceux qui immortalisent une carrière de journaliste. Et voici ce que, passé, le 10 avril, à la rédaction de *El Sol*, « Fabián Vidal » écrit, dans le merveilleux numéro anniversaire qui porte la date du 13 avril et compte 36 pages, en une chronique andalouse, fruit d'un voyage d'études de près de 3 semaines à travers les 8 provinces :

On n'entend pas autre chose : *Nous voulons la terre !* C'est ce cri que poussent, menaçants, les poings fermés, le regard farouche, ponctuant leurs revendications d'interjections énergiques, tous les journaliers agricoles... C'est un appétit féroce de propriété, de possession, de domination, qui s'est substitué à la faim physique, bourreau de leurs corps amaigris, et qui les secoue comme un ouragan secoue le faible tronc d'un arbuste.

Et l'écrivain à la lucide vision, après avoir relaté les diverses panacées proposées sur place par trois groupes sociaux différents, pro-

pose, à son tour, sa solution. Ecoutons-le. N'est-ce point encore l'« *Azorín* » de 1905 :

Mon opinion ? C'est que le gouvernement doit intervenir rapidement. Il est possible que, cette année, il ne se produise rien, contrairement aux pronostics. Et il est possible aussi que l'Andalousie soit ravagée par une gigantesque Jacquerie indomptable. Mais, de toutes façons, la politique du haussement d'épaules serait meurtrière. Il est nécessaire de transformer juridiquement la grande propriété, comme on l'a fait en Roumanie, comme on l'a fait en Irlande. Il faut démocratiser la propriété, la nationaliser, empêcher que des villages entiers appartiennent à un seul patron ou à une seule famille. Et, en outre, il est urgent de reconstruire le patrimoine des pauvres : le pré, où la veuve alimente son petit brin de bétail; le bois, où le journalier sans travail fait le charbon, ou ramasse son fagot de branchages...

Mais attendre cela du gouvernement de M. Maura? Nous ouvrons *El Sol* du 22 avril. Nous y lisons, en lettres onciales : *Pas même l'espoir ne reste!* Et, sous la manchette : *Pobre Andalucía!* ceci, qui ne laisse place à aucune équivoque :

Le précédent gouvernement préparait une conférence régionale agraire qui eût réuni dans ses sections les représentants purs et authentiques des classes agricoles, patronales et ouvrières d'Andalousie. Le gouvernement qui a remplacé celui que présidait M. de Romanones a réglé la question andalouse — si grave, si complexe, d'une si énorme importance pour les affaires espagnoles — d'une façon tout à fait simple. Il n'y aura pas de conférence. Mais le général de division Señor La Barrera va franchir le défilé de Despeñaperros « *pour prendre la direction des services en relations avec l'ordre public* ». Admirable (1).

La voilà bien, la vraie solution espagnole de la question sociale sous le ministère Maura, quintessence du régime monarchique au delà des Pyrénées ! Et c'est cet homme néfaste que nos réacteurs plus ou moins hispanophiles s'efforceraient de présenter comme devant — une fois sa majorité constituée, grâce à un système électoral à base de corruption et d'insincérité unique en Europe — réaliser cette besogne titanique de rénovation politique, administrative et sociale dont, tout de même, ils n'osent nier l'urgence, si surabondamment démontrée par des troubles sans cesse croissants et une inquiétude économique, hélas ! trop justifiée ? Sans doute, le geste d'Alphonse XIII, en confiant au parti le plus réactionnaire d'Espagne l'illusoire mandat de ce grand œuvre, leur apparaît-il justifié du fait que MM. Maura et La Cierva « jouissent de la confiance de l'armée ».

(1) *El Debate*, feuille des jésuites à Madrid, — devenu organe gouvernemental — n'en a pas moins cru devoir attaquer violemment « *Fabián Vidal* » pour ce second article. Mais la réponse de celui-ci — dans *El Sol* du 24 avril — n'a fait que confirmer une vérité que le seul aspect des journaux libéraux madrilègnes suffirait à rendre évidente : à savoir que la censure de M. Maura lui servait de raseur.

Et déjà ils évoquent l'exemple d'Albion au siècle dernier, où les conservateurs ont souvent réalisé des réformes plus hardies que les libéraux, et nous présentent l'avocat mallorquin comme destiné à rejeter dans l'ombre la carrière des grands chefs tories anglais. Maura — ô merveilleux fruit de la Victoire Alliée ! — n'a-t-il point fait annoncer *urbi et orbi* que, quelle que doive être son action au dedans et quelles qu'aient été ses critiques contre l'Entente, alors qu'on pouvait supposer que celle-ci succomberait sous les coups des Centraux, sa politique extérieure serait conforme à celle de M. de Romanones ? D'où il suit que « l'expérience *Maura* » s'annoncerait comme décisive et passionnante... Nous la suivrons, ici, avec tout l'intérêt scientifique dont elle est digne.

CAMILLE PITOLLET.

LA CURIOSITÉ

Quelques mots sur la taxe. — Collection François Flameng : peintures, dessins, sculptures. — Collection Brasseur : faïences et porcelaines. — Les tapisseries du château de Vigny.

Les marchands d'objets anciens gémissent, et à juste raison : la taxe, la fameuse taxe, entrave leurs affaires, arrête même leur commerce, car l'amateur répugne à la payer. Pendant ce temps-là, marchands et amateurs achètent avec fureur dans les ventes et se plient indistinctement à l'obligation des 10 o/o. A la vérité, si la taxe est juste dans son principe, elle découvre, dans son application, l'imbécillité de ceux qui l'ont imaginée. Un marchand achète un objet d'art dans une vente publique. Il paie l'impôt. Le lendemain il me vend le même objet. Obligation pour moi de subir l'impôt. Je meurs ou je me dégoûte de mon achat : l'objet est remis en vente publique. Pour la troisième fois il supporte l'impôt, et il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Connaît-on quelque chose de plus idiot ?

Quoi qu'il en soit, les ventes continuent. Je ne puis parler de toutes. Je choisis les plus caractéristiques.

Celle de la **Collection François Flameng** se fit à la galerie Georges Petit les 26 et 27 mai par les soins de Me Lair-Dubreuil, assisté de M. Féral pour l'expertise des tableaux, de M. Paulme pour les objets d'art du XVIIIe et les dessins, de M. Henri Leman pour les objets d'art du Moyen Age et de la Renaissance. Il y avait foule et, naturellement, les enchères furent mouvementées.

Au fait, M. François Flameng, peintre discutable, s'est révélé connaisseur indiscuté ! Sa collection comprenait quelques pièces remarquables un peu dans tous les genres. Voici un *Portrait d'homme*, par Clouet. Quelle simplicité, quelle finesse, quelle minutie ! M. Trotti paya 13.000 fr. ce petit chef-d'œuvre sur demande de 10.000 fr. J'en dirai autant du *Portrait de Françoise de Longwi*,

par Corneille de Lyon, contemporain et rival de Clouet. M. Walter Gay, homme de goût, poussa les enchères jusqu'à 24.500 fr. sur estimation de 15.000 fr. Le musée du Louvre acquit pour 13.000 fr. *Portrait d'un Electeur*, par Cranach le Vieux, dont l'expert ne demandait que 6.000 fr. C'est un morceau de peinture singulièrement vigoureux. Combien expressive aussi la tête du *Portrait d'homme âgé*, par Rembrandt ! Cette œuvre estimée 25.000 fr. fut adjugée 42.000 à M Arnold Séligmann. Un Tiepolo, délicieux de lumière et de transparence, revint à M. Stettiner pour 70.000 francs.

Parmi les dessins se trouvait une *Tête de vieillard*, par Léonard de Vinci. Simple étude. Tête inachevée, mais d'un art extrêmement poussé dans les détails auxquels l'artiste s'était attardé. M. Edouard Jonas en donna 6.000 francs.

Nombreux et choisis avec compétence étaient les dessins du XVIIIe. La belle fougue de Fragonard se donnait libre carrière dans *Ruines d'Italie*, adjugées 25.000 fr. à M. Maurice Vatel. Quel impressionnant réalisme dans *le Duel*, de Goya, échu à M. Kelekian pour 4.000 fr. ! Au contraire, quelle distinction et quelle élégance dans les dessins de Watteau ! Le contraste est saisissant, mais les deux artistes se rejoignent par le génie et nous donnent des joies égales dans des notes différentes. M. Walter Gay acquit pour 8.000 fr. *Assemblées dans un parc* et M. Henriquet pour 3.500 fr. un simple *Mezzetin*.

Ingres, avec ses dessins, tenait une grande place dans la collection François Flameng. On peut ne pas aimer la fadeur de sa peinture ; on peut, on doit lui refuser du génie. Mais il serait injuste de nier chez lui une grande maîtrise dans le dessin. C'est un parfait professeur de dessin. Sa sûreté de main est extraordinaire. La ressemblance et le fini de ses portraits au crayon sont dignes d'émerveiller. Le *Portrait de Berlioz* fut adjugé 10.000 fr. à M. Kelekian sur demande de 6.000 ; celui de Paganini 9.000 au même. Le docteur Lucien Graux poussa jusqu'à 19.000 fr. le *Portrait de M. Alexandre Boyer*. M. Henri Lapauze, l'historien d'Ingres, ne pouvait rester indifférent à la vente Flameng. Il acquit pour 5.600 fr. le *Portrait de M. Jal, critique d'art* et le *Portrait de Madame Nicaise Lacroix* pour 18.000 francs.

De beaux spécimens de sculpture du Moyen Age figuraient dans la collection Flameng. J'ai remarqué notamment une délicieuse *Vierge assise*, trop mutilée, hélas ! mais d'une attitude et d'une expression suaves. Estimée 20.000 francs par M. Leman, M. Walter Gay en poussa les enchères jusqu'à 28.000 francs. L'ensemble de la vente Flameng produisit 1.827.450 francs.

Passons à une collection de céramique, celle de **Mme Brasseur**. Mme Brasseur habitait Lille et elle venait souvent à Paris pour

suivre avec passion les ventes de faïences et de porcelaines. Elle ne craignait pas de tenir tête à nos grands marchands et de pousser les enchères à des hauteurs effarantes. En 1911 elle acquérait contre M. Séligmann pour 35.100 francs une paire de potiches en Delft doré. Il faut croire qu'elle était plutôt bien inspirée puisque la même paire de potiches, à sa vente, est allée à 53.000 francs.

C'est le jeune Me André Desvouges qui dirigea cette vente avec une élégance et une sûreté remarquées. M. Pope expertisait les pièces en homme compétent. L'ensemble s'éleva à 368.000 francs.

On peut dire que toutes les pièces de la collection offraient de l'intérêt. Mais les œuvres de Delft dominaient par le nombre et par la qualité. Dans les assiettes, le n° 187 retenait l'attention par sa qualité, par la richesse de son décor et surtout par ceci de particulier que cette assiette est un des plus heureux essais de Delft dans l'imitation du décor chinois et l'emploi de la couleur or.

Parmi les plats, le n° 228 tranchait par la beauté de son décor, de son émail et de son coloris. Le sujet était également inspiré par l'art chinois. M. de Hoppe poussa les enchères jusqu'à 17.500 francs sur estimation de 10.000 francs.

Au cours de la présente saison, nous aurons vu disperser quelques belles collections de tapisseries. Celle provenant du **Château de Vigny** fut une des plus complètes. La vente eut lieu le 5 juin à la galerie Georges Petit par le ministère de Me André Desvouges avec M. René Blée comme expert. On remarquait une importante série de « verdures » des Flandres, une suite de cinq tapisseries de Bruxelles dont l'histoire d'Annibal inspirait la composition, mais surtout une tenture de quatre tapisseries fines des Flandres inspirée de l'histoire de Vénus et d'Adonis. Les enchères furent animées entre amateurs et marchands.

La saison des grandes ventes n'est d'ailleurs pas close. J'aurai à parler encore de la **Collection Marcel Cottreau** et de la **Collection L... de M...**

JACQUES DAURELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Louis Batifol : *L'Alsace est française par ses origines, sa race, son passé* ; Flammarion. 3 50

Philippe d'Estailleur - Chanteraine : *Jeanne d'Arc*. Illustré par Walter-André ; Edit. de la Nouv. Revue nationale. 1 50

Max Farrand : *Les Etats-Unis. Formation historique de la nation américaine*. Traduit de l'anglais. Préface de M. Jules Cambon ; Hachette. 3 50

M. Mazziotti : *Le Comte de Cavour et son confesseur*. Trad. de l'italien par le commandant Weil. Avec 2 portraits ; Plon. 3 »

Georges Weill : *Histoire des Etats-Unis de 1787 à 1917*. Avec 7 pl. h. t. ; Alcan. 5 »

Linguistique

Gaston Esnault : *Le poilu tel qu'il se parle* ; Bossard. 7 50

Littérature

A. Bossert : *Etudes historiques et figures alsaciennes* ; Hachette. 3 50

Louis Granier. Notes et souvenirs d'Alphonse Mortier, Louis Pize et Charles Forot. Extraits des Œuvres inédites et de la correspondance de Louis Granier ; Emile Paul. 2 »

Alexandre Hèpp : *Les Cœurs victorieux, 1917-1918* ; Fasquelle, 3 50

Camille Mauclair : *L'Art indépendant français sous la troisième république* ; Renaissance du Livre. 2 50

E. Rodocanachi : *Etudes et fantaisies historiques*, 2e série ; Hachette. 4 50

Musique

N.-A. Rimsky-Korsakov : *Ma vie musicale*. Introduction et adaptation par E. Halpérine-Kaminsky ; Lafitte. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Max Anglès : *La Geôle (Camps de concentration)* ; Renaissance du livre. 3 50

Maurice Barrès : *De la sympathie à la fraternité d'armes : les Etats-Unis dans la guerre* ; Alcan. 1 70

Alexandre Bérard : *A travers le sang vers la liberté* ; Figuière. 3 50

Colonel Bujac : *Anvers, 1917* ; Vanoest. 2 »

G. Cerfberr de Medelsheim : *La Lutte financière entre les belligérants*. Avec 8 pl. h. t. ; Berger-Levrault. 1 25

Ch. Léon Claude : *Le Bonnet rouge* ; Figuière. 1 50

Général F. de Dartein : *La 56e Division au feu*. Avec 4 portraits et 6 cartes : Berger-Levrault. 4 »

Paul Ginisty : *Les Artistes morts pour la patrie*, 2e série. Préface de M. A. Lafferre ; Alcan. 2 50

Emile Hovelaque : *Les Etats-Unis et la guerre* ; Alcan. 10 »

Keble Howard : *L'Epopée de Zeebrugge et le « Vindictive »*. Avec photographie ; Berger-Levrault. 2 »

Journal du Commandant Raynal. Le Fort de Vaux ; Albin Michel. 4 50

Henri Lavedan : *Les Grandes Heures*, 5e série, 3 mars 1917-22 décembre 1917 : Perrin. 3 50

Le Mémoire Lichnowsky et les documents Muehlon. Préface de Joseph Reinach ; Berger-Levrault. 1 50

Alexandre Zévaès : *Le Parti socialiste unifié et la guerre* ; L'Effort. 1 50

Philosophie

A. de Gramont-Lesparre : *L'Idée de finalité* ; Alcan. 2 50

D. Parodi : *La Philosophie contemporaine en France* ; Alcan. 12 50

Poésie

J. Bal : *Trois poèmes* ; Paris-Revue 1 »

Jean Fischbach : *Poèmes* ; Flamberge, Mons. 3 »

Paul Fort : *Barbe Bleue, Jeanne-d'Arc et mes Amours* ; L'Edition. 3 50

Léo Loups : *Apparences* ; Imp. algérienne, Alger. 1 50

Pierre-Louis Matthey : *Semaines de passion* ; l'Eventail, Genève. 7 »

Capitaine Mermet : *Pages de souffrance et de victoire* ; Berger-Levrault. 2 »

Gabriel Nigond : *Le Livre de Thomas Gagnepain* ; Ollendorff. 4 55

Maurice Pelloutier. *Ombre et lumière*, suivi de *Lettre sur la guerre*, par Fernand et Maurice Pelloutier ; Imp. Nantaise, Nantes. 1 50

J. M. Renaitour : *La Mort du feu* ; Jouve. 3 50

André de Wissant : *Pour ceux qui reviennent* ; Crès. 3 50

Politique

F. d'Airvault : *Au Tigre, aux Sénateurs, aux Députés* ; Imp. Lévy. » »

Kurt Eisner : *La Révolution en Bavière. novembre 1918*. Préface de Jean Longuet ; Libr. du Parti socialiste et de *l'Humanité*. 1 80

Comte de Fels : *Au Seuil de la paix* ; Plon. 4 50

Take Jonesco : *France et Roumanie* ; Figuière. 1 25

Publications d'Art

A. Guilhem-L. G. : *Marcel Lenoir* ; Figuière. 2 25
Robert de la Sizeranne : *L'Art pendant la guerre 1914-1918* ; Hachette. 4 50

Roman

René Benjamin : *Grandgoujon* ; Fayard. 3 50
Karen Bramson : *Un révolté* ; Trad. du danois par l'auteur ; Fasquelle. 3 50
Rodolphe Bringer : *M. Florestan, nouveau pauvre* ; Albin-Michel. 4 50
Roland Charmy : *Jean, reste au faubourg*. Préface de Victor Snell ; Renaissance du livre. 3 50
Delphi-Fabrice : *L'Homme de joie* ; Albin-Michel. 4 50
Jacques Desjardins : *Iokonoshi* ; Champion. 2 50
René Dumesnil : *L'Absence* ; Fasquelle. 3 50
Marc Elder : *Jacques Bonhomme et Jean Le Blanc* ; Calmann-Lévy. 3 50
Raphaël Giovagnoli : *Spartacus*. Trad. de l'italien par J. Bienstock ; Albin-Michel, 2 vol. chaque. 3 50
Pierre Grasset : *Le Cœur et la guerre* ; Renaissance du livre. 3 50
Franz Hellens : *Nocturnal précédé de quinze histoires* ; Cahiers indépendants, Bruxelles. » »
O. Henry : *Martin Burney, boueux, boxeur et marchand d'oiseaux*. Mis en français par Maurice Beerblock. Dessins de Gus Bofa ; Edition française illustrée. 2 50
Francis Jammes : *La Rose à Marie* ; Edouard-Joseph. » »
Paul Margueritte : *Sous les pins tranquilles* ; Plon. 4 50
Marcel Martinet : *La Maison à l'abri* ; Ollendorff. 4 55
Jean Psichari : *Sœur Anselmine* ; Plon. 4 50
Maurice Ch. Renard : *Contes à la marraine*. Préface de Henri Barbusse. L'édition française illustrée. 4 50
Louis de Robert : *Le Roman d'une comédienne* ; Flammarion. 3 50
J.-H. Rosny aîné : *L'Appel du bonheur* ; Flammarion. 3 50
Jos. Schurmann et Guillot de Saix : *Marius Manfouty comédien* ; Albin-Michel. 4 50
Edgar Tant : *Le Roman d'un gantois* ; Paris, s. n. d'édit. » »
Paul Vaillant-Couturier : *Une permission de détente* ; Flammarion. 3 50
Pierre de Valrose : *Passion* ; Perrin. 3 50

Sciences

A. Arone : *La Morphologie humaine* ; Maloine. 4 »
J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 1re série. Edition définitive illustrée ; Delagrave. 12 »

Sociologie

Lise Ancelle : *L'Heure de la femme* ; Sansot. 3 50
Léon Blum : *Commentaires sur le programme d'action du parti socialiste* ; libr. du Parti socialiste et de l'Humanité. 0 20
Paul Cloarec : *La Renaissance de notre marine marchande* ; Plon. 4 50
A. Cuvillier : *Un Journal d'ouvriers : l'Atelier, 1840-1850*. Préface de M. C. Bouglé : Alcan. 3 50
Georges Deherme : *La France victorieuse en péril. Comment agir* ; Publ. du groupe Auguste-Comte. 0 75
Henri Laudier : *Ce qu'est le parti socialiste* : libr. du Parti socialiste et de *l'Humanité*. 0 20
Jules Méline : *Le Salut par la terre et le Programme économique de l'avenir* ; Hachette. 7 50
Probus : *La Constitution syndicale de la France* ; Grasset. 1 »
André Thiers : *Administrateurs et administrés* ; Grasset. 3 50
Dr Philippe Tissié : *L'Education physique et la race*. Avec 24 figures ; Flammarion. 3 50

Théâtre

Georges de Porto-Riche : *Le Marchand d'estampes*, drame en 3 actes ; Emile-Paul. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Victor Segalen. — Mort de Mme Geneviève Bonniot-Mallarmé. — La Maison de Verlaine. — Prix littéraires. — Un anniversaire. — La bibliothèque du roi à Versailles. — Le Roy est mort, vive le Roy. — A la mémoire de Fernand Icres. — *Philosophi certant.* — A propos d'une édition de Barbey d'Aurevilly. — La Maison d'Amérique. — La stratégie littéraire. — La chemise enlevée. — Le poids mort. — Infusion de pavots. — A l'hôtel des Anglais. — Société française de l'Art à l'Ecole. — Landru au XVIIe siècle.

Mort de Victor Segalen. — Victor Segalen vient de mourir et c'est un bel artiste que perdent les lettres françaises, un de ceux qui ne s'étaient pas contentés de promettre, mais qui avaient déjà tenu leurs promesses. Son œuvre publiée laissait prévoir la noble qualité de l'œuvre entreprise, partiellement achevée, à laquelle il travaillait encore.

La guerre, dont l'annonce le surprit au cours de son second voyage en Chine occidentale, l'emporta aussitôt dans le tourbillon. Médecin de la marine, il rejoignit d'abord Brest, son port d'attache, et fut ensuite envoyé, à sa demande aux fusiliers marins, sur le front de l'Yser. Il en revint malade et ne daigna point s'accorder le repos nécessaire qui lui était commandé. Une mission en Chine, où il était chargé de recruter des travailleurs, lui procura un supplément de fatigue ; de retour à l'hôpital de Brest, il s'y épuisa par un labeur incessant qui peu à peu minait cet être frêle à l'esprit fort dont l'impérieuse volonté n'admettait pas que l'on pût jamais céder à aucun surmenage physique ou moral, et pour lequel le mot de « relâche » avait vraiment perdu son sens. — Il a succombé, le 21 mai 1919, à une hémorragie accidentelle, dans la forêt du Helgouat, où il pensait se restaurer au sein de l'âpre paysage de cette Bretagne qui l'avait vu naître.

Officier, médecin, archéologue, explorateur, romancier, dramaturge, conteur, mais avant tout poète, aussi bien dans sa vie que dans ses œuvres, Victor Segalen avait débuté dans la médecine par une thèse à tendances littéraires : *les Cliniciens ès-lettres* (1902). La même année, il publiait au *Mercure de France* une étude sur *les Synesthésies et l'Ecole symboliste* et, deux ans plus tard, un article intitulé : *Gauguin dans son dernier décor*. Quelques études encore, quelques nouvelles, pour aboutir enfin, en 1907, à ce singulier roman, si attachant, si vigoureux : *les Immémoriaux*, signé Max-Anély, où la fable et les décors montrent combien il avait justement compris les mœurs tahitiennes et profondément pénétré l'âme maori. Pour ceux qui avaient suivi de près Victor Segalen, l'introduction écrite par lui pour les *Lettres de Gauguin*, dont le recueil vient de paraître, est une façon d'écho de son premier livre.

Dorénavant, toutes ses œuvres seront, comme nous l'indiquaient *les Immémoriaux*, animées, particularisées et en même temps anoblies par cet exotisme qui, chez lui, n'est jamais une simple curiosité du lointain, le souci d'un pittoresque peu commun, mais une recherche constante, une exacte intelligence du divers sur tous ses plans, tant esthétiques et intellectuels que lyriques et moraux. La Chine l'inspirera de façon plus riche encore que le Pacifique n'avait fait, *Stèles* (1904) et *Peintures* (1906) sont deux beaux livres d'un fructueux enseignement, d'une composition rare et d'une harmonie vraiment unique. Ce qu'ils ont de forclos, parfois, vaut bien qu'on s'applique à l'entendre, car le secret mérite d'être découvert, ce trésor

en partie scellé étant un assortiment savant de pierreries authentiques rehaussées par un style dont la ciselure ne trouble pas les lignes essentielles.

Victor Segalen laisse un grand nombre d'œuvres inédites dont certaines sont tout à fait terminées : un roman intitulé *René Leys*, un grand ouvrage sur *la Statuaire chinoise*, qui fut le fruit de ses trois voyages en Extrême-Orient, des poèmes, un drame, *Orphée*, dont Claude Debussy avait entrepris d'écrire la musique, des contes, des nouvelles, des essais, des notes de forme très poussée, mais aussi tant d'ébauches d'œuvres dont les fragments et l'esquisse générale font deviner l'audace et l'ampleur. L'héritière de ses dernières volontés saura choisir.

G. V.

§

Mort de Mme Geneviève Bonniot-Mallarmé. — Mme Geneviève Bonniot, fille de Stéphane Mallarmé, est morte le 26 mai. Tous les amis du grand poète se souviennent de la jeune fille qui les accueillait avec tant de grâce dans le petit appartement de la rue de Rome ; qui plaçait auprès de son père une fine et claire figure de l'amour filial le plus tendre et le plus empressé ; et qui disparaissait à la faveur de la fumée que nous faisions, vers le moment que la causerie allait se fixer ou se fondre dans ce monologue incomparable dont ceux qui ne l'ont pas entendu ne peuvent imaginer la merveille.

La voici qui s'est retirée à jamais. Elle nous abandonne l'adorable *Eventail* que son père lui avait fait des mots les plus doux, des images les plus délicates, de la substance idéale la plus précieuse ; poème d'une perfection, d'une musique et d'un charme si rares que ce serait le chef-d'œuvre de Mallarmé, s'il y en avait un.

A ce père, elle avait consacré tout le zèle que puisse souhaiter un poète. Avec l'aide du docteur Bonniot, son mari, dont le dévouement à la gloire de Mallarmé était l'égal du sien, elle a publié le volume des *Poésies* et le *Coup de dés*. D'autres publications, que sa mort n'empêchera pas de paraître, ont jusque dans les derniers jours occupé sa pensée.

Geneviève Bonniot reposera auprès de ses parents dans le petit cimetière de Samoreau où nous avons laissé Mallarmé un jour du mois de septembre 1898, par le plus éclatant et le plus implacable Après-Midi.

PAUL VALÉRY.

§

La maison de Verlaine. — Les « Amis de Verlaine » ont obtenu du Conseil municipal l'autorisation d'apposer une plaque commémorative sur la maison de la rue Descartes, n° 39, où Verlaine est mort le 8 janvier 1896.

L'inauguration aura lieu dans la matinée du dimanche 29 juin, à dix heures et demie. M. Izambard, président des « Amis de Verlaine », remettra la plaque à la municipalité parisienne, représentée par MM. Rollin et Fleurot. Après quoi l'on se rendra au Luxembourg, devant le monument de Verlaine, où les discours seront prononcés.

Le déjeuner traditionnel suivra cette fête de la poésie.

Le poète habita beaucoup de maisons, beaucoup d'hôtels, rue de la Huchette, rue du Cardinal-Lemoine, rue Saint-Jacques ; on a fort bien fait d'évoquer son souvenir errant là où il termina ses jours, dans le petit appartement du quartier Latin.

Il l'avait loué dans le premier trimestre de 1895, alors qu'il vivait de compagnie avec Eugénie Krantz. « On accédait au logis, écrivent MM. Cazals et Le Rouge, dans les *Derniers jours de Paul Verlaine*, par un escalier anguleux et roide. A droite se trouvait la salle à manger, pauvrement meublée et donnant sur une cour ; en face, la cuisine, et à gauche, la chambre à coucher dont les deux fenêtres s'ouvraient sur la rue. Entre ces fenêtres, ornées de la cage aux serins et des pots de fleurs, se trouvait une commode-toilette en acajou plaqué. Un canapé de velours rouge un peu fané occupait l'un des côtés de cette pièce, au milieu de laquelle la table de travail du poète, couverte de paperasses méthodiquement rangées supportait une petite lampe à pétrole dont le réservoir figurait un hibou. » Quelques livres voisinaient avec la machine à coudre d'Eugénie Krantz. C'était propre et tranquille surtout. Car il y reçut peu de visites.

Les premières atteintes du mal qui devait l'emporter se firent sentir au commencement de décembre 1895. Le 5 janvier 1896, l'état du malade s'aggrava ; le 7, ayant conservé, jusqu'au dernier moment, une sorte de lucidité aiguë, il expira.

Et ce fut alors dans l'humble demeure le défilé de tout ce que la jeune littérature avait de poètes et de prosateurs, le dernier hommage à celui qui avait vécu en « enfant perdu » et qui mourait dans le logis du pauvre.

§

Prix littéraires. — La Commission du prix national de littérature a décerné cette année la Bourse littéraire de voyage à M. Gaston Picard, pour son manuscrit : *La Confession du chat.*

Le prix de mille francs de l'Association de la Critique a été attribué à M. Georges Le Cardonnel, pour l'ensemble de son œuvre critique. Enfin la médaille d'or de cette même Association a été remise à la famille de Pierre Gilbert, l'auteur de *La Forêt des Cippes*, mort au Champ d'honneur.

§

Un anniversaire. — L'Opéra atteindra, dans quelques jours, l'âge respectable de deux cent cinquante ans. Création louis-quatorzième, comme les Académies de peinture et sculpture, de danse, des inscriptions et belles-lettres, et celle des sciences, ses aînées, comme l'académie d'architecture, sa cadette ; tour à tour royale, nationale, impériale, suivant les changements de régime, l'Académie de musique fut fondée, en effet, par lettres-patentes du 28 juin 1669, accordées à l'abbé Perrin, poète famélique et victime de Boileau.

Perrin, ayant déjà réalisé, avec le compositeur Cambert, un heureux essai d'opéra français, remontra au jeune roi que les *opera* « font à présent les plus agréables divertissemens, non seulement des Villes de Rome, Venise et autres Cours d'Italie, mais encore ceux de Villes et Cours d'Allemagne et d'Angleterre, où lesdites Comédies ont esté pareillement establies à l'imitation des Italiens... » Louis XIV l'autorisa à « prendre du public telles sommes qu'il advisera », faisant « tres expresse inhibitions et deffenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, mesmes aux officiers de notre maison d'y entrer sans payer, et de faire chanter de pareilles *Opera* ou représentations en musique en vers françois,

dans toute l'estendue de nostre royaume, pendant douze années... » Ce premier privilège disposait en outre que « tous gentilshommes, damoiselles et autres personnes puissent chanter ausdits *Opera*, sans que pour ce ils dérogent au tiltre de noblesse ny à leurs privilèges ».

Muni de ces lettres-patentes, Perrin se mit à l'œuvre et il put inaugurer son théâtre, avec la collaboration de Cambert, pour la musique, et du marquis de Sourdéac, comme machiniste, dans le jeu de paume de la Bouteille transformé, rue Mazarine, le 19 mars 1671, par la pastorale de *Pomone*.

En ces deux siècles et demi, l'Académie, aujourd'hui nationale, de musique et de danse a changé treize fois de domicile et représenté quelque sept cents ouvrages. Pendant le même laps de temps, elle a compté une cinquantaine de directions, dont les plus heureuses, — c'est-à-dire celles qui n'ont pas sombré dans des faillites plus ou moins déguisées, — sont tout juste *trois* : celles de Lully, au XVIIe siècle, du docteur Véron, sous Louis-Philippe, et de Pedro Gailhard, sous la troisième République. Ce qui n'a jamais empêché l'Opéra de fonctionner.

§

La Bibliothèque du roi à Versailles.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
Bibliothèque. Paris, 19 mai 1919.

Monsieur le Directeur,

Pour répondre à un écho, paru dans le numéro du 16 mai dernier du *Mercure* au sujet du catalogue des livres de la Bibliothèque royale, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il existe à la Bibliothèque du Ministère de l'Intérieur :

1°) 5 vol. in-f° constituant le *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roy* et répartis comme suit :

a) 3 vol. Théologie
b) 2 « Belles-Lettres
c) 1 « Jurisprudence

Paris, imprimerie Royale, 1750 ;

2°) 4 vol. in-f° du *Catalogue Codicum Manuscriptorum Bibliothecae Regiae.*

Paris, imprimerie Royale 1739-1744.

Ces 9 volumes sont reliés en veau jaspé, avec tranches rouges. Sur le plat figurent la couronne royale et les 3 fleurs de lys d'or.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Bibliothécaire :

ADRIEN CHEVALIER.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Gaston Brière, ancien attaché au Musée de Versailles, aujourd'hui conservateur adjoint au Musée du Louvre, qui nous avait signalé l'existence d'un *Catalogue des livres du Cabinet du Roi*. M. Brière nous a fait la réponse suivante :

« Il y a malentendu. Je parlais des livres formant la collection particulière de Louis XVI, livres disposés dans une pièce spéciale, visible encore *à Versailles* et dont l'inventaire *manuscrit* a été dressé en 1775 ; le bibliothécaire de l'Intérieur nous renvoie aux catalogues *imprimés* de la biblio-

thèque du Roi *à Paris* (c'est-à-dire le grand dépôt qui, grossi sans cesse, est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale). Je répète qu'il s'agit de retrouver un certain manuscrit, relié en un seul volume de maroquin rouge et dont je signale l'existence certaine en 1859, par son passage chez un libraire. »

§

Le Roy est mort, vive le Roy ! — Dans un *Echo* publié le 1er mai dernier le *Mercure* déclarait qu'il serait fort intéressant de pouvoir écrire la petite Histoire du Conseil des Quatre. Voici un nouveau *confirmatur* à l'appui de cette thèse, d'ailleurs suffisamment évidente par elle-même. Nous n'eussions osé le rapporter ici s'il n'eût été, en quelque sorte, authentiqué par le visa officiel de la Censure. Car il a paru dans le *Daily Mail* continental du vendredi 16 mai, en première page, première colonne, sous la signature de M. G. Valentine Williams, qui ne passe pas, que nous sachions, pour un humoriste :

La situation concernant la paix avec la Hongrie n'est pas encore tout à fait claire. Les histoires les plus extraordinaires sont mises en circulation touchant l'invitation originale envoyée, par la Conférence de la Paix, à l'Autriche et à la Hongrie. Cette invitation fut apparemment adressée *à l'Empire Austro-Hongrois* (*to the Austro-Hungarian Empire*) et le curieux anachronisme de cette adresse ne fut découvert que dimanche. Mais, alors, la plupart des délégués étaient soit aux Courses, soit au Golf. Or, en même temps que cette extraordinaire invitation, on envoya l'ordre d'arrêter l'avance des troupes roumaines sur Budapest. Toutefois, une action vigoureuse amena l'immobilisation de l'invite avant qu'elle fût allée plus loin que Vienne. Bela Cohen n'en a pas moins eu vent de la pièce et il a fait, en conséquence, placarder à Budapest l'annonce que la Hongrie avait été conviée à la conférence de la Paix...

Et voilà ! Mais saura-t-on jamais qui a libellé cette invite savoureuse à « *l'Empire Austro-Hongrois* » ? Sans doute, un de ces Messieurs qui, partagé entre les soucis du Golf et ceux de la Carrière, aura oublié, momentanément, que la terre tournait. Allons, jeune homme, du courage !... *E pur si muove!*

§

A la mémoire de Fernand Icres.

Foix, 12 mai 1919.

Monsieur le Directeur,

Les amis des lettres n'ont pas oublié le nom de Fernand Icres, qui fut vraiment un poète original parmi les poètes de sa génération. Léon Cladel (qui fut son maître) et ses aînés le tenaient pour un artiste de race. Son premier recueil : *Les Fauves*, publié en 1880 chez Lemerre, eut du succès dans les cénacles de la jeune poésie. Il l'avait signé du pseudonyme de Crésy, « musical anagramme de son rude nom de montagnard ». Le poète fit suivre son premier ouvrage d'un récit très hardi : *Le Justicier* et, enfin, d'un dernier recueil de poèmes : *Les Farouches*. Il avait écrit, entre temps, deux romans et un volume de nouvelles où s'affirmaient son audace verbale et son « goût de l'inconnu ». (Plusieurs de ses poèmes ont été publiés dans *l'Anthologie des poètes contemporains* de Lemerre.) Il mourut âgé de 32 ans, en 1888, à Castex (Ariège). De santé très délicate, il avait quitté Paris de bonne heure et s'était retiré de la lutte...

Les amis du poète voudraient tout au moins que, parmi tant de vers de bonne frappe, une strophe demeurât. La voici :

En vain le souvenir meurt dans le cœur des hommes.
Sur le roc, par mes vers, je veux éterniser,
Malgré le temps qui fuit et le peu que nous sommes,
Le parfum d'une fleur et l'émoi d'un baiser.

Ce quatrain, véritable poème d'anthologie en raccourci, s'impose à la mémoire par l'harmonie du rythme, par la simplicité haute de la phrase. Il a été peint au-dessus de l'entrée de la grotte du Mas d'Azil en Ariège, mais, hélas ! malgré le désir du poète, il n'aura point de « durée matérielle ». Il s'efface sous le baiser du soleil et l'affront de la pluie. Il n'est plus lisible. En attendant que quelques-uns de ses compatriotes (dont je suis) le fassent buriner dans le roc, voulez-vous le recueillir dans le *Mercure?*

Je vous prie de croire, etc...

LOUIS PALAUQUI.

§

Philosophi certant.

Paris, le 5 mai 1919.

Monsieur le Directeur,

Je ne puis laisser passer sans protestation, — une protestation courtoise certes mais véhémente et formelle, — l'article publié par M. Marcel Boll dans le *Mercure de France* du 1er mai. Il y aurait un volume de réfutations à écrire : je m'en tiens à un détail. L'auteur s'élève contre la « raison boutrouxienne » qu'il assimile au sentiment à « prétention cognitive ». Je pose nettement cette question à M. Marcel Boll : Maintenez-vous cette affirmation ? Si oui, je vous demanderai : Que faites-vous de l'*aisthesis* platonicienne, de la *Versümpfung* kantienne et, si j'ose le dire, de la théorie aristotélienne du juste milieu ? Affirmez-vous que A = A « illimitativement » dans la célèbre formule de Courmot : $A = \frac{1}{\cos.\ mk\pi,\ 2^m.}$? Prenez garde : l'unité formelle suprême, qui repose exclusivement sur des concepts rationnels, est l'unité finale des choses. La spécification empirique s'arrête bientôt dans la distinction de la diversité quand elle n'est pas guidée par la loi transcendantale de la spécification qui, la précédant, à titre de principe de la raison, la pousse à chercher toujours cette diversité et à ne pas cesser de la soupçonner alors même qu'elle ne se montre pas à nos sens. Est-ce donc là que vous voulez en venir et n'est-il pas plus sage de s'en tenir au principe hégélien *dass alle diese so mannigfaltigen und so weit reichenden Aeusserungen aus einem gemeinschaftlichen Prinzip entspringen, aus jener besonderen Geisteskraft, die der Mensch vor dem Thiere voraus hat, und welche man Vernunft, o Logos, to Logisticon, o Logimon, Ratio, genannt, hat ?* Au reste, ce Principe n'est-il pas universellement reconnu et nous faudra-t-il citer les fortes paroles du grand philosophe suédois Axelstiern : « *Mahãnda tänkte han ocksa pa huru den, som af ödet ar beständ att foresta det stora* » ; ou encore cette pensée du philosophe chinois Tchang-Siun-Kin : « *Mô fey ché tá kién leào koúy ky poù sieóu sè.* » pour faire admettre que notre théorie s'avère aujourd'hui du septentrion au midi, de l'orient à l'occident ? Pour tout penseur de bonne foi, après les textes décisifs que nous venons de citer, la question est vidée et c'est pourquoi nous ne saurions à aucun prix accepter le point de

vue de M. Marcel Boll. Cette manière de donner pour principe aux phénomènes une existence inconditionnée se distinguerait donc de la causalité empiriquement inconditionnée en ce que dans la liberté de la chose elle-même fait partie comme cause (substantia phœnomenon) de la série des conditions et que sa causalité seule est conçue comme intelligible, tandis qu'ici l'être nécessaire devrait être conçu tout à fait en dehors (comme ens extramundanum) et d'une manière intelligible, ce qui peut seul l'empêcher d'être lui-même soumis à la loi de la contingence et de la dépendance qui régit tous les phémonènes ???

NON, nous ne saurions approuver cette théorie dissolvante, subversive, attentatoire aux privilèges les plus sacrés de la raison humaine et nous la repoussons avec la dernière énergie, notre énergie de Français, de patriote, de républicain, et, qu'il nous soit permis d'ajouter, de croyant, de chrétien, inébranlablement soumis aux préceptes de notre Sainte Mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Veuillez m'excuser, Monsieur le Directeur, si j'abuse un peu de l'hospitalité de vos colonnes, mais ces questions, sans doute un peu abstruses pour les profanes, sont si passionnantes et d'autre part leur solution a une importance énorme pour la civilisation occidentale aux heures tragiques que nous vivons.

Agréez, je vous prie, l'assurance des sentiments de haute considération et de profonde déférence de votre fidèle lecteur,

JOBELIN BRIDÉ,
Professeur émérite de Philosophie.

§

A propos d'une édition de Barbey d'Aurevilly. — On nous écrit :

Paris, 31 mai 1919.

Monsieur le Directeur du « Mercure de France »,

Dans un article bibliographique concernant mon édition du *Cachet d'Onyx-Léa* de Barbey d'Aurevilly (*Mercure de France*, 1er juin p. 511), Jean de Gourmont émet, avec circonspection, une hypothèse qui ne tendrait pas moins qu'à me faire passer pour un éditeur ignorant l'histoire bibliographique de Barbey. Or, dans les deux annonces successives parues à la *Bibliographie de la France*, j'ai nettement spécifié que, seule, *Léa* avait fait l'objet d'une édition hors commerce que j'ai eue comme Jean de Gourmont sous les yeux pour établir et corriger le texte. Cela n'empêche pas que le *Cachet d'Onyx* n'avait jamais fait l'objet d'une édition et que, réuni à *Léa*, cela faisait bien, si je ne m'abuse, une première et unique édition. La plaquette qu'invoque Jean de Gourmont reproduit les lettres à Trébutien, où Barbey, dans sa fougue, exprime à son ami le désir de voir ces deux nouvelles luxueusement éditées. Voilà qui est fait maintenant par un de ses admirateurs.

Je me permets de vous adresser cette rectification ; elle évitera à vos lecteurs de m'imputer une erreur que je n'ai pas commise et un manque de scrupules qui n'est point mon fait.

Veuillez agréer, etc....

RENÉ-LOUIS DOYON.

§

La Maison d'Amérique. — Nous apprenons que l'Union Panatlantique va, une fois signés les préliminaires de paix, reprendre ses travaux en vue de la création à Paris de cette « Maison d'Amérique » dont nous avons naguère entretenu nos lecteurs (n° 466 du 16 novembre 1917).

Il est superflu de rappeler le but de l'institution projetée : faire connaître l'Amérique en Europe et vice versa, et rapprocher les jeunes républiques américaines de la France et des vieilles nations européennes qui colonisèrent le Nouveau Monde.

L'accueil sympathique, parfois même enthousiaste, que cette initiative rencontra ici et là-bas, les encouragements reçus des plus hautes personnalités américaines et françaises font prévoir le succès de la vaste entreprise dans un avenir peut-être prochain, si, comme tout le laisse espérer, le projet est approuvé par le Congrès Panaméricain qui se réunira au Chili en 1920.

§

La stratégie littéraire. — Cette science, qui n'est, en somme que l'un des aspects des « moyens de parvenir » étudiés jadis par Beroald de Vierville, a fait l'objet, de nos jours, des plus savants travaux de M. Fernand Divoire. Signalons donc à notre confrère le texte ci-dessous qui pourra fournir une excellente épigraphe pour la prochaine réédition de *l'Etude de la stratégie littéraire :*

La pratique générale des écrivains a fait connaître un ou deux procédés qu'il est permis de signaler. Le premier, qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes écrivains et que plusieurs se repentiront éternellement de n'avoir pas appliqué, est de louer largement leurs devanciers déjà célèbres. Le second est à l'usage de ceux-ci et consiste à ne jamais laisser une mention de leur nom sans réponse, à solder sans retard le plus petit éloge imprimé par une montagne de compliments manuscrits, à devancer même l'éloge de temps en temps par un encouragement adressé à l'écrivain encore inconnu que la célébrité attend. C'est là un point essentiel, facile d'ailleurs à observer, que de ne pas ménager les termes.

Ce passage est extrait des *Etudes et réflexions d'un pessimiste* et a pour auteur Challemel-Lacour, qui fut président du Sénat et homme d'esprit.

§

La chemise enlevée. — Le cimetière de la Misécorde, à Sienne, possède une œuvre célèbre du sculpteur Dupré. Elle se trouve dans la chapelle mortuaire de la famille Ruspoli. C'est une *Pièta* de marbre dont le soubassement est décoré de trois figures en relief représentant la Foi, l'Espérance et la Charité. Cette dernière est nue, plus nue que les murs des églises de Sienne historiés de fresques, aussi nue qu'un plat d'argent, nue comme la main ; l'artiste a sans doute voulu montrer que la pauvre fille a tout donné. Toujours est-il que dernièrement le marquis Forteguerri Ruspoli, propriétaire actuel de la chapelle, eut pitié de cette nudité, et qu'il fit revêtir la Charité d'une chemise en plâtre, une véritable chemise de grand'mère, grossière, qui descendait depuis le cou jusqu'aux chevilles. Grand émoi des artistes siennois. Qu'y faire ? dira-t-on Charbonnier n'est-il pas maître chez lui ? Pas en Italie où la propriété des œuvres d'art est soumise à des règlements de conservation tout à fait stricts. L'archiconfrérie de la Miséricorde, déclarant illégale et injustifiée l'altération du monument, fit des sommations catégoriques au marquis. Et la chemise fut enlevée !

§

Le poids mort. — Une des premières mesures du gouvernement bolchevik à Moscou fut de faire garder les camps d'aviation. Comme il se

méfiait des aviateurs, il fut adjoint à chaque pilote un surveillant. Ce brave surveillant était un garde-rouge. Il portait le revolver au côté et devait, chaque fois que l'aviateur prenait l'air, monter derrière lui pour le surveiller et, au besoin, l'empêcher d'atterrir dans les lignes des troupes tchéco-slovaques. Les aviateurs ont bien juré fidélité au nouveau régime, mais la confiance ne règne pas...

Un pilote monte dans son appareil. Aussitôt, son gardien monte en croupe, et, tout souriant, s'installe derrière son sujet, comme sur une chaise. L'avion prend l'air. A une hauteur de mille mètres on le voit tout à coup qui pique brusquement du nez, descend en ligne droite... C'est la panne et la chute épouvantable!...

Mais non, l'avion continue de voler, décrit la courbe fameuse du looping et quelque chose comme un mannequin se détache de l'appareil et vient s'écraser lourdement sur le sol, cependant que l'aéroplane remonte, boucle sa courbe, se redresse et disparaît dans les nuages...

Pour se débarrasser de son gardien gênant, le pilote, qui est attaché dans son baquet, n'a rien trouvé de mieux que de faire vider la sellette à un compagnon trop lourd qui s'étalait derrière lui, comme dans un fauteuil.

§

Infusion de pavots

3 juin 1919.

Monsieur le Directeur,

A propos des pavots de Mme Isabelle Rimbaud et de la rectification d' « une lectrice du Mercure » (1er juin, p. 576), on emploie parfaitement en infusion les pétales de pavots. Ceux du coquelicot, qui peuvent être rappelés ici par analogie, font partie de l'antique mélange dit « tisane des quatre fleurs pectorales ».

Du pavot on emploie généralement les feuilles fraîches et surtout la capsule ou tête de pavot. Les semences non mûres sont toxiques ; à maturité elles ne le sont plus, ce qui explique que l'infusion d'icelles préconisée par la rectification de votre lectrice puisse durer plusieurs heures et même davantage sans présenter d'inconvénients « ni pour l'estomac ni pour l'intestin ».

Agréez, Monsieur, les salutations d'un vieil abonné.

Dr GASTON CHEVALIER.

§

A l'Hôtel des Anglais. — En novembre 1918, un étrange mystère entourait les opérations anglaises en Perse. On ne savait où étaient les Britanniques, exactement, ni quels postes avancés ils occupaient. Des divisions montaient le long des murs de Kasvine, sans s'arrêter, et continuaient leur route. Lorsqu'elles s'installaient dans une place, elles le faisaient sans bruit, sans fanfare ni proclamation. Cet inconnu était profitable aux Anglais.

Un jour, deux de ces nombreux officiers allemands, qui, déguisés en marchands, circulaient à travers la Perse et la Russie, s'arrêtèrent à Astrakhan. Ils demandèrent aussitôt à un Persan où se tenait l'État-Major allemand... Le Persan ne savait rien, naturellement.

— Comment! vous ne savez pas s'il y a ici un état-major ?

— Oui, je crois, répondit enfin le Musulman. Il y a des officiers qui habitent une grande maison dans cette avenue...

Et le Persan conduisit les deux Allemands jusqu'à l'Etat-Major anglais où l'on pria ces messieurs de vouloir bien séjourner comme prisonniers.

§

Société française de l'Art à l'Ecole. — La Société française de l'Art à l'Ecole, dont on se rappelle le programme : « l'école saine, aérée, rationnellement construite et meublée, attrayante et ornée », qui a obtenu de si remarquables résultats dans les écoles publiques, reprend ses travaux interrompus par la guerre.

Elle vient d'être autorisée, par arrêté du Haut Commissaire de la République en Alsace-Lorraine, à visiter les écoles de nos provinces reconquises en vue de l'application de son programme.

Le voyage aura lieu au moment de l'Exposition de Strasbourg, cet été.

A la date du 27 avril, cette Société a repris le cours de ses conférences, visites éducatives dans les Expositions, ateliers et musées.

§

Landru au XVIIe siècle. — De Limoges, le 19 septembre 1663, Jean de La Fontaine envoyait à Mme de La Fontaine ces quelques vers improvisés durant son voyage, dans les environs de Poitiers :

Ce n'est ni la *Pierre-Levée*,
Ni le rocher *Passe-Lourdin* ;
Pour vous en dire ma pensée,
Je les ai laissés sans chagrin,
Mon âme en est fort consolée ;
Mais je voudrais bien avoir vu
La Landru.
Toutefois, ayant le cœur tendre,
Je suis certain que Cupidon
N'eût jamais manqué de me prendre,
S'il m'eût tendu cet hameçon ;
Et puis me voilà beau garçon,
Car au départ il se faut pendre :
Je serais fâché d'avoir vu
La Landru.

La Landru, c'était, vraisemblablement, une femme pour qui beaucoup d'hommes... avaient brûlé.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète les numéros suivants :

Au prix de 4 fr. l'un : les Nos 61, 73, 74, 75, 87, 109.
Au prix de 3 fr. l'un : les Nos 144, 182, 196, 197, 202.
Au prix de 2 fr. l'un : les Nos 416, 422, 445.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. Roy (Marc TEXIER, successeur), 7, rue Victor-Hugo.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

MAISON, A PARIS, 87 RUE SAINT-ANTOINE, Angle r. Saint-Paul. Cont. 200 m. Rev. br. 26.000 fr., suscept. aug. **M. à p. : 300.000 fr.** A adj. ch. not., Paris, 24 juin 1919. S'adr. Mᵉ Girardin, not., 43, r. Richelieu.

VENTE au Palais, le 5 juillet 1919, à 3 heures.
MAISON A PARIS 40, RUE COQUILLIÈRE, Contᶜᵉ 422 m. Rev. br. 26.600 fr. env. **Mise à prix : 200.000 fr.** S'adr. à Mᵉˢ Ribadeau-Dumas, Ménard, avoués, et E. Champetier de Ribes, notaire.

MAISON A PARIS RUE LECOURBE, 101 et 103 Contᶜᵉ 689 m. env. Rev. br. 24.458 fr. **M. à pr. : 225.000 fr.** — **MAISON A PARIS RUE CROIX-NIVERT, 48.** Cont. 450 m env. Rev. brut : 5.628 fr. **Mise à prix : 55.000 fr.** A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 24 juin 1919. S'ad. not. Mᵉˢ Mouchet et G. Morel d'Arleux, 15, r. Saints-Pères, dép. ench.

Etude de Mᵉ MAUGIN, notaire à Verberie (Oise).

A vendre à l'amiable VERBERIE comprenant 1° *Belle Pr. de campagne à* chalet normand tout meublé, communs, autre mᵒⁿ, rev. 1.500 fr. Cᶜᵉ : 1 seul tenant clos murs, 1 hect. *Prix dem. 80.000 fr.*
2° Belle Propriété boisée 75 ha. seul tenant, contiguë forêt Compiègne, **CHASSE** Jouissance immédiate. Carrière pierres, *Prix dem. 200.000 fr.*
3° **Terrains et Bâtiments pʳ USINES** à Libourne (Gironde) 38.000 m.q. ; 3.800 m.q. Couverts, bord Isle avec quai. *Prix dem. 200.000 fr.*
4° **PROPRIÉTÉ** campagne à *Verberie*, 1.500 m gare près forêt Compiègne, close murs, Dépendances. Contᶜᵉ 2 hect. 50. *Prix dem. 45.000 fr.*
S'ad. pour visiter et traiter à Mᵉ Maugin, not. à *Verberie.*

Maison de rapport à PANTIN r. Magenta, 3, 5, 7 (Porte la Villette). Cont. 879 m. Rev. br. actuel, 19.000 fr. **M. à pr. 150.000 fr.** Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 24 juin. S'ad. Mᵉ Courcier, not., 17, r. de Presbourg.

VENTE le 1ᵉʳ juillet 1919, à 2 h. Mairie de Couchil-le-Temple (P.-de-Calais) **FERME** dite « de Tigny », Com. de Tigny-Noyelle. Cont. 93 ha. 93 a. 23 ca. env. **M. à pr. : 80.000 fr.** ; et **11 LOTS DE PRÉ, PATURE ET TERRES LABOURABLES,** com. de Tigny et Couchil-le Temple. **M. à pr. de 500 à 15.000 fr.** S'adr. Leflon. not. à Berck-s.-Mer ; Norgeot, avoué, et Delestre, not., Dauthy, curateur à Paris.

MAISON à PARIS CITÉ GRISET, 12 (rue Oberkampf, 125). Cont. 203 mètres Rev. br. 8.087 fr. **Mise à prix : 80.000 fr.** A adj. ch. not., Paris, 24 juin, Mᵉ Sabot, not., 6, r. Biot.

VENTE au Palais à Paris, le 21 juin, à 3 h.
PROPRIÉTÉ A BRUNOY (S.-et-O.), *r. du Pont, 3.* Cont. : 35.056 m. env. **M. à pr. : 180.000 fr.** S'adr. à Mᵉˢ Castaignet, Marraud, av., Couturier, not. Paris.

VENTE au Palais, Paris, 21 juin 1919, à 3 heures, en 2 lots. 1ᵉʳ lot : **DOMAINE des Tranchandières.** communes de Mazières, St-Etienne-de-Chigny, Langeais et Cinq-Mars-la-Pile (**Indre et-Loire**). Contenance **328 hectares.** 88 ares, 99 centiares environ. **Mise à pr. 300,000 fr.** ; — **2ᵉ lot : Parcelle de Pré,** commune de Coulonges (Vienne). Contenance 4 hectares, 33 ares, 95 centiares environ. **Mise à pr. 16,000 fr.** S'adresser Mᵉˢ Prunier, Lamare et Malandrin, avoués à Paris.

VENTE sur licit. Palais de Just. à Paris, 21 juin 1919, 3 h., 2 lots : 1° **Maison** de rapport sise à **68, RUE DE BABYLONE** Paris. Contᶜᵉ 531 mq. 980 **M. à P., 125,000 fr.** ; 2° **HOTEL** Sis à **Paris 31, avenue de Breteuil.** Contᶜᵉ 100 m. q. **M. à P. : 30,000 fr.** S'adr. Beaugé et Laverne, avoués et Chevane not. à Paris.

A VENDRE à l'amiable à **CHEVREUSE** belle propr. close murs. 9.175 mètres 13 chamb., billard, s. bains. Ecuries, remises, gaz, eau, parc, serres, potagers. S'adr. Leguay, not. à Chevreuse (S.-et-O.).

VENTE au Palais, à Paris, le 21 juin 1919, à 3 h. en 2 lots **2 PAVILLONS** Sis à **ASNIÈRES** (Seine) 53 et 53 *bis*, rue du Château. Conten. 241 m. et 158 mètres env. Revenu : 1.400 et 1 500 fr. **M. à P. : 15,000 fr.** pour chacun des 2 lots, *plus rente viagère de 500 fr.* S'adr. à Mᵉ Garnier, avoué, 6, avenue du Coq, et à Mᵉ Lefèvre, avoué, 2, boul. Voltaire.

Maison en constr. presque terminée, 84. **AVᴱ EMILE-ZOLA** Cont. 702ᵐ. **M. à Pr. : 550,000 fr.** A adj. ch. not. Paris, 24 juin 1919. S'adresser not. Mᵉ Laverne et A. Girardin, 43, r. Richelieu.

VENTE au Palais, le 28 juin 1919, à 3 h. **Immeuble à Paris** (16 arrond.) **RUE DE BILLANCOURT, 49,** Cont. 450 m. env. Rev. brut. : 11.443 fr. env. **M. à Pr. : 90,000 fr.** S'adresser à Mᵉˢ Plaignaud et de Forges, avoués à Paris, et à Mᵉ Vitry, notaire à Boulogne-sur-Seine.

BULLETIN FINANCIER

Le Marché traverse alternativement des périodes de confiance et de découragement. Examinons rapidement les différents facteurs qui ont produit tantôt dans le sens de la hausse, tantôt dans celui de la baisse, des mouvements qui revêtirent fréquemment une ampleur assez grande.

Changes. — La levée des prohibitions d'importation relatives aux matières premières a causé tout d'abord une accentuation de la hausse des changes qui fut assez éphémère. Cependant, après un recul assez prononcé sur leurs cours les plus élevés, ils ont une tendance à se relever et nous assisterons, vraisemblablement pendant une longue période, à des oscillations qui se répercuteront sur de nombreux titres, principalement sur les valeurs de diamants, de mines d'or, de caoutchouc.

Projets fiscaux. — Les projets fiscaux de M. Klotz ne reçurent pas un trop mauvais accueil, aucun dispositif ne concernant la Bourse de façon particulière. Cependant, à la suite des déclarations que M. Ribot fut amené à faire à la tribune du Sénat, et qui faisaient connaître au Pays les difficultés de toutes sortes qu'il aurait à résoudre, des ordres de vente nombreux pesèrent sur les cours, notamment sur ceux des Rentes françaises.

Grèves. — L'extension des revendications ouvrières, au moment où nous touchons au terme des négociations de paix, ne pouvait qu'impressionner la Bourse défavorablement.

Où s'arêtera le mouvement gréviste ? Quelles en seront les conséquences, tant au point de vue du maintien de l'union sacrée qu'à celui du prix de revient des objets nécessaires à notre consommation et à nos besoins d'exportation ?

Tels sont les principaux événements qui se sont déroulés d'une quinzaine à l'autre, nous allons examiner maintenant leur réaction sur les cours de quelques valeurs.

Rentes Françaises. — Les ordres de vente furent nombreux, la baisse est surtout sensible sur le 3 o/o qui, à 61.50, perd près d'un point et demi. — 4 o/o 1917, 70.80. — 4 o/o 1918, 71.50. — 5 o/o plus soutenu à 87.95.

Fonds d'Etats Etrangers. — Les emprunts russes ont eu un bon courant d'achats provoqué par la reconnaissance éventuelle du gouvernement d'Omsk par les Alliés. L'ambiance générale ne leur a pas permis de conserver toute la plus-value dont ils avaient d'abord bénéficié : Russe 4 1/2 1909, 52 fr. ; Russe 3 o/o 1891-94, 39 fr. 90 : Russe 5 o/o 1906, 61 fr.— L'Extérieure espagnole, sur une nouvelle détente du change clôture beaucoup plus bas à 111.50. Il en reste de même du Turc Unifié qui se tasse à 76 fr. et du Brésil 4 o/o 1899 à 76.50 contre 77.65.

Ville de Paris. — Les détenteurs de Bons et Obligations quinquennales mirent un grand empressement à exercer leur droit de souscription par préférence en faveur du nouvel emprunt de 1.500 millions : lors de la souscription publique, qui eut lieu le 5 juin, les titres restant furent rapidement absorbés.

Banques. — Bien que le mécontentement de leur personnel ne soit pas entièrement calmé, les Etablissements de crédit conservent de bonnes dispositions ; Banque de Paris 1335 fr., Banque Nationale de Crédit 770 fr. ; Banque française 269 fr. ; Crédit Lyonnais 1.315 fr., Société Générale 650 fr. ; Crédit français 363 fr. ; Crédit foncier de France 780 fr. ; Comptoir National d'Escompte 895 francs.

Chemins de fer. — Les Chemins français restent faibles, bien qu'il soit question d'un prochain et important relèvement des tarifs : Orléans 1.005 fr.; Est 785 fr.; Nord 1.150 fr. ; Midi 850 francs P.-L.-M. 760 fr. La détente du change espagnol entraîne aussi la baisse de ses chemins de fer : Nord d'Espagne 426 fr. ; Madrid-Sarragosse 445 francs.

Valeurs métallurgiques. — Après une amélioration de cours très sensible, la grève qui sévit déjà dans plusieurs sociétés et qui menace de s'étendre à nombre d'entre autres fait reculer la plupart d'entre elles : Aciéries de France 859 fr. ; Longwy 1.450 fr. ; Micheville 1.870 francs.

Cuprifères. — Les indications des places étrangères se montrant moins favorables, les valeurs de cuivre sont réalisées ; les avis sont pourtant plus optimistes relativement aux tendances du métal ; Rio 1.765 fr. ; Boléo 784 fr. ; Montecatini 130 fr. 50.

Phosphates. — Les Sociétés de produits chimiques et les phosphatières sont très actives sur la perspective d'un relèvement des prix de vente de leurs produits pour le second semestre de 1919. Les Phosphates tunisiens ont vu leurs expéditions se chiffrer par 53.498 tonnes pour les quatre premiers mois de l'exercice, contre 34.990 tonnes pour la période correspondante de 1918. Dernier cours de l'action ancienne 384 francs.

Mines Sud-Africaines. — Les Diamantifères sont plus hésitantes ainsi que les Mines d'or qui pourtant ne clôturent pas à leurs cours les plus bas. On ne sait encore si le gouvernement de l'Union Sud-Africaine acceptera ou refusera d'examiner les demandes que lui a adressées la Chambre des Mines et qui tendent à une amélioration, à un encouragement de l'industrie minière.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, G. ROY (Marc TEXIER, Sr), 7, rue Victor-Hugo.